Bf 541

LES CAHIERS

N° 12
TRIMESTRIELS
Janvier - Mars 1960.

PENSÉE et ACTION

DOMELA NIEUWENHUIS
BARTHELEMY DE LIGT

Contre la Guerre
Contre le Militarisme
Pour la Paix

C.I.R.A.
Bloch 103

PARIS - BRUXELLES
1960

Bf 541

Aux Editions : PENSÉE ET ACTION

HEM DAY - Boîte postale 4 - Bruxelles 29 — C.c.p. n° 7547.56
Bernard SALMON - 110, rue Lepic, Paris (18e) - C.c.p. 67.30.02

LES CAHIERS DE « PENSEE ET ACTION »

N° 1 - William Godwin, Philosophe de la Justice et de la Liberté	30.—
N° 2 - Hommage à J.-B. Clément	30.—
N° 3 - Etienne de La Boëtie, Discours de la Servitude volontaire	40.—
N° 4 - Ernestan et le Socialisme libertaire	30.—
N° 5 - Elisée Reclus, Savant anarchiste	30.—
N° 6 - Bible de l'Objection de Conscience et de Raison	40.—
Nos 7-8 Manuel Devaldès, Un en-dehors.	60.—
N° 9 - Louise Michel - Jules Verne. De qui est 20.000 lieues sous les mers ?	30.—
N° 10 - Les Mystifications à travers les âges	30.—
N° 11 - Francisco Ferrer - Un précurseur	40.—

HEM DAY.	
Hommage à Georges Eekhoud	30.—
Anthologie de l'Objection de Conscience	45.—
B. de LIGT.	
Plan de mobilisation contre toute guerre	20.—
Pour vaincre sans violence	40.—

N. B. — 10 francs belges = 1 franc français nouveau

ABONNEZ-VOUS A « PENSEE ET ACTION »
4 Cahiers : 120 fr. belges - France, 12 fr. français nouveaux.

F. DOMELA NIEUWENHUIS

DU CHRIST A L'ANARCHIE.

Multatuli avait près de vingt-huit ans, quand F. Domela Nieuwenhuis naquit à Utrecht, le 3 mai 1848.

Rien de bien saillant qui vaille la peine d'être conté dans son adolescence, ou tout au moins jusqu'à sa vingtième année.

C'est le 22 mai 1870, à Harlingen, que Domela Nieuwenhuis commence sa carrière de pastorat. Lui-même, dans un opuscule — Van Christen tot Anarchist — (Comment de chrétien je suis devenu anarchiste) (1) a décrit ses débuts comme pasteur luthérien : « C'est sous les plus heureux auspices que je commençai ma carrière; je débordais de zèle et de passion; j'étais rempli d'idéal et, par dessus tout, animé par l'idée de l'église, de saturer la société de l'esprit de Jésus, dont l'œuvre évidente était d'amener les hommes à vivre en harmonie et en paix... mon sermon d'inauguration fut composé sur ce texte : « c'est pourquoi tout scribe instruit de ce qui regarde le royaume des cieux est semblable à un maître de maison qui tire de son trésor des choses anciennes et des choses nouvelles » (Math. XIII, 52). »

Ainsi se passa un an qui « s'enfuit comme un vaisseau sur une mer sans rides ».

Mais nous voici en 1870, année de guerre. Deux pays en puissance de grandeur s'entretuent. La bataille déferle, bientôt suivie de la défaite. C'est l'écroulement de l'empire français et la proclamation de l'unification de l'empire allemand. C'est surtout Sedan, la Commune. C'est enfin une longue suite de massacres, un spectacle affreux qui ne peut que révolter toute âme sensible.

Domela Nieuwenhuis ne pouvait rester impassible devant le drame qui se déroulait par delà les frontières des Pays-Bas. Il se mit à placarder des affiches immenses « sur papier rouge avec croix blanche » et convoqua une réunion publique dans une église

---

(1) Traduction de E. Armand — publié en feuilleton dans « par delà la Mêlée », n° 26, 3e série. Pâques 1917 et suivants, fin n° 30 fin juin 1917 — édité en brochure, fascicule de « L'Unique », supplément aux nos 120-121.

baptiste « aux fins de protestation contre la guerre et en vue de créer une Ligue de la Paix ».

Ainsi se dessinait, chez Nieuwenhuis, ces grandes préoccupations qui ne le lachent point tout le reste de son existence : le problème de la paix, la lutte contre la guerre et le militarisme. Elles firent de Nieuwenhuis l'un des plus fervents contempteur de la guerre.

La Ligue fut créée par le pasteur qui suivait avec attention les événements. Après chaque prêche, selon la coutume, on se réunissait pour « prendre » une tasse de café et discuter du mouvement social, si bien qu'un jour Nieuwenhuis fut choisi comme abritre pour liquider une grève.

De cette prise de contact directe avec le milieu ouvrier, le pasteur fut profondément touché. Voici comment il nous rapporte cette entrevue. « J'ai encore présente à l'esprit notre première entrevue dans une grange à peine éclairée par une lampe au pétrole, à la lueur de laquelle les visages hâlés des ouvriers me firent une profonde impression, jeune et inexpérimenté comme je l'étais alors. »

L'on se rend compte aisément de l'indignation que ressentira plus tard Nieuwenhuis lorsqu'il comprendra toute la misère traînée par la population laborieuse des Pays-Bas et, tandis que Multatuli essayait de protéger les Javanais contre l'odieuse exploitation des colonisateurs, Nieuwenhuis, lui, s'intéressait au sort misérable du travailleur hollandais.

En 1895, dans l' « Almanach de la Question Sociale » (2), Domela Nieuwenhuis donnait sur les ouvriers tourbiers en Hollande un reportage qui révélait la pénible situation de ces parias.

Quoique cela remonte à un demi-siècle, il n'est pas inutile de citer ici un court passage de ce document révélateur en plus d'un point.

Or, donc, il est question de tourbières et Nieuwenhuis évoque les « trekkers », c'est-à-dire les ouvriers occupés à bêcher et à mélanger la matière tourbière.

« La vie que l'on y mène est fort primitive. Les « trekkers » dorment le plus souvent, sans se déshabiller, dans des caisses en bois et ils sont littéralement dévorés par les puces. Quant à la cuisine, ils la font à la façon des peuples primitifs. La marmite, contenant le plus souvent des haricots secs, des pois, des gruaux ou quelqu'autres farineux, est suspendue à un bâton reposant sur deux branches d'arbres, à bouts fourchés, enfoncés dans la terre. Cette installation se trouve habituellement au beau milieu de la cabane et comme il n'y a pas de cheminée, la fumée s'échappe,

(2) Sous la direction de P. Argyriadès.

partie par les fentes du toit, partie par l'huis. » Voilà pour le confort du logement et les commodités culinaires; quant au travail, on peut le comparer à celui d'un forçat. « Dans les glaciales matinées du printemps, le « trekker » se lève, souvent avant l'aube, pour se rendre à la tourbière. Les jambes prises dans de longues bottes à semelles de bois, le voilà dans l'eau, occupé au « bêchage »... Ses mains, après une journée de ce travail, ont un aspect monstrueux, et il lui est impossible de plier les doigts. Ce n'est pas un travail d'homme que font ces malheureux, mais un travail de bêtes de somme. Et l'existence qu'ils mènent est aussi une existence de bêtes brutes. »

Mais comme si cela n'était pas encore suffisant, pour aggraver cet état de chose, l'ouvrier tourbier est en plus victime de l'approvisionnement forcé, qui le livre pieds et poings liés à la merci des patrons tourbiers-négociants, et Domela de conclure :

« A quand la révolte définitive qui brisera le joug ? »

Mais revenons à notre pasteur. Il ne devait pas résider longtemps à Harlingen. L'année suivante — 25 juin 1871 — il était appelé comme pasteur à Beverijk, à moitié route entre Alkmaar et Haarlem, et comme thème de son sermon d'inauguration, Nieuwenhuis choisira ces paroles de St-Paul : « Tout ce qui n'est pas le produit d'une conviction est péché » (Rom XIV 23).

Ce n'est pas le hasard qui le déterminait à choisir un tel sujet, non, il y a en lui une recherche constante de perfection dans la sincérité, dont il fera la règle immuable de sa vie. Maintes et maintes fois, au cours d'une longue carrière toute remplie de dévouement et de sacrifice pour l'idéal librement choisi, il n'hésita jamais à mettre en accord sa vie avec ses idées.

Lui-même a exposé toute sa pensée dans sa confession déjà citée. Voici l'extrait qui s'y rapporte.

Il s'agit donc du texte du sermon d'inauguration de son installation à Beverwijk : « Tout ce qui n'est pas le produit d'une conviction est péché ».

« Ce texte est important en ceci que je pourrais presque le nommer la devise de ma vie, la règle de mes actions. Je pourrais encore m'en réclamer, car dans tout ce que j'ai accompli, je me suis toujours laissé guider par ce principe — qu'est uniquement nocif et criminel ce qui n'est pas le produit d'une conviction — c'est-à-dire de la persuasion intérieure. En allant au fond des choses, c'est un point de vue anarchiste, car le mot « conviction » exclut toute autorité extérieure et donne à la persuasion intérieure, individuelle, la décision finale sur les faits et gestes de l'individu. »

A Beverwijk, le malheur s'abat sur Nieuwenhuis. A peine de deux ans marié, sa femme meurt, en donnant le jour à deux enfants.

Que notre pasteur en ait ressenti une profonde douleur, cela se comprend, mais, et lui-même nous le confessera par après, de cette mort date la perte de sa foi.

« J'essayai bien de réagir, de résister, mais en fin de compte ce fut trop fort : je ne pouvais pas conserver la foi en un être supérieur, tout amour, après l'expérience par laquelle je venais de passer, je ne pouvais pas découvrir dans le départ de ma compagne la moindre parcelle d'une manifestation d'amour. »

Le démon, selon l'expression de l'église, avait déjà pris possession de l'âme de notre pasteur, sans doute; mais relisons ce qu'écrivait Nieuwenhuis à ce sujet : « On se fait du « chez soi » un petit monde pour soi tout seul. Et cela, il ne le faut pas, car il y a bien d'autres besoins qui nous réclament, et si notre propre bonheur ne s'étend pas jusqu'au point d'atteindre le bonheur d'autrui, ce bonheur-là n'est pas encore le plus élevé qui soit. L'homme digne de ce nom peut être heureux, sans faire, en une large mesure, rayonner le bonheur sur autrui. »

Le pasteur Nieuwenhuis ne se laissa cependant pas abattre par le malheur qui le frappait. Il réagit. Ne fallait-il pas élever les deux enfants. Il se mit au travail. De cette époque date sa collaboration à la revue « Onze Tijd » (Notre Temps), que dirigeait N.-W. Posthumus. Nieuwenhuis publia diverses études sur Strauss et Voltaire, et un long travail « Le Monde en folie ».

Dans ce dernier, il était question de la guerre et du mouvement pacifiste. Le problème était fortement agité; nous sommes en 1872, la revue « De Gids » (Le Guide) en discutait avec passion.

Qu'apportait Nieuwenhuis en conclusion de son étude ? Il se déclarait en faveur de l'arbitrage international et comme moyens pratiques préconisait les arrangements suivants : « 1° Un cadre d'officiers et milices nationales comme en Suisse; 2° Réduction au minimum des budgets de guerre; 3° Suppression des Ambassades et leur remplacement par des Consuls prenant à cœur les intérêts de leurs concitoyens; 4° Déclaration d'indépendance de nos colonies. »

Il sera utile de se souvenir de ces conclusions pour marquer par la suite l'évolution qui se produira chez ce pasteur, quand plus tard, dans les congrès socialistes internationaux, il proclamera la nécessité de la grève générale pour lutter contre la guerre. Nous y reviendrons.

Le doute intérieur ne cesse de ronger la croyance de Nieuwenhuis et d'autant plus que, remarié depuis 1874, sa seconde femme meurt également. Le pasteur est père de quatre enfants, sa foi chancelle de plus en plus. Au fur et à mesure que cette foi s'en allait, il s'intéressait de plus en plus aux conditions de

vie de ses semblables car, avec juste raison, « lorsqu'il a renoncé au ciel posthume, il ne reste plus à l'homme qui pense que d'essayer de faire de cette terre un ciel ».

Le pasteur Nieuwenhuis prêcha donc le socialisme, non sans garder l'illusion que l'église s'élargirait sous la poussée de la question sociale. Il ne comprenait pas, comme il l'écrivait après, « que l'église est un instrument qu'emploient les classes possédantes pour imposer silence, grâce aux promesses d'une éternité bienheureuse, aux soi-disant basses classes et les réconcilier avec leur détestable sort ».

Nieuwenhuis va donc poursuivre son pastorat en prêchant sans s'appuyer sur aucun texte de la Bible, sans employer la formule rituelle pour le baptême, en servant la cène sans participer à la communion. Ses enfants eux-mêmes n'étaient pas baptisés.

On ne devait pas tarder à l'inquiéter. On essaya de le destituer, mais les règlements ont une telle élasticité, qu'il aurait pu impunément poursuivre sa carrière, si lui-même n'avait compris la malhonnêteté qu'il y avait de tirer un traitement d'une institution qu'il servait sans foi ni conviction.

Cela fit scandale et certains collets montés trouvèrent que leur pasteur y allait un peu fort. Une sournoise colère couvait chez certains paroissiens, tandis que d'autres se contentaient de trouver leur pasteur étonnant, puisqu'il s'informait plus du salaire gagné, de la cherté de la vie, des difficultés de vivre, que de savoir si on allait à l'église, si les enfants étaient baptisés, s'ils suivaient le catéchisme, s'ils participaient régulièrement à la communion.

Le 25 novembre 1877, dans une allocution prononcée et publiée peu après en brochure, le pasteur avait choisi comme thème : Assez de religion ? Davantage de religion ? Ce sermon était inspiré du passage biblique (Rom. XIII, 8) :« Car celui qui aime les autres a rempli sa loi ».

C'était sans conteste un sermon socialiste, dans lequel ressortait l'idée que Kant avait eu raison de dire que l'idée de Dieu ne peut jamais constituer un motif pour l'action morale, et Nieuwenhuis de poursuivre : ... la religion doit se reposer sur, s'enraciner dans la morale et non point absorber, engloutir, la morale ».

Ce fut bien étrange d'entendre exprimer d'une chaire de telles paroles « de la bonne eau à boire, de bons abris, de la bonne nourriture, de la bonne instruction pour tous — tels sont les plus précieux témoignages de l'esprit religieux qui réside en ceux à qui les intérêts de la ville et du pays sont confiés. »

Ce sermon fut bientôt connu bien au delà de la paroisse, à La Haye; le public religieux le baptisa de « sermon communard ».

Voulez-vous être édifié sur l'état d'âme de Nieuwenhuis, voici la fin de ce sermon :

« Avons-nous de la religion ? En avons-nous assez ? Nous en faut-il davantage ?

» La vie seule peut solutionner cette question. Là où l'homme accomplit son devoir, où il travaille pour fonder sur l'amour le bonheur de sa famille, pour épargner à un frère les vexations et les souffrances; là où il veut joyeusement obliger autrui et édifier la société sur les bases du droit et de la raison, de la vérité et de la confiance : là, attentif aux paroles « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits », nous pouvons parler en effet de religion. Là où tout ceci n'est ni rencontré, ni recherché, on peut admettre toutes les hypothèses imaginables en tant qu'elles cadrent avec le vouloir ou la nécessité — car la religion est demeurée étrangère à cet homme ».

Mais Nieuwenhuis lui-même a rappelé une anecdote au sujet de ce prêche. Elle mérite d'être rapportée, puisqu'elle met en cause Multaluli.. Or donc Multaluli, qui faisait à l'époque une tournée de conférences, remarqua à l'étalage d'une librairie la brochure de Nieuwenhuis. Il l'acheta. « Or, ce qui semble incroyable, ce sermon le frappa tellement que dans ses conférences il le recommanda très chaleureusement à ses auditeurs. Vous imaginez-vous Multaluli recommandant un sermon — la chose vaut la peine d'être remarquée ».

A dater de cette époque, Domela Nieuwenhuis s'est engagé sur une nouvelle route. Il aura peine à s'en écarter. « Je dus aller de l'avant, bon gré, mal gré. »

Les frères Hugenholtz, qui venaient de fonder une « communauté libre », une église moderne et libérale, précisèrent leur position idéologique et religieuse. Nieuwenhuis répondit au manifeste de la nouvelle église par une brochure « Une libre voix du commun à la libre communauté d'Amsterdam », en précisant que le manifeste manquait de netteté et que tout le fatras clinquant du mot masquait en réalité le principal.

Rappelant les paroles de Gœthe : « Là où manquait l'entendement, on prononçait au moment convenable des paroles », il poursuivait qu'au lieu de s'abriter derrière le mot indéfini « foi, foi encore, et toujours foi », les hommes intelligents devaient devenir forts ».

Le 3 novembre 1878, invité à donner une conférence à la Libre Communauté d'Amsterdam, Nieuwenhuis choisit comme thème : « Faites aux autres comme vous voudriez qu'il vous fût fait ».

Une foule d'auditeurs vint à ce prêche, non seulement le public ordinaire, mais nombre d'ouvriers qui s'en venaient pour écouter le pasteur socialiste, dans un local religieux. C'était aller un peu loin. On fit comprendre à notre pasteur d'aller à l'avenir

prêcher « sa révolte » ailleurs, cependant qu'on venait à peine de lui exprimer l'espoir de le voir prêcher plus souvent dans ce milieu. Hélas, en ces temps, comme de tous temps, la classe possédante réglait les frais du temple. Il fallait nouer les deux bouts et pour cela ne pas éloigner la bonne clientèle, fidèle et fortunée.

On comprendra que « notre pasteur » se sentait de moins en moins chez lui dans cette Eglise, aux étroites envolées vers le social et la liberté. Supporter plus longtemps une telle situation lui semblait impossible. Il résolut de quitter l'Eglise et à cette fin adressa au Conseil de l'Eglise une lettre de démission.

Il est des plus important pour l'étude qui nous préoccupe ici, d'en donner un large extrait. Quant à la commenter, cela n'est pas nécessaire, tant il est superflu d'ajouter quoique ce soit à cette page pleine de droiture et de conscience.

« J'ai toujours vécu dans l'illusion que l'église peut être remplie d'une nouvelle vie, peut encore animer la société, le monde. Mais, peu à peu, je me suis aperçu que l'église, comme telle, n'est pas en état d'entreprendre cette tâche, qu'elle tient et se tiendra toujours plus aux côtés de la société comme une relique du passé, sans force et sans puissance, traînant par la force de la routine et de l'habitude, une existence languissante. Dès lors que je m'en suis convaincu, il m'est impossible de travailler plus longtemps dans l'église, car il n'est rien de plus mortel pour l'enthousiasme, nulle œuvre plus démoralisante que de s'acharner sur un corps mort, dont, grâce à des procédés artificiels, on peut paraître prolonger la vie — mais auquel il n'est pas moins impossible de rendre la santé et la force.

» L'existence de la société religieuse constitue une entrave dans la voie de l'humanisme qui est, selon ma conviction, la plus sacrée, ce qu'il y a de plus élevé. Pour moi, la principale chose ce n'est pas d'être un chrétien, mais d'être un homme. Pour toute société religieuse, c'est de convertir qu'il importe... L'Eglise est donc trop étroite, trop resserrée... L'Eglise est donc en principe ennemie de l'humanité. Dès que j'eus considéré l'humanité comme ce qu'il y a de plus élevé, l'église perdit pour moi de sa valeur et je bénissais le jour où — après l'avoir remerciée pour les services qu'elle a rendus — on porterait l'église en terre. J'aurais toujours voulu qu'on recule ses frontières, mais je m'aperçus qu'elle ne pouvait le permettre sans perdre son caractère, autrement dit, sans prononcer son arrêt de mort.

» ... En ma qualité de serviteur de l'église, salarié par elle, il m'est impossible de considérer son local comme une tribune d'où, par ma prédication, je sape ce qui est la raison d'être de l'église elle-même. Détruire d'une main ce qu'on édifie de l'autre est œuvre aussi ennuyeuse que sans utilité. Travailler à l'avance-

ment de l'humanisme et le faire en qualité de premier dans une église qui est antagoniste à l'humanisme, cela je ne le puis, ne le veux faire; maintenant que je vois les choses plus clairement, ma conscience m'interdit donc de demeurer plus longtemps à la tête de la communauté. »

Et Domela Nieuwenhuis prépara son sermon d'adieu en reprenant ce texte : « Personne ne met une pièce de drap neuf à un vieil habit... On ne met pas non plus du vin nouveau dans de vieilles outres... »

Le sermon fit quelque bruit. Imprimé, il atteignit sept éditions. Il eut donc une assez belle diffusion.

Domela Nieuwenhuis parla donc une dernière fois en tant que pasteur; nombreux étaient ceux qui étaient venus pour l'écouter et, le même soir, dans le local de l'Association des Travailleurs, à La Haye, se tenait une réunion où l'on discuta des méthodes de combat à employer pour lutter contre le capitalisme. Le tribun avait succédé au pasteur.

Et voici Domela Nieuwenhuis redevenu libre citoyen des Pays-Bas. Il importait avant tout d'être net. Pas de replâtrage, une nouvelle conception de la vie impliquait la liquidation de tout un passé de pensées, jugements, conceptions morales et philosophiques rendues caduques. Domela en un style imagé s'explique : « ... si jusqu'ici, tels de petits oiseaux habiles, nous avions pu nous rendre maîtres d'une ou deux petites mélodies qui reviennent sans cesse, il nous faudrait désormais avec une diversité infinie de tous, nous efforcer d'exécuter des variations sur le même thème, le bonheur de l'humanité ».

SOCIALISTE...

« Je me trouvais donc, écrit Domela Nieuwenhuis, en dehors du cercle d'activité que je m'étais choisi, que j'avais aimé, et cela sans savoir ce que m'apporterait l'avenir. »

Que va-t-il faire ? L'action sociale le sollicite. Il se jettera dans la bataille, livrera aux nouveaux dieux qui entravent la libération des hommes, une lutte sans merci.

Sans compter en de quotidiens labeurs, sans cesse renouvelés, Nieuwenhuis entreprendra de prêcher ses nouvelles idées. Par la parole et par la plume, il essayera d'éveiller le peuple aux idées de liberté et de justice sociales.

Mais il ne perdra point de vue qu'un important problème doit retenir toute son attention. Il sait que sans sa réalisation, tout travail s'avère vain et inopérant, que rien de stable ne peut être réalisé si la paix n'est point affirmée et existante.

Il collabora aux revues « De Banier », « De Dageraad », « De Vragen des Tijds ».

En 1879, il fonda le journal socialiste et libre-penseur « Recht voor Allen » (Droit pour Tous), dont l'influence sur l'opinion fut profonde.

Coup sur coup, il publie : « Avec Jésus », « Pour ou contre le socialisme », « La question du Serment religieux », « La Religion de la Raison », « La Religion de l'Humanité ».

A dater de ce moment, Domela Nieuwenhuis se dépense étonnamment. Son éloquence est originale, il la transporte de ville en ville, de village en village. Il déverse sa verve et son humour ici et là, partout où on le réclame.

Pas un congrès international socialiste, pas un congrès international de la Libre-Pensée où il ne surgît, apportant chaque fois à l'ardeur d'une conviction profonde, la chaleur d'un talent, à la persuasion émouvante.

Dans l' « Encyclopédie Socialiste », de Compère Morel et Jean Lorris (3) est contée l'histoire du mouvement socialiste en Hollande. L'histoire, empressons-nous de le dire, est relatée avec une désinvolture peu commune.

Ecrivant au sujet de l'historique du mouvement ouvrier hollandais, il est dit : « L'initiateur était un tailleur, H. Gerhardt, ouvrier instruit et énergique. Ce petit groupement reçut, peu après, une adhésion qui fit grand bruit, celle d'un jeune pasteur luthérien, ardent et mystique, Domela Nieuwenhuis, qui fonda, au début de 1879, un journal « Recht voor Allen » (Droit pour Tous) et devient le chef du mouvement. En 1881, les quatre petits groupes qui existaient à Amsterdam, Rotterdam, La Haye et Haarlem, constituaient « Le Social Democratische Bond » (Fédération Sociale démocratique), la première organisation sociale du socialisme hollandais. Celui-ci dut alors traverser une période longue et pénible de cruelles persécutions. Plus encore que les gouvernants, la foule inconsciente se montrait très violemment hostile aux pionniers de l'idée nouvelle. Leur propagande est sans cesse entravée par les attaques, les injures, les violences et les brutalités des masses, surexcitées par la presse chauvine « orangiste », autant que par les persécutions policières et gouvernementales. »

Le mouvement socialiste devait prendre dès le début un caractère sectaire, fanatique, exaltant la violence révolutionnaire, écrit-on dans l' « Encyclopédie » précitée. Domela Nieuwenhuis est élu dans une circonscription de la Frise. Après un court séjour au Parlement, en 1891, l'action parlementaire est

(3) « Le Mouvement Socialiste International », p. 290 et suivantes.

jugée inopérante par le mouvement. L'organisation, « dont il était l'âme retombait en plein utopisme anarchisant ».

Compère « Loriquet » essayera donc de faire passer l'évolution sociale de Domela Nieuwenhuis comme le résultat d'une désillusion parlementaire. Le Social Democratische Bond « déviait » nettement vers l'anarchisme. En 1893, à Groningue, au Congrès de Noël, une résolution fut votée, déclarant que « Le parti ne prendrait plus part aux élections, pas même comme moyen d'agitation ».

C'était la rupture ouverte avec l'Internationale. Bientôt une scission se produisit; elle allait chercher à reprendre « la fraction organisée du prolétariat à ceux qui l'entraînaient dans une voie funeste ».

D'ici date la décadence du mouvement socialiste hollandais. Certains essayèrent de tergiverser pour tenter de sauver la situation. Domela voulait, lui, que le « Socialistenbond » — titre modifié — soit antiparlementaire. Devant le refus de la majorité, il constituait avec ses fidèles une « société de socialistes libres ».

Sans doute, les foules toujours plus disposées à suivre ceux qui promettent la lune, que de faire face aux réalités, délaissèrent peu à peu l'homme qui avait tout donné pour tenter de libérer l'individu de ses servitudes sociales et économiques.

ANARCHISTE.

Mais ceux qui avaient contribué à cet état de choses, ne devaient pas tarder à leur tour d'être livrés aux querelles intestines; révolutionnaires et révisionnistes s'en vinrent à l'insulte avant de s'excommunier. Laissons-là toutes ces histoires de boutiquiers, de politiciens, de bateleurs, voyons les écrits mêmes de Domela Nieuwenhuis. Avec le recul du temps, nous pouvons nous rendre compte qu'il fut, lui, dans le bon chemin. Certaines pages de Nieuwenhuis restent prophétiques. Le titre de son ouvrage, publié en 1897, porte « Le Socialisme en danger »; les ans ont rendu cette étude d'une véracité incontestée.

Dans la préface de l'édition française, Elisée Reclus présente le livre de Nieuwenhuis en ces termes : « L'ouvrage de notre ami, D. N., est le fruit de patientes études et d'expériences personnelles très profondément vécues; quatre années ont été employées à la rédaction de ce travail ».

Dans la première partie de son livre, l'auteur examine « les divers courants de la sociale démocratie allemande » et nous parle du Congrès, tenu à Erfurt en 1891, où déjà pointe les nouvelles tendances socialiste-nationale-libérale au sein du mouvement socialiste embourbé dans le parlementarisme.

« Notre impression est que, pour des raisons d'opportunité, la direction du parti a préféré aller vers la droite (pour ne pas perdre l'appui de Vollmar et les siens, dont le nombre était plus considérable qu'on ne l'avait pensé) que la gauche, et qu'elle a sacrifié l'opposition dans un but personnel. » Et non sans raison, Domela Nieuwenhuis rappelle que Robespierre a agi de même. Après avoir anéanti l'extrême gauche, les hébertistes avec l'appui des Danton et des Desmoulins, il détruisit la droite, afin de sortir seul vainqueur. « Mais lorsque la réaction leva la tête, il s'aperçut qu'il avait lui-même tué ses protecteurs naturels et qu'il avait creusé son propre tombeau. »

Le socialisme est en danger, écrira-t-il au seuil de la deuxième partie de son livre, car le socialisme international traverse une crise profonde. Nous n'étions qu'en 1893, au moment où se discutait au Congrès de Zurich les divergences de conceptions mettant aux prises deux courants qui se manifestaient au sein de ces assemblées : parlementaire et antiparlementaire, parlementaire et révolutionnaire ou, pour mieux dire, autoritaire et libertaire. Les résolutions des Congrès furent des compromis qui laissèrent la question entière sans en résoudre les profondes divergences.

Domela Nieuwenhuis fait une analyse serrée de l'idée parlementaire, ainsi que de la conception de l'Etat. Il cite avec à-propos cette pensée de Karl Kautsky : « Les partisans de la législation directe chassent le diable par Belzébuth, car accorder au peuple le droit de voter sur les projets de loi n'est autre chose que le transfert de la corruption, du parlement au peuple ».

La critique de la sozialdemokratie est brossée d'une façon maîtresse. Domela ne ménage aucun de ces équilibristes politiques, ces jongleurs de phrases, il affirme et cela s'est avéré d'une justesse incontestable : « Le triomphe de la sociale démocratie sera alors la défaite du socialisme, comme la victoire de l'église chrétienne constitua la chute du principe chrétien », et il conclut ce chapitre par ces lignes : « Pour nous la vérité est dans la parole suivante : aujourd'hui le vol est Dieu, le parlementarisme est son prophète et l'Etat son bourreau; c'est pourquoi nous restons dans les rangs des socialistes-libertaires, qui ne chassent pas le diable par Belzébuth, le chef des diables, mais qui vont droit au but, sans compromis et sans faire des offrandes sur l'autel de notre société capitaliste corrompue ».

Il est donc dans la logique normale, après un tel exposé, que Nieuwenhuis aborde le problème en son entier et pose en quelque sorte le socialisme-libertaire face au socialisme-autoritaire, car les idées marchent.

En faire l'historique n'est pas chose aisée, car « la grande difficulté est de tracer la limite exacte entre ces deux principes ».

Ici, la personnalité, là, la collectivité. Partout le tempérament, la nationalité, le milieu exercent leurs influences variées, bonnes ou mauvaises, pleines d'espoirs ou d'abattement.

Citant Bakounine, il écrit : « L'Etat est un mal, mais un mal historiquement nécessaire, aussi nécessaire dans le passé que le sera, tôt ou tard, son extinction complète, aussi nécessaire que l'ont été la bestialité primitive et les divagations théologiques des hommes. L'Etat n'est point la société, il n'en est qu'une forme historique aussi brutale qu'abstraite. »

Domela est précis et affirmatif, entre l'autorité et la liberté il faut faire choix, ces deux principes sont irrémédiablement inconciliables. « L'esprit de fraternité et de solidarité n'animera et ne pénétrera l'humanité que lorsqu'elle aura pris comme base l'égalité, comme forme la liberté. »

C'est du socialisme d'Etat des social-démocrates, et la liberté du socialisme anti-autoritaire qu'il sera question dans le chapitre quatre, où Domela montre que la social-démocratie devient de plus en plus un socialisme d'Etat, un obstacle à la liberté; tel sera le « revirement dans les idées morales », qui doit se faire en tout et partout dans les domaines les plus variés, pour le bien de tous et le triomphe de la liberté et de la justice sociale ».

LIBRE-PENSEUR - ANTIMILITARISTE.

Vers 1880, l'activité de Domela Nieuwenhuis est prodigieuse, non seulement il consacre le meilleur de son temps à la lutte sociale, qui le sollicite quotidiennement, mais il prend une part prépondérante dans la lutte contre les dogmes religieux et participe aux congrès et réunions de la Libre-Pensée.

C'est le Dr. César De Paepe qui le presse d'assister au Congrès de la Libre-Pensée, à Bruxelles, en 1880. Il n'aimait guère les congrès, craignant retrouver là une atmosphère semblable à celle des parlements. Or, comme le disait lui-même Nieuwenhuis, « un homme d'Etat a dit que le mot « parlement » est composé de deux mots : « parler » et « mentir ».

En septembre 1904 se tenait, à Rome, le **Congrès des Fédérations de la Libre-Pensée** (5). Domela Nieuwenhuis y prit la parole.

« ... pendant une huitaine d'années, j'ai eu cette naïve idée qu'on peut transformer l'Eglise et la pousser dans la voie du progrès.

» ... après, j'eus encore une autre naïveté, celle de croire qu'on pouvait réformer l'Etat dans un sens large et bienfaisant.

(5) Compte-rendu du Congrès de Rome, 20 septembre 1904.

» Mais actuellement je suis revenu de cette illusion là également, car je sens bien maintenant que je n'ai rien à faire ni avec l'Eglise, ni avec l'Etat. Certes, l'Etat a bien quelque chose à faire avec moi, car il m'oblige de lui rendre certains services; je les lui rends... aussi peu que possible, sinon il serait impossible de vivre. Mais en même temps, je fais de mon mieux pour saper autant que possible, car le dogme de l'Eglise et le dogme de l'Etat furent tout deux brisés pour moi. »

Telle est la profession de foi d'un libertaire et parlant de la Libre-Pensée, il poursuit :

« Mais qui pourrait se permettre le luxe de manifester sa pensée tout à fait librement ? L'Eglise et l'Etat vous tiennent, vous ne pouvez pas faire un pas, vous ne pouvez faire un mouvement, sans que celui-ci ou celle-là ne vous dise : NON ! Cela n'est pas permis .»

A l'ordre du jour de ce congrès était inscrit le problème de l'**Etat et les Eglises** (séparation des Eglises et des Etats). Domela Nieuwenhuis apporta au débat sur la question un point de vue peu commun, mais empreint d'une haute philosophie. Il plaça le débat sur son véritable terrain, celui que les libertaires ne cessent de proclamer, car, pour réaliser la véritable libération humaine, il ne s'agit point seulement de séparer l'Eglise et l'Etat. Il y a lieu de supprimer l'Eglise et l'Etat. Agir autrement c'est faire non seulement la moitié de la besogne, mais c'est laisser subsister les racines du mal. Toute l'intervention de Domela Nieuwenhuis à ce sujet est des plus intéressante et je crains que, n'en citant que des extraits, je ne rende pas exactement sa pensée.

« L'historien anglais, Thomas Buckle, a dit dans l'histoire des civilisations que les deux plus grands obstacles au progrès sont : 1° L'Eglise qui nous prescrit comment il faut penser; 2° L'Etat qui nous prescrit comment il faut vivre. Je suis d'accord avec lui. L'Eglise pense pour nous et le fidèle n'a qu'à croire, c'est plus facile que de penser soi-même, mais c'est en même temps la mort pour la libre pensée. L'Etat agit pour nous et le citoyen n'a qu'à obéir, n'a qu'à suivre...

» Cela est beaucoup plus facile que d'agir directement soi-même; et la masse, qui n'a reçu qu'une éducation de troupeau, trouve plus facile d'obéir que de se révolter, parce que ce dernier acte implique toujours une initiative individuelle et une volonté propre.

» Ces deux institutions, l'Eglise et l'Etat, ont été le joug sous lequel l'humanité a dû rester, comme en état d'esclavage permanent. D'abord l'Eglise se confondit avec l'Etat, comme précisément l'ancien Etat ecclésiastique, comme la Russie où le tzar est en même temps le chef de l'Etat et de l'Eglise, comme au

Thibet où le pape boudhiste, le Dalaï Lama, règnait en souverain.

» Avec le développement du concept de l'Etat, celui-ci s'est émancipé et alors chacun des pouvoirs se réserva un domaine particulier : l'Etat, le domaine civil, l'Eglise, le domaine spirituel. Ce fut une espèce de compromis, mais des deux, ce fut toujours l'Eglise qui prévalut.

L'Etat avec son impératif, tu dois, et l'Eglise, avec le sien, tu feras, violentent la raison humaine et tous deux ne peuvent produire que des esclaves qui obéissent, et non les homme libres que nous désirons. » (6).

L'année suivante, au Congrès de Paris (7), c'était la question **La Libre-Pensée et le Pacifisme,** qui faisait l'objet du débat.

Cette question tient à cœur Domela Nieuwenhuis depuis des années; il bataille partout pour faire triompher une conception positive de lutte contre le militarisme.

Voici ce qu'il déclarait :

« La Libre-Pensée veut qu'on pense, qu'on raisonne, qu'on donne des arguments, et le militarisme veut le contraire, ne connait pas d'arguments, mais des armes de fer et d'acier. Un être qui pense, n'agit pas avec les moyens de violence, mais avec des arguments. Frédéric II le comprenait très bien quand il disait : « Si mes soldats commencent à penser ou à raisonner, aucun d'eux ne restera dans les rangs ! » Qu'est-ce donc qu'une armée ? Une collection de personnes sans pensée, sans volonté, un troupeau de brebis qui obéissent aveuglément au berger, par crainte de son grand chien, et sans comprendre qu'il y a de mauvais bergers.

» Le principe du militarisme c'est le concours forcé, mais qu'est-ce que le concours forcé, sinon une autre façon de désigner l'esclavage et le despotisme ? C'est une attaque directe à la civilisation.

» Une des controverses les plus curieuses dans le monde est celle-ci : Chacun pour soi blâme, maudit la guerre, le militarisme, et tous ensemble l'entretiennent et le maintiennent. On parle de pacifisme, mais c'est un mot. Tous nous sommes des pacifistes, mais cela n'a pas de signification du tout. Les budgets de la guerre et de la flotte vont toujours en augmentant; les armées et les flottes grandissent chaque année et si cela doit continuer, la fin doit être inévitablement une ruine de tous... On feint l'amour de la paix, mais en même temps on se prépare à la guerre. On monte

---

(6) Compte-rendu officiel du Congrès de Rome, 20 septembre 1904, Fédération Internationale de la Libre-Pensée, pages 120-123.

(7) Compte-rendu du Congrès de Paris, 3 septembre 1905, p. 157.

des comédies de la Paix, comme celle de La Haye et les acteurs ont une déclaration de guerre dans leurs poches.

» On parle d'humaniser la guerre ! Peut-on être plus hypocrite. L'idée d'humaniser la guerre est aussi ridicule que celle d'améliorer les prisons. Non, on n'améliore pas les prisons ni les guerres, on les abolit.

» Au nom de la civilisation et sous l'égide de l'empereur d'Allemagne, on a donné l'exemple d'une guerre humanisée contre les chinois incivilisés en n'accordant pas de pardon et en enfilant à la baïonnette les femmes et les enfants...

» Mais un siècle de Libre-Pensée fera beaucoup plus pour la civilisation et le progrès que dix-huit siècles de christianisme.

» Les Chinois les connaissent, nos chrétiens civilisés ! Ecoutez le mot d'un chinois : premièrement, on nous envoie des hommes en habits noirs (les missionnaires) qui prétendent nous ouvrir les portes du ciel, des hommes que nous ne demandons pas et que nous ne désirons pas. En vérité, ils se font les espions des hommes en habits blancs, qui les suivent pour faire du commerce avec nous, pour nous tromper et nous escroquer. Et lorsque nous demandons des comptes à ces messieurs blancs, ils envoient des hommes en habits multicolores, avec des canons et des fusils pour nous tuer.

» Les armées permanentes, déjà nommées « une maladie nouvelle » par Montesquieu, sont le plus grand fléau, car la guerre provient nécessairement des armées, comme la plante provient de la graine. Même je prétends que la paix armée est beaucoup plus nuisible que la guerre, car la guerre est passagère et la paix armée est permanente.

» C'est aussi une sélection, mais non pas naturelle, plutôt artificielle, ce n'est pas la lutte pour l'existence, non c'est une lutte contre l'existence. Est-ce que le professeur Haeckel n'a pas dit, dans son **Histoire de la Création des êtres organisés d'après les lois naturelles,** que les jeunes gens les plus sains et les plus forts sont sacrifiés annuellement par un recrutement sévère dans tous les rangs de la société et que tous les faibles et infirmes sont dispensés de cette sélection militaire pour rester chez eux pendant la guerre pour se marier et se multiplier ? Plus il est faible et infirme, plus le jeune homme a la chance d'échapper au recrutement et de fonder une famille. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner qu'en réalité la faiblesse du corps et du caractère soit toujours croissante chez nos peuples civilisés, tandis que les corps forts et sains, les esprits libres et indépendants deviennent de plus en plus rares. Oui, nous sommes restés des barbares avec un petit vernis de civilisation. Mais grattez un peu et partout vous trouverez la barbarie, la bête humaine.

» Oh ! Quand un moderne Erasme chantera la louange de la sottise humaine, qu'il fera œuvre utile ! Mais je crains qu'il n'ose pas commencer, par crainte de ne jamais finir, car le livre de la sottise serait encore plus gros que la bible des croyants.

» Qu'est-ce qu'il y a à faire contre ce fléau du militarisme ? Selon moi (et, dans notre commission, nous l'avons adoptée unanimement) la formule : **Aucun homme et aucun centime**, doit être proclamée par la raison. Chaque homme qu'on livre à l'armée permanente est un homme de moins pour l'armée de la Libre-Pensée. Chaque centime qu'on donne pour l'œuvre destructive du militarisme est un centime de moins pour l'œuvre productive dont nous avons besoin pour le bien-être, pour le bonheur des peuples.

» Et quels sont les moyens pratiques pour combattre le militarisme ? Il y en a tant, qu'il faut les étudier et discuter avec un cerveau clair et un cœur généreux.

» J'en nommerai quelques-uns : la grève militaire en cas de guerre, la grève générale des ouvriers productifs, la résistance passive, le refus individuel du service militaire, le boycottage des puissances belligérantes par tous les pays civilisés. Oh ne pensez pas que d'en haut la paix viendra sur la terre, ni par un Dieu céleste ni par les maîtres terrestres, car ils ont l'intérêt de faire les guerres. Seulement quand les ouvriers productifs comprendront qu'eux, qu'eux seuls, peuvent en finir avec la guerre, nous y arriverons. Les ouvriers des ports doivent décider de ne charger ni de décharger aucun vaisseau destiné à transporter les soldats, les canons ou les vivres. Il faut isoler les puissances belligérantes. Les ouvriers des chemins de fer feront de même et alors la guerre sera impossible. Peut-être vous me direz, mais vous prêchez aussi la guerre civile.

» Je réponds : Oui, si j'ai le choix entre la guerre civile et la guerre de deux nations, qui ne savent pas pourquoi elles se battent; oui, je préfère la guerre civile, car alors on combat ses vrais ennemis, les capitalistes qui nous oppriment. C'est la seule guerre légitime, la guerre sociale pour recouvrer nos droits de l'homme.

» . . . . . .

» Nous cherchons l'harmonie et voulons écarter toute dissonance, et le militarisme c'est une dissonance dans le cœur des pensées.

» Nous voulons la délivrance du peuple, partout opprimé. Mais la pensée ne peut délivrer que si elle a pour domaine la liberté. Ces deux se tendent la main pour fonder cette société des hommes libres, que nous désirons et pour laquelle je veux travailler avec des cheveux gris, mais avec un cœur jeune, tout le temps que je vis encore. »

Au Congrès de Zurich, en 1893 (7), déjà Domela Nieuwenhuis avait prononcé un discours, au sujet du militarisme, qui situait sa façon de voir sur cette question.

Telle est la pensée de Domela Nieuwenhuis. Une actvité sans cesse en éveil, toujours sur la brèche pour éclairer les hommes et les aider à se libérer des chaînes de l'esclavage.

Et pourtant ce vieux lutteur rencontra bien des désillusions.

C'était un homme tout d'une pièce, ne sachant tergiverser.

Pasteur, il cessa de croire et se retira de l'Eglise; socialiste, il se rendit compte de l'inutilité du parlement et de l'action politique, il quitta le parti socialiste : parlements et congrès se valant trop souvent, il cessa de s'y rendre. Il essaya jusqu'à la fin de sa vie de poursuivre, en homme libre, la lutte pour la libération des hommes.

Sans doute tout cela semble aujourd'hui périmé. Les notions de justice et de liberté ont drôlement été malmenées par les uns et les autres. Chacun s'en réclame pour mieux les bafouer par la suite.. Il faut réapprendre aux hommes à penser et à vivre librement.

Alors chacun relira avec profit le récit d'une vie comme celle de Domela Nieuwenhuis; chacun aimera repenser avec lui ses écrits, qui resurgiront comme des idées que jamais on n'aurait dû abandonner. Des écrits qui rappelleront l'homme et l'œuvre de Domela Nieuwenhuis ne seront pas inutiles.

HEM DAY.

Combien d'ouvriers qui se plaignent de leur modique salaire et cependant ont peur des efforts que l'on fait pour l'amélioration de leur sort, parce qu'ils craignent de perdre ce qu'ils ont. Ils veulent en finir avec la tyrannie et travaillent en faveur des tyrans. C'est la stupidité de la masse qui est notre ennemie la plus puissante.

La Fable des Vaches (1901).

---

(7) Almanach de la Question Sociale, 1894, p. 287.

L'éclosion des vocations

La nature a donné aux enfants des goûts généraux qui président merveilleusement à l'éclosion de leurs vocations individuelles. Citons-en quelques-unes des plus remarquables :

1° Le furetage;
2° Le fracas industriel;
3° La singerie;
4° La miniature industrielle;
5° L'entraînement progressif.

1° **Le furetage.** C'est le penchant à tout manier, tout visiter, tout parcourir. Dès la première jeunesse, l'enfant s'y livre ardemment. Les parents ne disent-ils pas souvent : « Il touche à tout » ? On le considère comme un vice. Sujet de larmes et de punitions, et de désolation pour les parents. Nous nous bornons ici à constater seulement le fait. Ce penchant existe. Personne ne peut le nier.

2° **Le fracas industriel.** C'est le goût pour le bruit. Autre sujet de désolation pour les parents. Il y a beaucoup d'enfants qui ont le penchant de faire du bruit et le plaisir de l'entendre. Si vous voulez le nommer vice, soit, mais il existe.

3° **La singerie** Goût qu'on trouve généralement chez tous les enfants, peut-être lointain atavisme. Les enfants imitent tout dans leurs jeux; on peut dire que tout ce que les enfants voient faire, ils veulent le faire eux-mêmes. On peut constater qu'il y a une certaine contagion du travail, qui s'étend sur toute l'échelle des âges. On a négligé ce côté remarquable de l'enfant dans l'école, maintenant on commence à en profiter. Pensez seulement au travail Sloyd.

4° **La miniature industrielle.** Les enfants veulent faire en miniature tout ce qu'ils voient. Oh ! qu'ils sont heureux si on leur donne un petit ménage, de petites armes, de petits chariots, des scies, pioches, brouettes, etc. Ils s'amusent et travaillent des journées entières avec ces jouets et ils ont une patience étonnante pour travailler de cette façon.

5° **L'entraînement progressif.** C'est le fort qui entraîne le faible et chaque petit enfant imite toujours un autre enfant qui est plus grand, plus âgé que lui. L'enfant est rehaussé à ses propres yeux d'oser jouer avec un enfant d'une classe supérieure. Il est curieux d'observer qu'un groupe d'enfants de quatre ans, par exemple, est beaucoup plus entraîné par un autre groupe de cinq ans que par un groupe d'enfants de douze ans. Il semble que la

distance entre quatre et douze ans soit trop grande. Des enfants de quatre ans sentent la possibilité d'imiter des enfants de cinq ans et ils l'essayent; mais dans l'autre cas ils comprennent très bien l'inutilité de leurs efforts; et ils n'essaient même pas.

Ces quatre qualités, qu'on considère généralement comme autant de vices, sont pour nous l'éclosion des vocations, et quoique fort peu honorées par les pédagogues, nous y trouvons la possibilité d'un commencement d'éducation. A notre sens, c'est une grande faute de les juguler.

Vaucanson était dans sa jeunesse un petit garçon qui déchirait son rudiment et n'étudiait guère sa grammaire. Un jour, sa mère le mena avec elle chez son directeur de conscience et, pendant qu'elle était avec celui-ci, l'enfant attendait seul dans l'antichambre. L'enfant s'ennuyait. Il s'y trouvait une horloge. L'enfant regardait le balancier qui battait les secondes et, comme sa mère ne revenait pas, il se mit à examiner le mécanisme de plus près et bientôt il arrêta la pendule, la remit en mouvement, puis la décrocha. Bref, quand sa mère revint, elle trouva son enfant en train de remonter l'horloge qu'il avait démontée de toutes pièces. La mère excusa son fils.

Le jeune Vaucanson avait pris goût à la mécanique. Bientôt il construisit une horloge. Et c'est comme cela qu'il est devenu le premier mécanicien du monde.

L'exemple de Vaucanson est éclatant, parce qu'il est devenu célèbre, mais la vie commune en fournit chaque jour d'analogues. « Ab uno disce omnes ».

Voilà un exemple de furetage. Il conduit les enfants vers les différents objets de l'activité générale : dans les jardins, dans les ateliers, vers des groupes de leurs compagnons plus âgés, qui déjà sont ardents à leurs petits travaux.

Le fracas industriel les égaie et les passionne. L'aspect des petits outils, maniés adroitement par leurs camarades, les stimule et les charme. L'entrain joyeux et bruyant des ateliers enfantins les transporte.

Tout le secret de l'éducation consiste à solliciter les vocations et à éveiller chez les enfants de vives ambitions ascendantes. Au lieu d'étouffer les goûts, il faut les encourager; au lieu de gronder les petits, il faut les environner d'excitations industrielles. En un mot, le vrai système d'éducation individuelle et sociale consiste à créer un milieu extérieur en parfaite harmonie avec les natures individuelles des êtres dont cette éducation doit opérer le plein développement.

F. Domela NIEUWENHUIS.

(« l'en dehors », n° 168, début octobre 1929.)

Le rôle de la cuisine dans l'éducation

La cuisine est la plus belle, la plus utile et la plus importante branche de la chimie. Comme la plupart des produits du règne animal sont nécessaires à cette industrie, c'est là que les enfants prendront les premières connaissances des sciences naturelles : botanique, zoologie, anatomie, physique et chimie.

La nature a donné à l'enfant une violente attraction pour les manipulations culinaires, parce que la cuisine est l'atelier d'éclosion des instincts scientifiques, parce qu'encore elle se lie à l'ensemble du travail agricole, puisque c'est là que les produits agricoles sont employés et enfin parce qu'elle est la grande école de la dextérité.

On peut affirmer, sans risquer la contradiction, que la moitié des enfants sont passionnés pour la cuisine. Nos sages pédagogues disent souvent : les enfants sont de petits gourmands; il faut les corriger, modérer leurs passions. Rien n'est plus faux : les enfants ne sont point gourmands, mais seulement gloutons. Et pour les corriger, il faut les amener précisément à la gourmandise ou gastronomie. On observe partout que la classe la plus réservée à table est celle des cuisiniers; ceux-ci sont en général gastronomes, juges sévères, dissertant en connaissance de cause sur les mets, mais sans en faire aucun excès. Ils sont proportionnellement les plus sobres de ceux qui ont la bonne chair à discrétion. Le meilleur préservatif de la gloutonnerie serait donc, pour les enfants, un ordre de choses où ils deviendraient tous **cuisiniers** et **gourmands raffinés,** autrement dit **gastronomes.** Vous voulez donc, dira-t-on, élever tous les enfants à l'état de cuisiniers? Ce n'est pas moi qui veux, c'est l'attraction qui en ordonne ainsi. Observez seulement l'instinct des enfants et vous aurez la preuve expérimentale qu'il en est ainsi. Il est vrai que, dans notre civilisation, la gastronomie ne peut jouer qu'un rôle très subalterne et plus voisin de la débauche que de la sagesse, mais en harmonie elle sera révérée comme ressort principal d'équilibre des passions.

Le sens du goût est un char à quatre roues qui sont :

1° La gastronomie; 2° La cuisine; 3° La conserve (8); 4° La culture.

(8) On entend par « conserve » les précautions physiques et chimiques employées à garder et améliorer les produits alimentaires : fruits, légumes, viande, etc.

La combinaison de ces quatre fonctions engendre la **gastrosophie** ou sagesse hygiénique.

Parce que nous vivons dans un monde à rebours, on commence par où il faudrait finir. Qu'on excelle dans les troisième et quatrième branches : **culture** et **conserve,** c'est bien. On tolère même que les jeunes filles s'exercent à la deuxième branche, la **cuisine.** Ainsi on admet les trois branches de cette science : la gastrosophie, mais on prescrit la première branche, la gastronomie d'où naîtrait la passion pour les trois autres. C'est stupide. La gastronomie ne deviendra une science honorable et honorée que lorsqu'elle pourvoira aux besoins de tous; or, il est de fait que la multitude, loin de faire des progrès vers la bonne chair, est de plus en plus mal nourrie. Elle est privée même des comestibles salubres et nécessaires. Les falsifications sont la règle. Qui sont les gens qui en pâtissent le plus? Ce sont les hommes dont la bourse est plate. C'est un fait que les ouvriers, les pauvres mangent le pire et le plus cher. L'esprit de lucre va toujours croissant et ses fourberies accablent de plus en plus les classes inférieures.

La gastronomie ne sera louable qu'à deux conditions : 1° lorsqu'elle sera appliquée **directement** aux fonctions productives, **engrenée, mariée** avec le travail de culture et de préparation, entraînant le gastronome à cultiver et cuisiner; 2° lorsqu'elle coopérera au bien-être de la multitude ouvrière, et qu'elle fera participer le peuple à ces raffinements de bonne chair que la soi-disante civilisation réserve aujourd'hui aux oisifs. Donc, on s'efforcera d'appliquer de bonne heure chaque individu aux quatre fonctions précitées, afin qu'il ne se borne pas au rôle ignoble de **gastrolâtre**, déshonneur de nos Lucullus, dont tout le savoir se réduit à jouer des mâchoires, sans aptitudes à agir dans les trois autres fonctions du goût.

On peut dire qu'on refuse généralement à l'enfant civilisé l'accès aux cuisines pour diverses raisons :

1° Il est maladroit et brise les vaisselles;

2° Il renverse les mets et souille ses vêtements;

3° Il se brûle; il ne sait pas manier le feu; on est forcé de lui en interdire même les approches;

4° On n'a, dans une cuisine civilisée, ni gardiens, ni instructeurs, ni moyens pour la façonner au travail;

5° La cuisine serait pour l'enfant une école de dépravation par les sottes complaisances des domestiques et les accidents fâcheux qui souvent en seraient la suite.

Ainsi la première école de l'enfant, la cuisine, lui est interdite.

Et, cependant, comme elle peut être utile à la formation de l'esprit de l'enfant, au développement de ses sens ! Ce que le

jardin est pour lui pendant l'été, la cuisine le peut être pendant l'hiver.

Pourquoi ne pas rendre la cuisine attrayante au jeune âge? Pourquoi ne pas l'enrichir d'un mobilier bien adapté aux travaux de l'enfance, selon l'âge et les goûts des enfants?

On oublie que la cuisine est, pour ainsi parler, le laboratoire de la santé et de la gaîté. Les femmes connaissent bien l'influence d'une table bien servie sur l'humeur des hommes. On pourrait écrire un beau livre sur l'influence des mets et des boissons sur le caractère des hommes.

Il n'est pas sage non plus de laisser dormir dans les enfants beaucoup de germes d'activité qui, bien cultivés, seraient très productifs. Les enfants ne demanderaient pas mieux.

L'art culinaire est la chimie appliquée et on peut dire que celui ou celle qui s'occupe de la cuisine est la personne principale de la maison, à qui le ménage se confie en pleine sécurité. Au point de vue de la santé, de la gaîté, de l'économie, c'est elle qui, pour ainsi parler, dirige la maison.

Et puisqu'on a commencé d'agir dans ce sens et que l'on a organisé des cuisines dans les écoles, il faut rendre hommage à ceux qui ont compris, il y a longtemps déjà, le rôle de la cuisine dans l'éducation. Je pense à nos grands prédécesseurs, aux « utopistes », comme on les appelle de préférence, qui ont montré le chemin qu'on suivrait beaucoup plus tard. Je pense à Fourier, à Robert Owen, qui comprirent le mieux l'enfant, illustres noms que, cependant, on ne trouve pas dans les manuels de pédagogie.

F. Domela NIEUWENHUIS.

(« l'en dehors », n° 36, 31 mai 1924.)

Un Homme

Nieuwenhuis, auquel j'ai rendu visite un jour dans sa petite maison de Hilversum, n'est pas des nôtres au point de vue de la théorie. Il est le continuateur de la doctrine de l'Internationale. Il est intellectuellement apparenté et de très près à Bakounine. Il a épousé toutes les activités chères aux révolutionnaires et aux insurrectionnels : mouvements populaires, ouvriérismes, grèves, action directe. Mais, tout cela, sans montrer une hostilité systématique à l'action individualiste. Sans négliger non plus l'action éducatrice. Ceci expliqué, en tant qu'**individu**, nous trouvons en Nieuwenhuis les valeurs, que nous aimerions plus souvent rencontrer chez les nôtres : l'énergie, la persévérance, une inlassable activité, l'incompromission, la confiance en soi, l'absence de crainte, le franc parler.

Quelle vie occupée que la sienne ! Pasteur, il rompt avec son église pour prendre place dans les rangs du socialisme. Député socialiste à la Chambre néerlandaise, il rompt plus tard avec le socialisme parlementaire pour s'adonner à la propagande socialiste antiparlementaire et anarchiste communiste. Il parcourt la Hollande dans tous les sens. Il visite l'étranger. Il écrit des livres, des brochures qui sont traduits dans les langues les plus répandues. Il collabore à des journaux et à des revues du dehors, édite lui-même un journal qui paraît deux fois par semaine et dont la circulation est des plus importantes. Il est de toutes les agitations populaires. La prison, les persécutions, ne l'arrêtent point. Antimilitariste convaincu, absolu, il est intraitable à cet égard. L'âge vient, il ne ralentit pas son activité. Pas un exemplaire de son journal que je parcoure — et je le reçois depuis quinze ans — sans voir Nieuwenhuis annoncé pour une réunion, à Amsterdam, à La Haye, à Rotterdam ou ailleurs, dans un coin de la province néerlandaise. Il est écrivain, polémiste — parfois pourtant un peu âpre — éducateur, vulgarisateur. Il possède une intelligence des plus ouvertes et ses connaissances embrassent un vaste, vaste champ. Tel est l'homme dont on a célébré, fin décembre, le 70e anniversaire et auquel j'ai pensé qu'il nous appartenait, dans ce journal, de consacrer quelques lignes (9).

* * *

Nieuwenhuis eut pu, s'il l'eût voulu, jouer un rôle politique dans son pays de naissance. Il possédait les dons et le savoir nécessaires. Il eût pu être le **leader** du parti socialiste. Il eût pu, qui sait, devenir ministre, président du Conseil. Il a préféré se libérer de toute attache politique. Et lorsque, sur la scène du monde, le rideau se leva sur la grande tragédie qui ensanglanta l'Europe, Domela Nieuwenhuis ne vacilla pas. Alors que les Kropotkine, les Grave, les Cornelissen, les Malato, etc., reniaient leur attitude antérieure, jetaient le désarroi dans le cœur et le trouble dans la pensée de nombreux communistes et révolutionnaires, il demeura inébranlable. Il ne fut pas le seul d'ailleurs — il est bon de le remarquer — parmi ceux qui se réclament de cette tendance.

Tant d'hommes se sont montrés, au cours de la tourmente, au dessous de ce qu'ils nous faisaient accroire en temps calme, que, sans flatterie ni adulation, nous pouvons bien, au passage, signaler **un homme**.

E. ARMAND.

(9) « par delà la mêlée », n° 22, 3e série, mi-janvier 1917.

A Ferdinand Domela Nieuwenhuis

Je ne veux pas que dans le numéro de votre journal (10), publié à l'occasion de vos soixante-dix ans, il ne figure pas au moins quelques mots de moi. Car j'éprouve beaucoup de gratitude à votre égard.

Vous êtes celui dont la forte personnalité m'a souventes fois inspiré et encouragé à persister dans la lutte difficile pour la diffusion — qui vous est aussi chère qu'à moi — des idées socialistes et anarchistes. Il y a des moments dans la vie de tout homme qui œuvre pour un idéal où il est abattu par les déceptions. A ces moments-là, le désir lui vient de se reposer, de s'abandonner à une terne oisiveté, de faire route avec l'immense troupeau, le troupeau passif et docile. Il est si fatigant d'avoir à batailler sans cesse contre le mauvais vouloir, contre l'ignorance, contre l'impuissance ! Or, ces moments, je les ai connus.

Alors, je pensais à vous, et maintes et maintes fois cette pensée m'a raffermi.

Car vous m'êtes toujours apparu et vous m'apparaissez encore comme un homme de grande foi.

C'est là, en effet, où réside votre force, votre vigueur colossale : vous croyez fermement, inébranlablement en l'homme, en sa vocation.

Je vous dirai donc ce que, pour moi, vous êtes par dessus tout — un homme religieux. Et c'est pour cela que je vous ai en si grande affection et admiration.

Vous incarnez, à mes yeux, « Brand », cette grande figure du beau drame d'Ibsen.

Combien souvent ai-je interprété ce drame et me suis-je efforcé de faire comprendre la grandeur de ce prêtre norvégien, de cet homme qui sacrifie tout, sans réserve, à son devoir supérieur.

C'est ce « Brand » que j'ai retrouvé en vous.

Combien de sacrifices n'avez-vous pas accomplis ? Combien de liens n'avez-vous pas dû rompre parce que vous placiez votre devoir — la tâche que vous vous étiez choisie — au-dessus de tout le reste.

Vous avez supporté, les railleries et les outrages, le dédain et la moquerie du monde. Vous avez porté cette lourde croix sans vous plaindre.

(10) « Vrije Socialist ».

Vous avez pu le faire, parce qu'**en vous** résidait la conscience certaine que vous vous conformiez à la Voix Eternelle qui se faisait entendre en votre âme et qui vous disait : « Fils de l'homme, en route pour la vie, prépare-toi au combat ».

C'est votre gloire, cela.

Voici maintenant venu le soir de votre vie. La nuit descend rapidement. Et vous ne pensez pas au repos, vous êtes toujours l'infatigable lutteur.

Puisse la nuit se faire longtemps attendre, la nuit qui vient en son temps pour tout le monde.

Domela Nieuwenhuis, un homme tel que vous a dû se demander au moins une fois « qu'en sera-t-il quand je n'y serai plus ? »

Qu'en ce jour, ce soit une pensée réconfortante pour vous de savoir qu'il en est plusieurs d'affermis et d'enthousiasmés par vous, dont l'intention sacrée est de poursuivre votre œuvre. Nous savons certes, que nous ne sommes ni aussi grands, ni aussi forts que vous — nous nous sentons auprès de vous jeunes et petits. Mais nous **voulons.**

Et lorsque notre faiblesse menacera de nous réduire à l'inaction, votre image surgira devant nous et nous vous apercevrons : Nieuwenhuis-Brand.

Devant cette apparition, nous retrouverons notre courage et nous renouvellerons notre foi.

Ainsi, lorsque vous nous aurez quittés, vous serez encore parmi nous, comme vous l'étiez aux jours de votre vie — un homme ferme et inflexible — un homme doux et brûlant d'amour.

N.-J.-C. SCHERMERHORN.

Nous ne pouvons définir la forme dans laquelle la société sera réglée, mais nous pouvons dire que, seule, cette forme, qui garantit la liberté la plus complète aux individus, a la chance de vaincre. Mais ce n'est pas à nous de donner des règles pour l'avenir, car chaque génération fait ses institutions selon son propre goût.

F. Domela Nieuwenhuis (1898).

Le militarisme et l'attitude des anarchistes et socialistes révolutionnaires devant la guerre

Je commence par constater que nous serons tous d'accord que les guerres ne dépendent pas des fantaisies personnelles des princes ou des membres des gouvernements. Ceux-ci, en effet, ne sont que des instruments, des marionnettes placées en avant, tandis que les véritables auteurs restent au second plan. Ce ne sont pas les individus porteurs de couronnes et chamarrés d'or qui sont les véritables rois de la terre, non ! ce sont les financiers, les banquiers, les capitalistes. Les capitalistes eux-mêmes le savent très bien, point n'est besoin d'aller leur dire ces choses, mais le peuple, hélas ! n'en est pas encore suffisamment pénétré. Une anecdote très connue est là pour l'instruire à ce sujet. Il y a quelques années, lorsque l'Europe était encore une fois menacée de guerre, on donna à Paris un bal où étaient présents plusieurs diplomates et aussi Mme de Rothschild. Un de ces diplomates caressait le projet de danser avec elle et d'avoir, en causant, son opinion sur la situation qui, probablement, serait celle de M. de Rothschild. Aussi, bien vite notre diplomate ayant à son bras Mme de R... se promenait dans la salle de bal richement décorée et, après avoir causé avec elle de plusieurs choses indifférentes, il lui posa inopinément la question : « Eh bien ! Madame, qu'en pensez-vous ? Sera-ce la guerre ou non ? » Alors Mme de Rothschild donna une réponse si brève et si claire, que tout ouvrier pourra se la graver dans la mémoire, elle est plus éloquente que des livres savants, que de longues expositions. Elle répondit : « Non, Monsieur, il n'y aura pas de guerre, car mon mari ne donne pas l'argent ! »

Parfaitement ! Si les banquiers ne procurent pas l'argent, les princes, les gouvernements ne peuvent pas faire la guerre, car, comme dit l'ancien dicton : Point d'argent, point de Suisses !

L'argent est le nerf de la guerre.

Pourquoi faisait-on la guerre dans l'antiquité ? Pourquoi la fait-on encore aujourd'hui ? Tout d'abord c'est la faim qui y pousse. Dans les temps primitifs, l'homme sauvage avait un intérêt à faire la guerre. S'il était vainqueur, il dînait de son ennemi. Plus tard, sa position devint autre, mais la guerre restait au fond la même chose. Le vainqueur faisait travailler le vaincu à son profit.

Il prenait le sol, les moyens de production et de la sorte il pouvait mieux pourvoir à ses besoins. Et c'est là le cas de nos jours comme au moyen âge. Les industriels, les capitalistes produisent toujours plus, mais que doivent-ils faire de leurs produits ? Ils doivent chercher de nouveaux débouchés à leurs marchandises ? Nos guerres modernes sont donc des guerres commerciales, sociales. Au lieu d'augmenter ici le nombre des consommateurs, de sorte que ceux-ci achètent les denrées, on cherche ailleurs un marché. Nos économistes crient qu'il y a surproduction, puisqu'ils ont leurs magasins bourrés, tandis que les producteurs n'en obtiennent presque rien. C'est là un mensonge. Ce n'est pas **surproduction**, c'est **sous-consommation** qu'il faut dire. Comme Fourier le disait un jour : Nous souffrons la misère, parce qu'il y a trop. Nous avons faim parce qu'il y a trop de pain, nous allons mal vêtus parce qu'il y a trop d'habits, nous n'avons point de souliers parce qu'il y a trop de souliers. Voilà le non-sens savant qu'on nous enseigne aux universités ! Donc on fait la guerre pour trouver de nouveaux débouchés sur tous les points de la terre, afin d'écouler les stocks. Nos guerres émanent de nos mauvais rapports sociaux. Elles ont encore une autre conséquence : elles font un déblai parmi les peuples de l'Europe, comme le faisait un jour remarquer un général. Il y a tant de sans-travail ! Cela finit par constituer un danger. Si par une guerre on peut se débarrasser de tous ces éléments factieux, elle est une véritable soupape de sûreté pour notre société.

Donc la guerre a un double but : se débarrasser de marchandises et se débarrasser de gens embarrassants. Pourquoi donc les guerres ? Parce que les hommes d'argent la veulent, car par elle ils remplissent leurs caisses. Et il faut que les coffres-forts soient pleins, car pour la bourgeoisie l'argent vaut mieux que les hommes. Gagner de l'argent, voilà le but suprême de la bourgeoisie, et vous pouvez être sûrs qu'un bourgeois sacrifierait sa propre patrie plutôt que de perdre une occasion de s'enrichir. N'étaient-ce pas des capitalistes anglais qui fournissaient aux républiques sud-africaines les canons et les munitions qui serviraient plus tard à abattre les soldats anglais ? Le ministre Chamberlain n'est-il pas un des grands actionnaires de la fabrique d'armes de guerre qui faisait de si bonnes affaires avec ses fournitures aux républiques sud-africaines ? Les usines anglaises et allemandes ne vendaient-elles pas aux Chinois l'artillerie et les fusils dont ceux-ci se servent à présent contre les puissances unies ?

....

Toute la guerre chino-japonaise ne fut qu'une œuvre concertée par les financiers. Eh bien ! les financiers constituent la bourgeoisie. Toutes les guerres sont également des guerres de banquiers.

Soldats, la bourgeoisie qui vous prêche que c'est un honneur de servir la patrie se moque de vous dans son cabinet, si vous êtes assez naïfs pour le croire; elle sait qu'elle vous trompe en vous disant ces choses.

Tout ce qu'ils vous content de « patrie », d' « amour pour la dynastie », de courage, de fidélité, etc., ne sert qu'à vous étourdir, qu'à vous éblouir de façon que vous ne soyez plus capables de comprendre à quoi on vous emploie.

Soldats, vous êtes les sentinelles devant les coffres-forts de la bourgeoisie. L'armée défend les richesses des banquiers. La classe possédante a si bien arrangé les choses qu'elle ne défend pas elle-même ses propriétés — elle est trop lâche, trop couarde pour cela ! — mais qu'elle les fait garder par les non-possessseurs, de ceux qui n'ont rien à perdre et qui se laissent employer comme chair à canon au service des autres, de leurs ennemis, les **possesseurs !** Que les brebis soient tendues, puisqu'elles sont les plus faibles, à cela il n'y a rien d'étonnant, mais que dire des brebis qui choisissent elles-mêmes leurs écorcheurs ! C'est là le comble de la bêtise et l'envie nous prend de crier à ces gens : Tu l'as voulu, George Dandin, tu ne mérites pas d'autre sort !

Les guerres sont rendues possibles par l'esprit militariste, artificiellement entretenu dans le peuple. Croyez-vous qu'un Chamberlain, qu'un Cecil Rhodes pourraient faire la guerre s'ils n'avaient pas eu soin d'avoir derrière eux un parti puissant ? La presse n'a-t-elle pas pendant des mois excité méthodiquement le peuple anglais contre les Boers ? Oh ! cette presse ! On l'appelle un bienfait et pourtant elle est dans les mains des capitalistes le moyen d'empoisonner toutes sources d'une vie populaire saine. Il y a des ligues contre la falsification des denrées, pour la protection des animaux, mais où trouver la ligue qui protège le peuple contre l'empoisonnement de l'opinion publique par la presse qui, tous les jours, verse son venin goutte à goutte et paralyse les cerveaux de milliers d'hommes ?

On veut prétendre que l'esprit militariste diminue beaucoup.

Où sont les preuves pour cela ? Ce ne sont que des mots en flagrante opposition avec la réalité. Toute la vie humaine subit dès la plus tendre jeunesse l'influence du militarisme, influence incroyablement forte et qui la pénètre entièrement, bien plus que ne le pensent la plupart des hommes qui ne réfléchissent guère.

Je vais vous montrer combien la société est imprégnée de l'esprit militaire. En quoi consistent pour une grande partie les joujoux des enfants ? Entrez dans les bazars et regardez autour de vous : ce ne sont que sabres, fusils, écharpes, drapeaux, tambours, casques, qui vont accoutumer les enfants dès le premier âge à manier avec une certaine prédilection des instruments de massacre. Puis on y voit des fantassins et des cavaliers en plomb, de grandes forteresses, des canons et autres choses semblables que l'on donne comme joujoux. Au lieu d'éloigner d'eux tous ces objets, on les leur rend familiers. Jouer aux soldats est une occupation favorite et combien les grands savent spéculer sur les préférences de la jeunesse, on peut s'en rendre compte lorsqu'on voit une troupe de soldats traverser nos rues, musique en tête, sur le rythme d'airs gais et enivrants, entourés de nuées d'enfants, qui naturellement pensent : Lorsque je serai grand, je veux aussi marcher dans les rues en si belle tenue !

Dans l'enseignement, l'esprit militaire joue un grand rôle.

Voyez les livres d'images : combien grande est la place qu'on y cède aux soldats et aux combats ! Les livres de lecture contiennent toutes sortes de récits d'actes d'héroïsme sur le champ de bataille. Quels sont nos héros ? Non pas de préférence ceux-là qui se sont distingués dans le domaine de la science et de l'art, qui faisaient des découvertes, des inventions utiles, mais toujours et partout des hommes de guerre. L'histoire est partout un enchaînement de batailles et elle ne revient que trop souvent au refrain monotone : Celui-ci défit celui-là et fut un prince puissant. L'esprit de guerre est cultivé chez les enfants aussi bien par les joujoux qu'on leur donne que par les livres d'images, et ainsi s'introduit chez les enfants, en jouant, une fausse direction d'esprit, bien souvent sans que les éducateurs le veuillent ou le fassent par préméditation. N'est-il pas faux de présenter aux enfants, sous le nom de héros, exclusivement ceux qui manient le fer et le feu, qui se distinguent au champ de bataille ?

Comme si un Luther, lorsqu'il s'en alla à la diète de Worms malgré l'avis de ses amis, en disant : Fussent-ils à Worms autant de diables que de tuiles sur les toits, j'irai tout de même ! ne montra pas plus de courage que la plupart des militaires n'en montrent au « champ d'honneur », lorsque dans un coup d'étourdissement ils font preuve de toute leur bestialité au détriment de leur prochain ! Comme si une Zola, en lançant à la face de tout le monde militaire et politique son **J'accuse**, ne fit pas preuve d'un héroïsme bien plus grand que celui de tous ces galonnés qui s'en vont, avec leur artillerie à longue portée, faire la guerre à des aborigènes mal armés dans d'autres parties du monde. Comme si un médecin qui brave la mort en allant visiter des malades contagieux et en étudiant des maladies dangereuses ne montre pas plus de courage moral que le premier sabreur venu qu'on loue en raison du nombre de gens qu'il a tués, comme les Dayaks des Indes orientales respectent le plus le guerrier qui peut montrer le plus grand nombre de crânes d'ennemis décapités de sa main. Le patriotisme ne rapporte-t-il pas régulièrement leurs surnoms : le

Grand, le Glorieux, etc., à la manière dont ils se sont distingués sur le champ de bataille ? Ne parle-t-on pas de « guerres saintes », de « devoirs nationaux » et de pareilles choses avec lesquelles on égare la raison des peuples ?

....

Tout ce qu'on a fait dans les derniers temps, c'est d'avoir ajouté au militarisme l'hypocrisie. On feint l'amour de la paix par des paroles, mais de fait on se prépare à la guerre. La comédie la plus dégoûtante qu'ont jouée les détenteurs de la force comme finale pour ce siècle, c'est la comédie de paix faite à la Haye en 1899. Il n'existe pas de plus grande hypocrisie que ce message de la paix, adressé aux puissances par l'empereur de toutes les Russies, dans lequel il est dit que le maintien de la paix générale est l'idéal vers lequel doivent tendre tous les efforts de tous les gouvernements.

....

Mais probablement on s'arme jusqu'aux dents par seul amour de la paix et les puissances font preuve de leurs intentions pacifiques en poussant jusqu'à la folie les dépenses militaires et les contingents d'armées.

C'est là l'application du mot ailé : « Si vis pacem, para bellum ». Cette théorie ne peut pas être mieux démontrée dans toute son absurdité que par cette causerie entre voisins :

Voisin A. — Mon cher voisin, comme je suis bien aise que nous ayons toujours vécu en bonne entente ! Voilà pourquoi j'ai acheté une bonne trique, regarde voir.

Voisin B. (examinant la trique). — En effet, voilà une bonne verge. Avec cela on pourrait à merveille enfoncer un crâne. Combien c'est heureux que nous vivions en bonne intelligence ! Donc je vais m'acheter, moi aussi, une trique pareille, bien que j'aie plutôt besoin de mon argent pour le ménage.

Quelque temps après :

A. — Regarde, voisin. Je me suis défait de ma trique en la donnant à quelqu'un qui était moins civilisé, car, tout bien considéré, c'est une manière d'agir très grossière que de s'assommer avec un bâton. Voici un sabre qui est bien plus facile à manier et bien plus élégant. Je suis si content de m'entendre si bien avec mes voisins et de vivre tous en paix.

B. (examinant le sabre). — Oui, pour sûr qu'il est heureux que nous soyons des chrétiens. Le christianisme, c'est l'amour et la paix. Donc je vais par bienséance me procurer aussi un sabre. Une trique, c'est après tout un peu... païen.

Encore quelque temps après :

A. — Eh ! voisin, viens donc voir ! Tiens, j'ai un fusil. C'est

infiniment plus efficace qu'un sabre. Pourtant je le garde... puisque nos relations sont si pacifiques. Mais je prends le fusil avec.

B. (examinant le fusil). — Bon ! je vais acheter aussi un fusil.

Rentré chez lui, B. dit à sa femme :

— Donne-moi quelques francs pour un fusil.

La femme. — Es-tu fou ? Un fusil ? Je n'ai pas de quoi acheter des habits pour les petits.

B. — Eh ! emprunte un peu d'argent !

La femme. — Je ne peux plus me défaire de rien pour le donner comme gage.

B. — Nos enfants deviennent plus grands et plus forts. Ils payeront bien la dette que nous faisons et ils céderont une partie du fruit de leur travail pour payer les intérêts.

Les enfants crient : Nous avons si faim !

B. — Taisez-vous ! Je ne peux souffrir le mécontentement. J'aime la liberté et à chacun de vous je permets d'avoir faim tant qu'il lui plaira, pourvu qu'il ne commence pas à devenir mécontent.

La mère et les enfants se mettent à pleurer et, par pur amour de la paix, il leur est administré une bonne raclée.

Et cela continue ainsi entre les deux voisins.

Ils arment quelques-uns de leurs enfants afin de pouvoir mieux vivre en paix ensemble et pour faire passer à tabac les autres enfants et les faire fusiller par leurs frères armés, quand la misère les pousse à se révolter contre l'autorité paternelle. Ainsi les divers ménages continuent à vivre une vie de misère.

Toujours on achète de nouvelles armes pour lesquelles on trouve toujours l'argent nécessaire, mais aux affamés on refuse du pain. Chaque année, les voisins viennent se donner mutuellement l'assurance qu'il y a entre eux parfaite entente et que la paix ne court aucun risque d'être troublée.

Que dirait-on de voisins qui agissent de telle sorte ?

Ou bien on les enfermerait dans une maison de santé, ou bien on les mettrait en prison, pour maltraiter leurs enfants.

Et pourtant les rapports entre les puissances sont de fait exactement les mêmes. Chaque année, les peuples dégustent des discours semblables prononcés avec un front d'airain dans les parlements et les gouvernements traitent les peuples juste de la même façon que les voisins traitent leurs enfants.

Déjà, il y a cent cinquante-neuf ans, Montesquieu écrivait les paroles suivantes, qui sont vraies aujourd'hui encore et d'une actualité comme s'il les avait écrites hier :

« Une maladie nouvelle s'est répandue en Europe; elle a saisi nos princes et leur fait entretenir un nombre désordonné de troupes. Elle a ses redoublements et elle devient nécessairement contagieuse, car sitôt qu'un Etat augmente ce qu'il appelle ses

troupes, les autres soudain augmentent les leurs; de façon qu'on ne gagne rien par là que la ruine commune. Chaque monarque tient sur pied toutes les armées qu'il pourrait avoir si les peuples étaient en danger d'être exterminés; et on nomme paix cet état d'effort de tous contre tous. Aussi l'Europe est-elle si ruinée que les particuliers qui seraient dans la position où sont les trois puissances de cette partie du monde les plus opulentes n'auraient pas de quoi vivre. Nous sommes pauvres avec les richesses et le commerce de tout l'univers et bientôt, à force d'avoir des soldats, nous n'aurons plus que des soldats, et nous serons comme les Tartares. La suite d'une telle situation est l'augmentation perpétuelle des tributs, et, ce qui prévient tous les remèdes, on ne compte plus avec les revenus, mais on fait la guerre avec son capital. N'est-il pas vrai de voir des Etats hypothéquer leurs fonds pendant la paix même et employer, pour se ruiner, des moyens qu'ils appellent extraordinaires, et qui le sont si fort que le fils de famille le plus dérangé les imagine à peine. »

Appliquez ces paroles à notre société et demandez-vous si elles ne sont pas vraies mot à mot, si les gouvernements n'ont pas ouvert un concours, pour voir lequel d'eux aura le plus vite mené le peuple à une ruine complète.

On parle d'humaniser la guerre ! Peut-on être plus hypocrite ? L'idée d'humaniser la guerre est aussi ridicule que celle d'améliorer les prisons. A quelques améliorations sans importance près, on ne peut que démolir les prisons. De même il ne reste rien que d'abolir les guerres.

Est-ce que les balles « humanisées » ne feraient pas de victimes ? Ou bien veut-on en fabriquer munies d'un emplâtre qui panse de lui-même la blessure faite par la balle ?

Non-sens ! Ne vous servez pas de balles, voilà ce qui vaut mieux que d'employer des balles humanisées !

....

Si je ne me trompe, nous avons devant nous une période de réaction. Rome est plus puissante que jamais, surtout par les capitaux dont elle dispose et par une bande de prêtres sur lesquels elle peut compter : « perinde ac cadaver » ! Eglise et armée marchent de front et le capitalisme proclamera plutôt le pape chef du monde que de donner au peuple ses droits. Le bourgeois, qui, soi-disant, déteste la guerre, veut des gouvernements forts, pour tenir dans une obéissance aveugle les masses des ouvriers, et des parlements pour donner une sanction apparente à leurs actes. Ils ferment les yeux sur la situation économique déplorable, fous qu'ils sont ! Ils déclarent détester la guerre et ils font tout pour conserver ce qui provoque la guerre; ils méprisent le but et cultivent les moyens qui, par une nécessité inéluctable, conduisent à ce but !

La réaction, c'est le parti de l'autorité qui s'étend de Rome jusqu'à la social-démocratie, du pape jusqu'à Marx, une masse réactionnaire contre les anarchistes et tout comme Louis Blanc, le vieux socialiste, qui vota avec toute la bande cléricale pour déclarer que Thiers, Mac-Mahon, Galliffet avaient bien mérité de la patrie pour avoir étouffé la Commune dans le sang de ses combattants, nous voyons à présent les social-démocrates faire cause commune avec les assassins de la Commune, l'un en déclarant qu'en 1871 les Parisiens auraient mieux fait de rester à dormir (Vollmar), l'autre en allant siéger dans un ministère avec un des pires assassins et de fraterniser ainsi avec lui (Millerand).

L'autorité ne peut rester debout sans le militarisme, sans les moyens de se maintenir par la force contre quiconque s'oppose à elle. Nous autres anarchistes, ne pouvons donc compter que sur nous-mêmes et sur les socialistes révolutionnaires et libertaires.

Et, à présent, quelle doit être notre attitude envers le militarisme ?

Voilà la question principale qu'il faut bien envisager. Avec des phrases et des déclarations platoniques par lesquelles nous mettons les classes dirigeantes responsables devant l'histoire et devant l'humanité, nous n'avançons guère. De telles résolutions sont excellentes pour les conférences et les congrès de la paix. Les gouvernements vous rient au nez et vont tout doucement leur train accoutumé.

Si en 1891, au Congrès international de Bruxelles, les socialistes avaient eu le courage d'accepter la résolution que les socialistes répondraient à une déclaration de guerre par la grève générale, je crois — je suis assez naïf pour ça — qu'en dix ans une énergique propagande de cette idée nous aurait menés bien plus loin que nous ne sommes à présent.

Où est le temps où Jules Guesde écrivait :

« Nous sommes résolus, et les partis socialistes doivent l'être aussi, à jeter la Révolution dans les jambes des armées en marche.

» Il faut crier aux canons que l'on roule et que l'on charge : On ne passe pas ! On ne part pas ! »

Le socialisme a une vocation révolutionnaire et libératrice, mais alors il faut qu'il ose et que lorsqu'on voit les puissances alliées commettre le crime de jeter sur le monde les maux de la guerre, il dise, ce qu'il y a un siècle Danton disait, à la tribune, des princes alliés, en faisant une allusion au sort de Louis XVI : Jetons-leur en défi une tête de roi ! S'il osait déclarer cela par rapport à la libération politique, nous devons par rapport à la libération sociale, infiniment plus importante, donner à ce mot le développement nécessaire, afin qu'on sache quel sera le sort

de ceux qui, pour servir leurs intentions rapaces, conduisent les peuples à la boucherie.

Ce que nous devons faire contre le crime des gouvernants, des capitalistes ? Le moyen est tout trouvé. « Si les soldats commencent à penser, aucun d'eux ne restera dans les rangs. » Donc penser, voilà ce qui changera la situation du peuple. Or, le socialisme porte à penser et rien de ce qui peut être fait dans ce sens ne doit être négligé.

Enumérons d'abord quelques moyens tendant à resserrer plus fortement les liens qui unissent les peuples. Emile de Laveleye en donne quelques-uns dans son excellent livre : **Des causes actuelles de guerre en Europe et de l'arbitrage.** Tout à l'heure nous compléterons la liste.

I. Diminution (lisez : abolition) des droits d'importation, traités de commerce et de réciprocité et, s'il se peut, abolition complète des douanes. Tout ce qui isole les hommes les pousse à la guerre; tout ce qui les met en relation les incline à la paix.

II. Réduire les tarifs de transport des marchandises, des lettres et des télégrammes, afin de multiplier, autant que possible, l'échange des produits et des idées.

III. Adopter le même système de monnaies, de poids et mesures et de lois commerciales, non seulement afi nde faciliter les transactions, mais pour que cette uniformité fasse sentir, d'une manière pratique, aux différents peuples la puissance du lien qui les rattache.

IV. Accorder aux étrangers les mêmes droits civils qu'aux nationaux, afin que l'homme retrouve partout une patrie et qu'un sentiment de fraternité cosmopolite remplace peu à peu celui de la nationalité exclusive.

V. Favoriser l'enseignement des langues étrangères, de la géographie et de toutes les notions se rapportant à la situation des pays étrangers. Quand les peuples se connaîtront, ils verront que partout il y a des hommes de même nature avec les mêmes besoins et les mêmes intérêts.

VI. Multiplier les livres et les ouvrages d'art qui font chérir la paix et détester la guerre, proscrire ceux qui la font aimer.

VII. Appuyer partout tout ce qui peut donner force et efficacité au système représentatif, et notamment enlever au pouvoir exécutif le droit de guerre et de paix.

Le peuple entier devra décider de son propre sort, et la question de guerre ou de paix est une question d'appel au peuple, mais de telle manière que ceux qui voteront pour la guerre seront obligés de s'enrôler à l'armée et d'aller combattre.

VIII. Favoriser les entreprises industrielles qui appliquent les épargnes d'un pays à mettre en valeur les richesses naturelles des

autres pays de façon que, le capital devenant cosmopolite, les intérêts de tous les capitalistes deviennent solidaires.

IX. Le clergé devrait, à l'exemple des quakers, faire pénétrer dans les âmes cette horreur de la guerre qui est l'esprit même du christianisme et qui distinguerait enfin les chrétiens des sauvages.

Laveleye a encore quelque confiance dans les prêtres, quoiqu'il ait reconnu que dans l'histoire on aperçoit partout des guerres causées par les prêtres ou en tous cas soutenues par eux, et qu'il n'ait jamais vu que les prêtres ont empêché jusqu'ici une seule guerre. C'est pourquoi le dernier point est très faible. Ce sont les prêtres qui bénissent les armes, les drapeaux. Ce sont les prêtres qui célèbrent un Te Deum pour remercier Dieu pour le triomphe de l'armée et pour la défaite de l'autre.

Cette hypocrisie de la religion est une des plus grandes bassesses par lesquelles on déshonore la mémoire de Jésus-Christ.

....

Maintenant nous allons ajouter aux moyens de Laveleye quelques autres, qui seront encore beaucoup plus efficaces.

X. La faveur à accorder aux intérêts internationaux des travailleurs. Il y a une Internationale jaune, c'est le syndicat des capitalistes, qui font cause commune contre les travailleurs, beaucoup plus que les travailleurs entre eux, contre les capitalistes. Il y a une Internationale noire, c'est Rome avec son armée de prêtres et religieuses, qui pénètre dans les cercles les plus intimes, c'est-à-dire dans les familles, pour faire son travail révolutionnaire. La guerre n'est jamais un bien pour les travailleurs, et quand ceux-ci comprendront leur intérêt, ils seront un frein contre les machinations malfaisantes des gouvernements. Travail et guerre — voilà des antithèses.

Le soldat ne donne pas à la société du travail productif; au contraire, il vit aux dépens du travailleur productif. Supposez une société composée de 5.000 habitants, parmi eux on a 1.000 adultes, les hommes qui, par leur travail, entretiennent la société. On en prend 200 pour le service militaire : quelle est l'influence sur le bien-être de la population ?

Auparavant chaque travailleur entretenait cinq personnes, quatre autres et soi-même; mais après ils restent 800, qui doivent entretenir les 4.000 autres et aussi les 200 ci-devant travailleurs, c'est-à-dire 4.200 personnes. Chaque travailleur doit entretenir 5.000, divisé par 800, égale 6,25 personnes; donc, au lieu de cinq, il faut entretenir 6,25 personnes. A mesure que les armées augmentent, le nombre que les travailleurs ont à entretenir augmente aussi. Quelle pression sur le bien-être de tous ! Mais encore pis, il ne produit pas, il détruit; le soldat est un travailleur

improductif, mais aussi un travailleur qui détruit en outre le travail des autres.

Les animaux sont supérieurs aux hommes. Ils tuent pour obtenir une proie pour pouvoir vivre, mais les hommes, les êtres les plus cruels de toute la création, sont les seuls qui tuent pour tuer. Et ils le font avec un tel raffinement, avec une telle cruauté, que le chat qui joue avec la souris, avant de la dévorer, est un enfantillage en comparaison avec eux. Dans le monde des animaux il y a un oiseau, le Cariama, qu'on trouve dans certains jardins zoologiques, qui a un dégoût pour les oiseaux querelleurs. On peut le dompter facilement et on lui a donné une place dans le poulailler, où il a la fonction d'agent de police et de juge. Quand deux coqs sont en compétition pour la même poule et vont se battre jusqu'à la mort, le détenteur de la paix fait son devoir sans considération de personne, et donne à tous les deux quelques piqûres avec son bec. Si quelque être semblable à cet oiseau faisait son devoir parmi les hommes, il aurait les mains pleines de travail.

Novicow dit : « Il y a d'abord les 3.300.000 hommes qui sont sous les drapeaux. S'ils n'étaient pas soldats et se livraient à des besognes lucratives, en gagnant seulement mille francs par tête, ils pourraient produire 3 milliards 800 millions de francs. Les 4.500 millions absorbés aujourd'hui par les dépenses militaires rapporteraient bien 5 p.c., s'ils étaient placés en entreprises agricoles et industrielles. Cela fait encore 225 millions. Les vingt-huit jours des réservistes peuvent bien s'évaluer à 200 millions, au plus bas mot. Voilà donc 4.225.000.000 absolument palpables. Mais combien de pertes colossales échappent à toute évaluation ! Les capitaux produisent des capitaux. Si ces milliards étaient économisés tous les ans sur les dépenses militaires et versés dans les entreprises nouvelles, ils produiraient des bénéfices qu'il est absolument impossible d'évaluer.

Le travail est donc pour produire, la guerre pour détruire; quelle peut être la relation entre ces deux antipodes ? Les travailleurs sont conduits à la guerre comme du bétail, ne sachant même pourquoi ils se battent. Vous connaissez le dessin de Hermann-Paul dans le « Cri de Paris » ? Sur le bateau qui les mène en Chine, deux soldats sont assis : un Français et un Allemand. Ils causent amicalement dans l'oisiveté de l'interminable voyage... dont ils ne reviendront peut-être pas.

— C'est drôle, dit l'un, je ne me rappelle pas à cause de quoi qu'on s'est battu en 1870.

— Moi non plus, répond l'autre.

Et le bateau les emporte vers les champs de bataille chinois sans savoir à cause de quoi ils vont se battre maintenant.

N'est-ce pas stupide de se laisser tuer pour le plaisir, pour

les avantages des autres, car quel avantage le travailleur peut-il tirer de la guerre ? Les liens internationaux des travailleurs auront une fois comme conséquence qu'ils vont mettre un frein à la cupidité et à l'ambition des puissants de la terre. L'Internationale des rois, c'est la guerre pour opprimer les peuples et les tenir en esclavage selon la volonté des oppresseurs. L'Internationale des travailleurs, c'est la paix, car les travailleurs ont besoin de la paix pour soigner la production.

XI. Suppression des rois, des présidents, des sénats, des parlements, comme des institutions sociales qui sont hostiles à la paix.

Est-ce que par exemple l'empereur Guillaume II n'est pas un danger permanent pour la paix ? Ces institutions sont surannées et parce qu'elles sont l'instrument aux mains des capitalistes pour servir leurs intérêts contre ceux des peuples, elles sont une menace pour la paix.

XII. Abolition des ambassadeurs.

Les ambassadeurs sont un anachronisme dans un siècle de chemins de fer, de télégraphes et de téléphones. Chaque ministre peut parler avec son collègue partout sans intermédiaires qui coûtent beaucoup d'argent. Dans les grands pays ils forment un danger permanent, parce que les diplomates vont développer premièrement leur talent en faisant des complications, des intrigues pour les débrouiller après. C'est le travail de Pénélope, qui filait le jour pour le gâter pendant la nuit. On agit pour mettre la paix en péril, pour pouvoir prendre l'apparence de sauveur de la paix, et consolider la position en habile diplomate. Et dasn les petits pays, les ambassadeurs ne sont pas autre chose qu'un ornement aux soupers et dîners, et aux bals. M. Leroy-Beaulieu est d'accord avec nous, quand il dit qu'il ne peut pas comprendre le profit et l'intérêt d'avoir des ambassadeurs.

XIII. Réforme dans l'enseignement de l'histoire.

Qu'est-ce qu'est l'histoire dans la plupart des livres ? Une histoire de batailles et des rois sans savoir comment le peuple vivait, travaillait et pensait. Cependant l'histoire des paysans, des artisans, des travailleurs, du peuple, est beaucoup plus instructive et intéressante que celle des fainéants, des rois, de la noblesse, du clergé. L'histoire de la charrue, de la brouette est beaucoup plus importante pour la civilisation que celle de Gabrielle d'Estrée, de la Dubarry, de Mme de Pompadour et des amourettes des rois. L'histoire doit devenir l'histoire de la civilisation, et les tueries, les massacres, les guerres forment plutôt un chapitre dasn l'histoire du cannibalisme; elles n'ont rien à faire avec la civilisation. Mais aussi dans toute l'éducation, dès le commencement, l'esprit guerrier doit être mis de côté. Pas de jouets qui encouragent le militarisme, pas de livres ni d'estampes guerriers pour les enfants,

il faut éviter tout ce qui peut développer dans l'esprit de l'enfant la direction guerrière. Je sais bien que l'esprit a changé déjà ici et là, mais ici il y a un grand champ de travail, surtout pour les instituteurs de la jeunesse, car ceux-ci sont encore un instrument aux mains des capitalistes pour gâter l'imagination des enfants et pour faire d'eux des sujets dociles et faciles à conduire.

XIV. Abolition des armées permanentes.

La guerre se développe nécessairement des armées, comme la plante se développe de la graine. Même je demande si la paix armée n'est pas beaucoup plus absurde et nuisible que la guerre ? Car la guerre dure quelque temps, mais finit une fois; la paix armée est un état permanent, un fléau pour toute la société. Combien d'argent d'enlevé à la société par les armées permanentes ! Combien aussi de forces arrachées à la production ! C'est aussi une sélection, mais non pas naturelle, plutôt artificielle. Ce n'est pas la lutte pour l'existence (struggle for life), dont Darwin parle, non, c'est une lutte contre l'existence. Qu'est-ce que le célèbre darwiniste, le professeur Hæckel, dit dans son **Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles** ? Il dit : Une domination, auparavant insoupçonnée, le fatal militarisme, le fléau de l'Europe actuelle, a obtenu depuis le service militaire obligatoire pour tous, une institution républicaine liée avec l'armée permanente, qui sert pour l'usage dynastique absolutiste, pour former un monstre contre nature (1). Pour agrandir l'armée le plus possible, les jeunes gens, les plus sains et les plus forts, sont pris annuellement par un recrutement sévère dans tous les rangs de la société. Le jeune homme, qui est le plus fort et le plus normal, a la plus grande chance d'être tué par les fusils modernes, les canons de l'artillerie et d'autres instruments de civilisation.

« Tous les faibles, malades et infirmes sont dispensés de cette sélection militaire, restent chez eux pendant la guerre, se marient et se multiplient. Plus il est faible et infirme, plus le jeune homme a la chance d'échapper au recrutement et de fonder une famille. Lorsque la fleur de la jeunesse périt au champ de bataille, le rebut le moins valable a la satisfaction de se multiplier et de transmettre toutes ses faiblesses et défauts à la postérité.

---

(1) Dans les premières éditions, jusque dans la cinquième de 1874, on trouve ces mots, mais ils ont disparu « dans les postérieures, parce que l'auteur est allé glorifier l'homme de sang et d'acier » comme un des héros à qui l'Allemagne, voire l'humanité, ont les plus grandes obligations. On voit comment en Allemagne un homme de valeur comme M. Dubois Reymond pouvait dire en vérité que l'Université est la garde spirituelle des Hohenzollern. La science se fait la servante docile des rois ! Quelle honte !

» Selon les lois d'hérédité, chez chaque génération, la faiblesse du corps et de l'esprit, qui se correspondent, est fatalement plus grande et plus répandue. Il ne faut donc pas s'étonner qu'en réalité la faiblesse du corps et du caractère est toujours croissante chez nos peuples civilisés, et, avec le corps fort et sain, l'esprit libre et indépendant devient de plus en plus rare. »

Vous voyez, ce ne sont pas les plus forts, les meilleurs qui survivent et se multiplient; au contraire, les plus faibles, les infirmes sont les vainqueurs. Et ce même professeur avait complètement raison, quand il écrivit : « En comparaison avec les progrès étonnants des sciences naturelles, notre système de gouvernement, d'administration, de justice, d'éducation et toute notre organisation sociale et morale restent en état de barbarie. »

Et l'influence funeste de la vie militaire dans les casernes, ces écoles de civilisation, comme messieurs les militaristes veulent nous le faire croire ! Nous savons, hélas ! que la civilisation de la caserne ressemble beaucoup à une syphilisation ! Aussi longtemps que les armées permanentes existeront, la guerre montrera son visage menaçant comme une des causes qui engendrent la guerre.

XV. Arbitrage en cas de disputes.

Quand les habitants d'un pays civilisé ont des disputes, ils ne vont pas se battre, mais ils cherchent le chemin de l'arbitrage.

Pourquoi ne ferait-on pas de même, quand les divers pays ont des disputes ? Déjà le célèbre Hugo Grotius écrivit un livre sur la Guerre et la Paix, dans lequel il dit que « le parti qui refuse l'arbitrage peut être soupçonné de mauvaise foi ». Certainement nous nous mettons à rire quand on fait usage du mot « droit de la guerre ». Droit de la guerre, c'est comme si l'on parlait d'un cercle carré, car le droit exclut la guerre et la guerre le droit. Même le droit des peuples, qu'on enseigne aux universités, nous semble une curiosité, car, dans la pratique, personne ne se soucie de ce droit. On l'a vu avec les cartouches dum-dum, dont les Anglais font usage en Afrique, et si on le veut savoir ou non, c'est la vérité et cela reste la vérité — une vérité abominable, j'y consens, mais c'est ainsi en réalité — que l'homme qui triomphe même en péchant contre la convention de Genève et contre toutes les onventions possibles sera loué comme un héros, plus que celui qui est vaincu par fidélité aux conventions. L'homme qui peut tuer toute une armée ennemie en une seconde par quelque invention infernale, fera son entrée dans son pays, enseveli sous les fleurs de ses compatriotes.

Pensez aux bouchers comme lord Kitschener, comme Marchand et beaucoup d'autres, car on les trouve dans tous les pays. L'arbitrage n'est pas un moyen infaillible pour tous les cas, mais on a souvent déjà prévenu une guerre par l'arbitrage. Les cas ne

sont pas si rares qu'on le pense. Eh bien ! pourquoi ne pas suivre un chemin par lequel on peut prévenir quelques guerres ?

XVI. La fédération des divers pays, comme les Etats-Unis de l'Europe, ainsi qu'on la trouve en Amérique.

Auparavant, les diverses villes, les diverses provinces avaient la guerre entre elles; c'est fini dès qu'on a l'unité d'un Etat. Maintenant les Etats font la guerre; cela finira dès que les Etats seront fédérés, chacun ayant son autonomie. Toutes les questions, comme celles de Finlande, Pologne et Russie, celles de Sleswig-Holstein, Pologne, Alsace-Lorraine et l'Allemagne, l'Irlande et l'Angleterre, Pologne, Bohême, etc., et Autriche vont disparaître, car on a formé une fédération de divers pays. C'est seulement une question de temps et de civilisation.

Novicow dit dans son livre **Les Gaspillages des sociétés modernes** : « Elle se fera, non pas le jour où nous serons doux comme des colombes et où nous nous aimerons comme des frères, mais le jour où nous la trouverons conforme à nos intérêts. Il suffirait qu'elle fût voulue par les classes dirigeantes. Alors chacun de nous, débarrassé du cauchemar de la spoliation mutuelle, jouira enfin pour la première fois, depuis l'origine du monde, du fruit de son travail, dans sa plénitude complète. » C'est exagéré, la fédération européenne n'aura pas ces conséquences, car si cela était vrai, les classes dirigeantes ne le voudraient jamais. Non, l'anarchie seule peut avoir cet effet.

XVII. La grève militaire en cas de guerre et la grève générale.

Au Congrès de l'Internationale, en 1868, on adopta avec unanimité : « Le Congrès recommande surtout aux travailleurs de cesser tout travail, dans le cas où une guerre viendrait à éclater dans leurs pays respectifs. Le Congrès compte assez sur l'esprit de solidarité qui anime les travailleurs de tous les pays pour espérer que leur appui ne fera pas défaut à cette guerre des peuples contre la guerre. »

Voilà déjà la grève en cas de guerre.

Quand je proposai la grève militaire au Congrès de Bruxelles, en 1891, l'opposition fut grande et on déclara cette proposition utopique et fantastique.

Voilà le progrès du socialisme en vingt ans ! Malheureusement c'est un progrès rétrograde.

Quand les ouvriers des divers pays refuseront de se présenter, que feront les gouvernements en cas de mobilisation ? L'exemple de quelques-uns entraînerait un grand nombre à les suivre. Peut-on les emprisonner, quand ils sont des milliers ? Cela devient impossible. On peut en fusiller quelques-uns pour donner un exemple disciplinaire : mais n'a-t-on pas aussi à sa disposition des moyens pour répondre à cet acte atroce ? Et enfin, l'insurrection armée

n'en sera-t-elle pas la conséquence forcée ? Si on refuse systématiquement d'obéir, les plus puissants gouvernements seront incapables de forcer les socialistes à une action fraticide.

Je préfère la guerre civile à la guerre entre les nations, car dans le premier cas on se bat pour une idée, dans le second on se bat pour le plaisir et le profit des autres. On se bat aussi avec ses véritables ennemis. Car qui est l'ennemi de l'ouvrier français ? Ce n'est pas l'ouvrier allemand, anglais. Non, c'est le capitaliste français, quoiqu'il parle la même langue, quoiqu'il ait la même patrie. Les ouvriers de tous les pays sont des amis, parce que leurs intérêts sont les mêmes. Les oppresseurs des ouvriers sont partout les puissants et le triomphe sur eux est l'émancipation des ouvriers, qui gémissent sous le joug de l'oppression.

La patrie, mais c'est un vain mot, car le pays où on vous laisse peiner et mouriri de faim mérite-t-il le nom de patrie ? Non, on vous a volé votre patrie et c'est pourquoi vous ne pouvez pas avoir de l'amour pour la patrie.

Que les gouvernements soient avertis que les anarchistes ne seront pas si naïfs, ni si stupides de s'entr'égorger pour faire le jeu de leurs adversaires. Le plus beau moment, au 18 mars 1871, fut la fraternisation des soldats avec leurs frères, les ouvriers. Eh bien ! qu'on fasse de la propagande pour la fraternisation des armées à la face des chefs, qui pâliront d'effroi à ce spectacle grandiose.

Mais ce qui est nécessaire, c'est la dynamite à l'usage du peuple. Le développement du militarisme, l'amélioration des armes dans les derniers temps ont rendu impossible la lutte du peuple dans les rues et sur les barricades.

Pour l'émancipation du prolétariat, la dynamite, ou quelque autre explosif, peut avoir le même effet que la poudre à canon a eu pour la délivrance de la population des villes au moyen âge. Qui nous fournit les explosifs nécessaires pour dompter les armées et la police, de sorte qu'elles ne sont sûres à aucun moment ?

Qui nous fournit les cartouches de dynamite sous une telle forme qu'on puisse les porter chez soi, dans sa poche, sans danger ? Frédéric Engels disait une fois : « Donnez à chaque citoyen un bon fusil et cinquante cartouches, et vous aurez la meilleure garantie pour la liberté d'un peuple ».

Eh bien ! nous disons : Donnez à chaque citoyen cinquante cartouches de dynamite et vous aurez la meilleure garantie pour la liberté contre l'arbitraire de la police et des gouvernements.

Mais les ouvriers ont aussi entre leurs mains les moyens d'empêcher chaque guerre. Supposez, par exemple, que les ouvriers des transports, par terre et par eau, les ouvriers des ports et des chemins de fer, commencent la grève, quel moyen auront les gouvernements pour transporter les soldats ? Ils rendent impos-

sible aux armées de se rapprocher, et le but doit être d'empêcher les armées de s'approcher. Récemment nous avons lu qu'une grève de chauffeurs anglais et de muletiers à New-Orléans avait eu pour effet d'empêcher l'embarquement de 1.400 mulets pour l'Afrique du Sud. Bravo ! C'est ainsi qu'il faut commencer ! La guerre est impossible, dès qu'on empêche le transport des soldats, des chevaux, des mulets, des canons, des munitions, des vivres. Continuons donc notre propagande pour faire germer l'idée du refus de service en cas de guerre, accompagné de la grève générale.

L'idée fera son chemin. Faisons tout notre possible pour que les anarchistes, les seuls vraiment révolutionnaires et internationaux, comprennent enfin que le prolétariat du monde entier doit risquer son sang uniquement contre son seul et véritable ennemi : le capitalisme.

XVIII. **La résistance passive et le refus individuel.**

Ce que la grève fait collectivement, est fait individuellement par la résistance passive. Le refus du service militaire est un des moyens propres à lutter contre les gouvernements. Mais ce refus exige une force morale extraordinaire, car pour résister aux tourments et tracasseries auxquelles on s'expose, un caractère presque surhumain est nécessaire. **Vous connaissez le courage et le caractère des Doukhobors russes, qui, malgré toutes les souffrances, ont persévéré dans leur refus du service militaire.** Chapeau bas devant ces héros, non pas en Russie, mais partout. Chez nous, dans les Pays-Bas, nous avons eu l'année dernière deux jeunes gens qui ont refusé le service militaire. L'un d'eux était un anarchiste chrétien; il a subi une punition de prison pendant quelques mois, et il a succombé. L'autre, au contraire, un anarchiste individualiste, a supporté sa première punition de prison pendant une année entière. Sorti de prison au mois de mai, on lui a de nouveau demandé s'il voulait faire son service militaire. Il refusa encore une fois, et, comme récidiviste, on l'a recondamné pour un an et quatre mois. Il reste fidèle et on s'étonne d'un tel caractère, car il n'y a pas longtemps qu'il écrivait de la prison : « Ma conviction m'est plus chère que la vie. On peut me prendre la vie, mais ma conviction, jamais ! » Et quand l'homme dit : Je ne veux pas tuer, le gouvernement répond après vingt siècles de christianisme et de civilisation : A la prison, ce malfaiteur ! pour lui, pas de place dans notre société; il est dangereux pour l'ordre actuel.

Créer un milieu dans lequel il y aura place et bonheur pour tous, voilà le socialisme.

F. Domela Nieuwenhuis (Une Fable, 1899).

Bibliographie (sommaire) de Ferdinand Domela Nieuwenhuis

Ces quelques indications n'ont pas la prétention d'être une bibliographie, mais simplement un aperçu de ce qui a été publié, traduit en français, des écrits de Domela Nieuwenhuis et de quelques études qui lui ont été consacrées.

LIVRES ET BROCHURES.

En avant pour la journée de huit heures !
Bruxelles, Imprimerie Vve Monnon. 1891.
24 x 15,5. 28 pages.

Le Socialisme en danger.
Préface de Elisée Reclus.
Paris. P.-V. Stock. 1897.
18,5 x 12. 320 pages.
Collection Bibliothèque Sociologique, n° 15.

Le Militarisme et l'attitude des anarchistes et socialistes révolutionnaires devant la guerre.
Paris. Au Bureau des Temps Nouveaux. 1901.
19 x 14. 30 pages.
Publications des Temps Nouveaux, n° 17.

L'Education libertaire.
Paris. Au Bureau des Temps Nouveaux.
19 x 14.
Couverture de Hermann, Paul.

ARTICLES (principaux).

LA SOCIETE NOUVELLE.
Revue Internationale de Sociologie, Arts et Sciences. Paris.

Alfred Fouillé et le Socialisme.
N° 1, 20-11-1884.

Les différents courants de la Démocratie socialiste allemande.
N^{os} 85-86. Janvier-février 1892.

Troubles en Hollande.
N° 97. Janvier 1893.

L'Ecole Libre.
N° 109, janvier 1894.

Le Socialisme en danger.
N° 110, février 1894 - N° 113, mai 1894.

Socialisme libertaire et Socialisme autoritaire.
N° 130, septembre 1895 - N° 131, octobre 1895
N° 132, novembre 1895 - N° 133, décembre 1895.

Un revirement dans les idées morales.
N° 138, juin 1896.

HUMANITE NOUVELLE.
Paris (continuation de la Société Nouvelle).

La sociale-démocratie allemande au Congrès de Stuttgart.
N° XXII, avril 1899.

* * *

Le droit à la résistance.
(La Haye, août 1892.)
Paris. Almanach de la Question Sociale, illustré pour 1893 3e année, sous la direction de P. Argyriadès. (Voir p. 72-78.)

Le Militarisme.
Paris. Almanach de la Q. S., 1894.
Discours prononcé au Congrès Socialiste de Zurich.

Les ouvriers tourbiers en Hollande.
Paris. Almanach de la Q. S., 1895.
Voir page 53, article illustré de dessins.

Le Socialisme de l'avenir.
Paris. Almanach de la Q. S., 1898.
Voir pages 110-112.

Une fable.
Paris. Almanach de la Q. S., 1899.
Voir pages 63-64.

L'Unité.
Paris. Almanach de la Q. S., 1900.
Voir page 20.

La Fable des Vaches.
Paris. Almanach de la Q. S., 1901.
Voir pages 76-77.

La fin de l'anarchisme en Hollande ?
Paris. Les Temps Nouveaux, n° 11, 7-13 juillet 1900.

L'Eglise et l'Etat.
Congrès des Fédérations de la Libre-Pensée, Rome, 20 septembre 1904 (compte rendu).
Gand, 1904.
21 x 14. 384 pages. Voir pages 120-123.

Le Congrès International Socialiste d'Amsterdam.
Paris. Les Temps Nouveaux, n° 18, 3-9 septembre 1904.

La Libre-Pensée et le Pacifisme.
Congrès des Fédérations de la Libre-Pensée, Paris, 3 septembre 1905 (compte rendu).
Paris. Au Secrétariat du Congrès de Paris.
25 x 16. 245 pages. Voir pages 157-160.

La guerre anglo-allemande vue de Hollande.
Paris. Vie Ouvrière, 5 juillet 1911.

Résolution contre la guerre.
(Réunion d'anarchistes et de libre-penseurs, novembre 1914.)
Libre-Pensée Internationale, 7 novembre 1914.

Le rôle de la cuisine dans l'éducation.
Orléans. l'en dehors, 31 mai 1924.

L'Eclosion des vocations.
Orléans. l'en dehors, début d'octobre 1929.

Parlementarisme et Marxisme.
Paris. Noir et Rouge.
Cahiers d'études anarchistes-révolutionnaires G.A.A.R., n° 9. 1959.

BIOGRAPHIE.

ARMAND, E.

Un homme.
Orléans. Par delà la Mêlée, mi-janveir 1917.

Comment de chrétien je suis devenu anarchiste.
(Van Christen tot Anarchist.)
Paris. Par delà la Mêlée, n° 26, 3e série, Pâques 1917, fin n° 30, fin juin 1917.

Comment de chrétien je suis devenu anarchiste.
Orléans. L'Unique (supplément) nos 120-121.
23 x 14. 12 pages.

BOURDEAU, J.

L'Internationale Socialiste au Congrès de Stuttgart.
Paris. Revue des Deux Mondes, 15 septembre 1907 (article diffamateur).

COMPERE-MOREL ET LORRIS, Jean.

Le Mouvement Socialiste International.
Paris. Encyclopédie Socialiste,
Pages 290 et suivantes.

LORULOT, André.

Domela Nieuwenhuis, sa vie, son œuvre.
Déols (Indre). Editions de La Mêlée, 1918.

SCHERMEHORN, N. J. G.

A Ferdinand Domela Nieuwenhuis.
Orléans. Par delà la Mêlée, mi-janvier 1917.

Notes Biographiques.
Bruxelles. Almanach-Annuaire illustré de la Libre-Pensée Internationale, 1908.
Voir page 155.

* * *

D'où dérive l'accroissement des tendances chauvinistes ? Si l'on donne un seul doigt au militarisme, il prend toute la main. Une fois qu'on s'est engagé sur cette pente, on ne peut que descendre toujours davantage, et c'est pourquoi je vous dis de bien prendre garde, ce n'est que le premier pas qui coûte.

F. Domela Nieuwenhuis (Congrès de Zurich).

Nous sommes les porteurs de la civilisation, parce que notre but est de faire cesser cette guerre de tous contre tous; il faut mettre un terme à cette lutte odieuse, où chacun emploie ses efforts pour s'élever au-dessus de son prochain et l'anéantir.

F. Domela Nieuwenhuis (août 1892).

L'histoire nous apprend que les temps dans lesquels on avait beaucoup de diversité dans les idées, furent aussi les temps du plus grand progrès.

F. Domela Nieuwenhuis (L'Unité, 1900).

La vengeance appartient aux dieux, les hommes doivent montrer qu'ils sont supérieurs aux dieux, et cela ils le feront quand ils prépareront un milieu dans lequel sera étouffé tout ce qui est bas et ignoble.

F. Domela Nieuwenhuis (Une Fable, 1899).

BARTHELEMY DE LIGT

Nous reproduisons ici, quelque peu modifié, l'article publié le 23 septembre 1938, dans « La Patrie Humaine », de Paris.

A. - L'HOMME.

Barthélémy De Ligt est mort le samedi 3 septembre 1938, à Nantes, après une douloureuse maladie qui, depuis longtemps déjà, le minait.

Le monde pacifique a perdu en sa personne un de ses plus nobles penseurs, un de ses plus fervents animateurs.

Tandis qu'un peu partout, à l'époque, les chancelleries étaient alertées, que résonnaient déjà les bruits de bottes, que les ministres et les hommes d'Etat se concertaient devant l'imminence du danger, je dégageais la grande figure de celui qui consacra le meilleur de sa vie à la lutte contre la guerre, celui qui dota le mouvement pacifiste de méthodes positives de luttes et qui donna, en plus, un plan pratique de mobilisation contre la guerre.

Je tairai ici les liens de franche camaraderie qui nous unissaient de longue date et qui furent ravivés le jour où Barthélémy De Ligt me confia l'édition de son **Plan de Mobilisation contre la Guerre**. Depuis, une longue correspondance s'échangea entre nous, qui ne devait être interrompue que par la mort de mon ami.

Barthélémy De Ligt, pour qui l'a approché, n'ignorait rien du mouvement international antimilitariste et pacifiste. Son activité était débordante. Eternel et infatigable voyageur, il était en quelque sorte un missionnaire de la Paix et il l'était de cœur et de raison.

Tout concourait chez lui à une activité précise : organiser la lutte contre la guerre, développer un esprit de paix et les rares moments que lui laissait cette tâche incessante, Barthélémy De Ligt les vouait à des études philosophiques, témoin son dernier livre qu'il consacra à Erasme, de Rotterdam.

Je le rencontrais souvent, entre deux trains, lorsque traversant la Belgique, venant de Suisse, où il avait fixé sa résidence pour les besoins de ses travaux et de ses occupations journalistiques, il se rendait en Hollande, en tournées de conférences ou encore allait assister, à Londres, à une réunion du Bureau de W. R. I. On se trouvait un peu comme par hasard, se manquant presque

toujours lorsqu'on fixait trop à l'avance un rendez-vous, puisqu'en ces temps-là, moi aussi, je vagabondais un peu à travers l'Europe.

Tous ceux qui l'ont connu au Congrès du R. U. P., à Bruxelles, où il assistait en tant que journaliste, n'ignorent rien de l'activité qu'il déploya à l'époque pour réagir contre la dégénérescence de ce pacifisme officiel et belliciste. Il fut l'animateur de cette première séance qui consacra la naissance du R.I.G.M. et qu'il allait mener à bien jusqu'au Congrès International, tenu à Paris, en août 1937. De Ligt en a été l'âme, l'organisateur, l'animateur, bien que je ne veuille en rien diminuer la part prise par tous ceux et celles qui contribuèrent à l'activité de cette organisation.

Mais sans doute voudriez-vous mieux connaître Barthélémy De Ligt? Je ne vous offrirai point une biographie savamment détaillée, cependant qu'il serait des plus intéressants de suivre la courbe ascendante de l'évolution de la pensée de cet homme, tout entier voué à la cause de la Paix, non point de cette paix boîteuse prescrite par des traités arbitrairement imposés, mais de la paix que les peuples possèderont quand ils ne seront plus trop lâches, ni trop couards, et qu'ils s'efforceront de la construire avec autant d'ardente passion et de dévouement qu'ils apportent aux œuvres de mort et d'asservissement.

Que l'on me comprenne bien, Barthélémy De Ligt, s'il voulait de toute la force de son être la paix, entendait par là une paix qui s'accompagne de la liberté et de la justice et pour que l'on ne s'y méprenne point, j'ajoute, et c'était là le fond de sa pensée, une liberté et une justice sociales dans la paix socialement réalisée.

Libertaire, Barthélémy De Ligt n'a jamais renoncé aux principes antiautoritaires. A travers sa lutte antimilitariste et antiguerrière, il combattait pour l'émancipation intégrale du monde et c'est en cela qu'il faut admirer sa constance dans une lutte longue, ardue et délicate parfois, où il tentait d'accorder les amis les plus sincèrement partisans de la paix.

Il avait en horreur les officiels prêcheurs de paix, tous fomentateurs de guerres et il en était arrivé à condamner dans sa totalité, sans réserve, le principe de guerre, en y impliquant la guerre civile même.

Il n'avait pas tort, puisque l'expérience espagnole était venue confirmer la justesse de ses vues.

Barthélémy De Ligt n'avait pas pour cela renoncé à la lutte sociale, ni à la lutte contre les régimes totalitaires; il préconisait d'autres méthodes de lutte, rejetant comme périmé ce romantisme guerrier dont usent trop aisément certains révolutionnaires. En cela, nous nous étions accordés dès mon retour d'Espagne.

* * *

Pour curieuse qu'elle soit, l'évolution de Barthélémy De Ligt n'en est que plus admirable. Du pacifisme chrétien, il aboutit à l'antimilitarisme libertaire (2).

C'est vers 1910 que Barthélémy De Ligt était nommé pasteur dans un petit village du Brabant hollandais, à Nuenen.

Il nous a conté cette tranche de vie dans un chapitre de sa « Paix Créatrice ».

Nuenen, cela évoque pour le monde artistique Van Gogh : De Ligt était un admirateur fervent du maître.

Le pasteur De Ligt prêche un christianisme libre, une forme de socialisme métaphysique et si on veut mieux se faire comprendre, un christianisme « démythologuisé ».

Le mouvement antimilitariste hollandais a de profondes racines; sa constance n'a d'égal que le sacrifice sans cesse renouvelé des jeunes gens qui se refusent à la servitude militaire. (L'antimilitarisme hollandais doit beaucoup à Domela Nieuwenhuis.)

De Ligt et d'autres rédigent alors un hebdomadaire, « Opwaarts ». Ensemble, ils mènent contre la guerre et le militarisme une lutte intense, sans que jamais la prison, la perte de leur position sociale ne réussissent à ralentir l'action des uns et des autres.

Dès 1914, De Ligt est contre la guerre, contre la défense nationale, contre la mobilisation de l'armée des Pays-Bas. Son activité, il l'a manifestée par des prêches et des conférences dans les églises et ailleurs.

Cela lui valut, dès 1915, d'être banni, exilé pour cinq ans de son domicile et de sa paroisse par le commandant de l'armée du sud de son pays. Deux ans plus tard, il est banni des provinces orientales par le commandant de l'armée hollandaise, mobilisée à la frontière allemande.

En 1915, est publié en Hollande un manifeste pour le refus de servir. Les pasteurs protestants, dont De Ligt, sont condamnés pour « incitation à la révolte »,

Mais De Ligt n'est pas homme à se résigner : persécuté, emprisonné, ou rendu à la vie libre, il n'en continue pas moins sa lutte contre le nationalisme, la dégénérescence et la trahison de l'Eglise et du socialisme.

Il faut la fin de la guerre pour que De Ligt évolue vers une conception libertaire de la vie. C'est alors qu'il se sépare de l'Eglise et de l'Association des Socialistes chrétiens.

En 1921, De Ligt est élu président du III[e] Congrès antimilitariste à La Haye. Il est également le fondateur de l'Association des Intellectuels Révolutionnaires et du Bureau International Anti-

(2) A rapprocher de la vie de Domela Nieuwenhuis.

militariste (B.I.A.) Depuis il n'a cessé d'être mêlé aux diverses activités des mouvements antimilitaristes et pacifistes, et il n'est pas un congrès, une conférence, une réunion, où sont traitées ces questions, qui ne le voient surgir, réveillant partout ceux qui se laissaient abattre devant le danger sans cesse menaçant, ou s'opposant à ceux qui se laissaient embourber dans les ornières du pacifisme gouvernemental.

Chaque fois, il apporte aux amis réunis en ces congrès et conférences, le résultat de ses méditations, le fruit de ses recherches. Infatigable, B. De Ligt travaillait au développement de ses pensées, construisait son idéal de Paix et revenait sans cesse sur ces problèmes capitaux et essentiels de l'heure et de toujours, l'organisation de la lutte contre la guerre, prémices indispensables de l'avènement de la Paix.

B. - L'ŒUVRE.

A côté de son œuvre considérable, écrite dans sa langue maternelle, il existe de nombreuses traductions en langue allemande, anglaise, espagnole et française de ses écrits.

C'est de son œuvre, traduite et éditée en langue française, qu'il sera question dans cette étude, puisque celle-là seule m'est connue.

En 1928, B. De Ligt a publié : **Contre la guerre nouvelle.** C'est une analyse de la vie politico-économique de l'époque, un essai de stratégie moderne qu'accompagnent des moyens pour rendre désormais la guerre impossible.

Examinant lumineusement une situation qui s'avérait déjà lourde de dangers à l'époque, Barthélémy De Ligt décrit les nouvelles formes de combats qui s'ébauchent et indique les moyens utilisables pour les empêcher.

Qu'on n'aille pas croire que l'auteur se plaisait à entretenir des illusions, bien au contraire, puisqu'il affirmait : « La question de la guerre et de la paix ne se résout pas simplement par de belles paroles. Le sentiment, la pensée, la volonté, en un mot toute la personnalité humaine y est engagée. Il s'agit de la paix ou de la mort : de tout ou rien ! »

Contre la guerre nouvelle est une révision des valeurs qui jusqu'ici concouraient au maintien du statu quo. C'est également la dénonciation de la trahison des églises et des partis qui louèrent, durant la grande tourmente de 1914-18, ce qu'ils auraient dû condamner pour rester chrétiens et socialistes.

Dans cet ouvrage, B. De Ligt condamne d'une façon irrémédiable la S.D.N., cette réunion de gouvernements qui ne peut avoir de caractère moral autre que celui des éléments qui en font partie :

avec elle, la paix entre les peuples n'est pas possible, la S.D.N. est une gigantesque imposture, un consortium d'idoles.

Dans l'avant-propos de **Contre la guerre nouvelle**, B. De Ligt écrit : « D'accord avec les principes d'éducation nouvelle, qui exigent tous l'éducation de soi-même, d'accord avec la conclusion de la psychologie moderne que dans la vie il s'agit de se libérer soi-même, d'accord avec les motifs les plus profonds de la thérapeutique actuelle : guérison de soi-même, nous faisons appel aux peuples pour qu'ils s'organisent eux-mêmes, d'une manière efficace pour une lutte réelle contre la guerre. Il faut que la masse, par la volonté des individus qui la composent, se transforme de plus en plus en une communauté d'hommes qui se respectent mutuellement et collaborent volontairement pour fonder la paix sur la terre. »

Sans doute, B. De Ligt n'ignore rien du drame qui se préparait déjà, lorsqu'en 1928 il publie l'édition française de **Contre la guerre nouvelle.** Si, à l'aide de certains subterfuges on essaye de camoufler la guerre qui vient en invoquant le « Prix Nobel », l'auteur précise qu'à côté de cette farce impudente, il y a déjà les conflits marocain, chinois et autres entreprises de brigandages.

Veut-on jeter dans la balance la contradiction apparente — impérialisme et démocratie — De Ligt rappelle cette pensée de G. Clémenceau : « La vérité est que, sous les noms divers, nous n'avons jamais été gouvernés que par des oligarchies d'intérêts, décorées d'idéologie ».

Invoque-t-il Versailles et sa paix, c'est pour affirmer non sans pertinence que cette paix « était un essai grossier de forcer la situation mondiale en faveur des Alliés », tandis que Genève reste une machine politique utilisée par des groupements capitalistes des divers Etats représentés.

B. De Ligt examine par la suite les possibilités de guerre au point de vue politique. Il s'appesantit sur le caractère de la S.D.N., qui tout en voulant prévenir la guerre, prépare celle-ci par sa politique — Si vis pacem para belum — il convient avec juste raison que son action est dangereuse, puisqu'elle masque la réalité.

Après avoir dénoncé les possibilités de guerre au point de vue politique, B. De Ligt, dans un autre chapitre, dénonce les possibilités de guerre au point de vue technique.

Implacable réquisitoire contre la technique de la guerre moderne, dénonciation de la guerre chimique, répudiation d'un prétendu droit international contre la guerre des gaz, car comme le disait jadis Domela Nieuwenhuis, « Humaniser la guerre, c'est humaniser le diable ». Telle est la préoccupation de De Ligt dans ce chapitre nouveau, avant d'aborder celui « de la guerre à la guerre nouvelle ».

Ici, B. De Ligt parle du refus du service militaire, de la

résistance passive et active, des divers mouvements qui coopéraient jusqu'ici à mener à bien une lutte contre le militarisme.

« Nous n'affirmons pas qu'il soit déjà possible aujourd'hui de prévenir la guerre, mais nous sommes convaincus que cela devient de plus en plus réalisable. » On ne doit point désespérer.

En supposant même qu'une guerre se déclare, nous persévérons malgré tout, car, écrit-il, l'unique méthode efficace pour combattre de plus grandes catastrophes à venir et de les supprimer peut-être en germe.

Rejoignant en pensée Erasme, qui affirmait que la paix réside en grande partie dans le fait de la vouloir de toute la force de son âme, De Ligt apporte cette conclusion à son étude :

« Depuis longtemps déjà, nous soutenons la thèse disant que le capitalisme, le militarisme et l'impérialisme modernes sont en premier lieu des états d'âme : toute la vie sociale sort de l'esprit de l'homme et y retourne sans cesse. Si l'on suppose changer la mentalité des hommes, toute la vie sociale en sera modifiée. »

Et il ajoute :

« Le remède à tout cela est en premier lieu une volonté ferme de guérison de soi-même. Dans la thérapeutique sociale, comme dans la thérapeutique individuelle, on reconnaît chaque jour davantage que l'homme a le pouvoir de se guérir par ses propres forces. Si nous avons analysé avec tant de soins la guerre moderne et la situation économique et politique d'où elle provient, c'est afin de faire connaître à fond — ce qui est déjà la moitié de la guérison — le caractère de la maladie morale dont souffre notre époque. Le reste dépend de la volonté spontanée chez les individus et les masses de se dominer de plus en plus. »

Contre la guerre nouvelle est l'adaptation pour la France de l'ouvrage que B. De Ligt a publié en hollandais sous le titre : « Tegen de nieuwe vorme van den oorlog » (Contre la nouvelle forme de la guerre).

* * *

En 1934 était publié, chez M. Rivière : **La Paix créatrice,** histoire des principes et tactiques de l'action directe contre la guerre.

Ce sont deux gros volumes qui forment un maître-ouvrage que tout pacifiste digne de ce nom devrait posséder, lire et méditer.

La Paix créatrice est, si je puis m'expliquer ainsi, une bible du pacifisme, un vaste monument de pensée élevé à la paix créatrice. C'est un livre humain, un ouvrage complet en cette matière, que la critique internationale fut unanime à saluer comme un chef-d'œuvre du genre.

La Paix créatrice renferme les données fondamentales de la méthode d'action directe contre la guerre, et c'est une mise au

point de cette méthode trop peu connue, tant par les adversaires que par les partisans.

Que visait B. De Ligt en publiant cet ouvrage : « Réviser la conception bourgeoise de l'histoire et la tactique du socialisme moderne et réveiller chez les hommes d'avant-garde une conscience plus profonde de leur responsabilité envers le présent et l'avenir et les inciter à une action directe plus puissante, non seulement contre la guerre, mais aussi pour la paix et la liberté ».

Dans la première partie de **La Paix créatrice,** B. De Ligt examine le caractère de l'action directe de l'avènement de l'idée de la paix créatrice, tandis que la seconde partie est consacrée à l'action directe religieuse, pour des motifs strictement religieux.

De Ligt, dès le début de son livre **La Paix créatrice**, précise son point de vue vis-à-vis du pacifisme officiel, pacifisme relatif, et il situe l'antimilitarisme, mouvement populaire de lutte contre la guerre, opposé aux méthodes parlementaires et gouvernementales.

Par la suite, dans une série de chapitres, il invoque tantôt Grotius et la guerre, Hobbe et la guerre, parle du pacifisme catholique, du pacifisme radical, pose le problème des individus et des masses, et précise les motifs de l'action directe.

Invoquant le pacifisme et l'antimilitarisme, il écrit au sujet de la distinction entre deux concepts « élastiques ».

« On peut dire que la plupart des pacifistes d'aujourd'hui n'ont qu'un désir : pas de guerre; tandis que tous les antimilitaristes visent à une paix véritable... » et l'auteur de poursuivre :

« Selon les antimilitaristes, la paix dans notre société n'est pas une vraie paix, à cause de l'exploitation des classes et de l'oppression des races. A l'heure qu'il est, selon eux, toute paix ne peut être que provisoire, la vraie paix exigeant une transformation morale et matérielle de toute la société. Ils pensent que la lutte contre la guerre ne forme qu'une partie secondaire de cette lutte pour une société nouvelle. »

B. De Ligt est amené ensuite à l'examen de la position de la II[e] et III[e] Internationales. Il analyse le concept de l'antimilitarisme bolcheviste qui devait aboutir fatalement au militarisme rouge.

Mais la conscience reste opposée à la loi, le chrétien obéit à Dieu plutôt qu'aux hommes. Sans doute, ici comme là, reste entier le problème des absolutistes et relativistes. B. De Lig:t laisse à l'avenir le soin de décider — mais non sans raison, il écrit : « ... beaucoup d'anarchistes et de syndicalistes qui, bien qu'ayant horreur du meurtre, déclarent n'être pas du tout absolutistes — ne propagent plus aujourd'hui l'idée de la lutte violente, même libre, pour la révolution, car ils la jugent de moins en moins effi-

cace au point de vue pratique, et de moins en moins acceptable au point de vue moral ».

B. De Ligt envisage après « l'action directe contre la guerre dans l'histoire » son caractère actif. Ainsi il précise que le rejet de la guerre ne signifie point l'abstention à la lutte, au contraire, mais dans celle-ci il y a le maintien de soi-même et aussi parfois le sacrifice.

« La chose capitale est d'avoir continuellement présent à l'esprit qu'il s'agit dans ce livre des méthodes de lutte non violentes ou plus exactement des méthodes de lutte qui sont au-dessus de la violence. »

Et voici « L'Avènement de l'idée de la Paix créatrice »; c'est une révision historique à travers la tradition chinoise et japonaise, coréenne, indienne, jaïniste, bouddhiste, où des aperçus les plus significatifs sont signalés, contribuant ainsi à l'avènement de cette paix créatrice, si chère à B. De Ligt.

L'auteur quitte ces lieux « enchanteurs » pour nous présenter d'autres traditions : égyptienne, qui devait favoriser une renaissance du cosmopolitisme monarchique; israélite, qui allait dresser prophètes contre rois et faire resplendir Jérémie, ce défaitiste conspué, haï comme un traître; grecque, qui allait donner Orphée et Pythagore; Empédocle d'Agripente, mais déjà pointent le socialisme et l'anarchisme; voici Antisthème Diogène et les cyniques, les stoïciens. Ensuite la tradition romaine, à laquelle succède le christianisme.

Comme je l'énonçai précédemment, le tome deuxième est consacré à l'action directe religieuse pour des motifs strictement religieux.

B. De Ligt analyse les sources gnostiques du christianisme, pose le problème de l'Eglise et de l'Etat, donne un léger aperçu sur l'Inquisition pour aborder la Renaissance et l'humanisme avec Erasme, Luther, Calvin et autres. Il situe ces différentes sectes d'hérétiques et de protestants.

Voici le catholicisme et le protestantisme au premier plan de la lutte contre le militarisme. Voici d'ailleurs l'opinion des philosophes. Le tout forme un exposé historique fouillé, plein de riches enseignements.

Cet apport à l'histoire de l'idée de paix est, sinon unique, tout au moins initial en langue française.

Ajoutons que ce deuxième volume se termine par une bibliographie unique, que chacun qui s'intéresse à la question pourra consulter avec profit, tant elle est considérable et précise.

Ces deux parties ne terminent point l'ouvrage que B. De Ligt se proposait d'offrir au monde pacifiste de langue française; il espérait démontrer par la suite, en d'autres volumes, comment le

mouvement d'action directe contre la guerre et en faveur de la paix s'est développé malgré d'innombrables obstacles. Il comptait écrire l'histoire des organisations pacifistes et antimilitaristes, dès leur début, en 1875, en Amérique et en Europe, et l'analyse critique du mouvement socialiste moderne.

La Paix créatrice est une édition, revue et corrigée, du livre qui a paru à Arnhem (1931-33) et qui portait comme titre : « Vrede als Daad » (Action pour la paix).

Le professeur Dr. Hans Wehberg, dans le « Friedenswarte », de Berlin, écrivait à propos de « La Paix créatrice » :

« Cette œuvre donne pour la première fois une histoire systématique de toute « l'action directe contre la guerre »; une abondance de matières, jusqu'à aujourd'hui inconnues, ont été réunies et groupées avec précision. »

Henri Mazel, dans « Le Mercure de France », exprimait au sujet de cette œuvre originale et audacieuse : « Je ne crois pas qu'on ait écrit sur la matière un livre plus complet et plus sérieux.»

Ces deux points de vue témoignent, parmi tant d'autres, de l'importance de l'ouvrage qu'est **La Paix créatrice**, œuvre d'un homme abondamment renseigné sur cette question essentielle et primordiale. A savoir : celle de connaître les bases philosophiques et les sources originelles de la lutte constante d'une élite qui n'a cessé de faire effort pour établir la paix dans un monde raisonnable, équitable et juste.

La Paix créatrice n'est pas une œuvre qu'on peut résumer en quelques lignes et encore moins analyser; c'est une œuvre qui mérite un examen approfondi et consciencieux. Il faut lire **La Paix créatrice**; il faut la méditer.

Au début de l'année 1935, B. De Ligt publiait, chez Mignolet et Storz, un nouvel ouvrage : **Pour vaincre sans violence** (2), réflexions sur la guerre et sur la révolution. Après son histoire de l'action directe contre la guerre, c'est un nouvel apport en vue de l'organisation de la paix et de la préparation d'une mobilisation contre les forces inhumaines qui mènent à la guerre.

Dans **Pour vaincre sans violence**, loin de se révéler un pacifiste utopique, B. De Ligt offre des suggestions pleines de bon sens, qui font ressortir l'inanité de la violence collective qui mène à la guerre et qui est un moyen de lutte périmé, digne des époques barbares et qui ne peut aboutir qu'à la ruine de l'humanité.

La religion de la violence, telle que la conçoivent certains, est une atteinte aux valeurs humaines et civilisatrices. La guerre moderne qui en est le corollaire, apparaît comme une flagrante contradiction avec les exigences essentielles d'un monde civilisé.

---

(2) Repris par les « Editions Pensée et Action », 40 fr. belges.

Malgré les régressions qui, de temps en temps, se font jour, il semble cependant que l'esprit humain va de plus en plus vers l'explication pacifiste des querelles intérieures ou extérieures et les hommes d'Etat, les diplomates sont bien forcés malgré eux de tenir compte parfois des explosions spontanées qui pourraient surgir au sein de certaine partie de la population.

Sans doute cela peut paraître d'une naïve candeur, de s'illusionner en ces temps particulièrement lourds d'angoisse que nous vivons. Notre raison d'être, à nous, pacifistes et antimilitaristes, c'est précisément, en ces heures tragiques, de conserver assez de sérénité pour ne point nous laisser entraîner par les courants bellicistes.

B. De Ligt reconnaît que, durant des siècles, la guerre a eu un certain sens culturel dans l'histoire universelle des peuples, mais de nos jours l'évolution de la technique guerrière s'est tellement développée, qu'elle a engendré des moyens de lutte d'une violence extrême, qui font que les raisons invoquées, telles que défense de la patrie, sauvegarde du droit ou de la justice, voire même défense de la révolution sociale, sont à l'encontre des buts à atteindre.

Pas un des problèmes se rattachant à cette question essentielle, tant débattue dans les milieux de gauche et révolutionnaires, n'a échappé à l'examen attentif de B. De Ligt. Qu'il s'agisse de la violence en rapport avec la guerre dans l'histoire, avec la bourgeoisie, avec les masses opprimées, qu'il s'agisse de la révolution de la Russie ou de l'armée nouvelle, tout y est traité judicieusement et avec un apport d'arguments plein de bon sens, de logique et de netteté.

Il y a pour le mouvement révolutionnaire et pour les anarchistes en particulier, tout un chapitre consacré à l'efficacité de la lutte non-violente qui mériterait d'être approfondi dans ces milieux. On peut accepter dans son entièreté la pensée de De Ligt, lorsqu'il démontre que les buts essentiellement libertaires du mouvement socialiste révolutionnaire ne peuvent jamais être atteint par les armes. Il rejoint là l'opinion partagée par maints théoriciens anarchistes.

Il dénonce, fort à propos, la spéculation bolcheviste qui consiste à pousser, si besoin est, les peuples vers une guerre en vue de favoriser « une révolution » qui résulterait de la misère des masses, tactique insensée et criminelle, qui est bien la pire aberration enfantée par des créateurs de révolutions reniées.

Sans doute, tout cela ne se fera pas sans quelques ruptures, puisque les méthodes que préconise De Ligt obligent à une révision complète des tactiques traditionnelles fort en honneur dans les milieux révolutionnaires.

Ceci implique qu'il ne faut pas attendre la dernière heure pour s'opposer à la guerre, car la lutte antiguerrière ne peut être efficace que si elle est menée sur les plans économiques et sociaux par les intéressés eux-mêmes, ceux qui de leur sang et de leur chair ont couvert jusqu'ici les champs de bataille au profit d'un monde qui ne cessait de les exploiter.

Mais De Ligt se rend compte que l'organisation de la lutte pour la paix est en retard par rapport à la préparation et à l'organisation des guerres. Tout a été mis à contribution au service de la lutte homicide : technique et stratégie militaires, psychologie, pédagogie, sociologie. Il est donc urgent que l'on se mette résolument au travail, afin de contrecarrer cette situation et d'apporter des propositions concrètes à la lutte contre la guerre, par l'élaboration d'une stratégie antiguerrière basée sur des données scientifiques.

En conclusion de son étude, B. De Ligt écrivait :

« C'est le moment urgent de se concentrer sur cette tâche redoutable. Car une chose est bien certaine, si nos forces ne surgissent pas d'une source plus profonde, si nos horizons ne sont pas plus larges, si nos buts ne sont pas plus élevés que ceux de tous les impérialistes de l'univers, notre entreprise est déjà perdue d'avance.

» Que tous les résistants à la guerre saisissent donc bien la haute responsabilité que leur impose la lutte la plus sublime de l'univers. »

A la même époque, les éditions « Pensée et Action » publiaient **Mobilisation contre toute guerre** (3), suivi d'un plan de campagne contre toute guerre et toute préparation de guerre. Voici ce que je disais dans la préface :

« La mobilisation contre toute guerre est le discours que prononça B. De Ligt, à Wehwyn (Herts), en Angleterre, le 29 juillet 1934, à la Conférence de l'Internationale des Résistants à toute guerre.

» Ce plan, empressons-nous de l'écrire, ne comporte aucune forme de contrainte, surtout ne vous imaginez pas qu'il peut être question de service obligatoire ou de conscription; non, ce plan ne fait appel qu'aux volontaires et demande à ceux-ci d'agir selon leur conscience. Ainsi le veut B. De Ligt et il fait bien, car la paix n'est pas affaire de contrainte, mais de cœur et de raison.

» B. De Ligt a voulu montrer combien étaient périmées les méthodes de lutte contre la guerre, proposées jusqu'à ce jour par les partis politiques et certains mouvements pacifistes et révolutionnaires. Pour la première fois, nous voici en présence d'un plan

(3) Editions « Pensée et Action », 1 volume, 20 fr. belges.

complet où la « stratégie et la tactique antimilitaristes » sont développées d'une façon admirable.

» Le grand danger présent dans cette lutte contre la guerre, c'est de tomber dans les embûches et les pièges qu'on nous tend, et sombrer dans une union sacrée qui, de plus en plus, par le jeu des alliances militaires et diplomatiques, s'installe en maîtresse absolue.

» Il faut donc nettement envisager la situation, se situer devant les événements et dénoncer les dessous de ce qui se prépare à l'ombre des ambassades du pacifisme d'Etat.

» Il faut opposer au plan de mobilisation des états-majors guerriers, un plan d'opposition à la guerre, un plan de mobilisation en faveur de la paix. »

Mobilisation contre la guerre répondait à cette préoccupation.

Dès l'abord, B. De Ligt affirme la « nécessité d'une lutte systématique contre la guerre, car l'époque que nous vivons est pleine de régression inquiétante. La course aux armements est vertigineuse, on envisage la guerre totale avec une sereine folie. »

Qu'opposer à cette marée montante d'esprit militaire et guerrier ?

Si ces milieux ont élaboré plans et méthodes en vue de faire la guerre, les milieux pacifistes, eux, semblent dépourvus de projets efficaces de mobilisation antiguerrière.

B. De Ligt obvie à des négligences et apporte à la théorie et à la philosophie de lutte contre la guerre, un peu de pratique. Toutefois, ce plan reste volontaire, exempt d'impératifs catégoriques ou de dictature. « Notre armée se compose uniquement de volontaires, que nous incitons sans trève à se comporter de manière à prendre leurs responsabilités selon leur compréhension et leurs forces et selon les circonstances. »

Tel sera le cas pour ceux qui refuseront l'impôt du sang, pour ceux qui récuseront les impôts de guerre ou ceux qui déclineront tout travail de préparation à la guerre, l'auteur précise d'ailleurs un point délicat, celui de l'acte des réfractaires. « Il faut reconnaître qu'en temps normal cette lourde tâche ne retomberait pas même sur les épaules des jeunes, si les hommes et les femmes plus âgés et soi-disant pacifistes et antimilitaristes ne laissaient pas le travail le plus difficile à une génération qui n'a pas encore atteint sa pleine maturité physique et morale. »

C'est pourquoi, écrit-il, dans tous les pays doivent être mises à l'ordre du jour les revendications suivantes :

1) Libération immédiate de tous les réfractaires emprisonnés;

2) Liberté de refuser le service militaire tant que toute obligation militaire n'est pas encore abolie;

3) Abolition du service militaire obligatoire;

4) Eliminer de la loi le droit de déclaration de guerre et tout ce qui concerne la guerre.

B. De Ligt précise ce qu'est la signification du service militaire obligatoire, le caractère de la conscription moderne : « Au moment de la guerre, personne ne s'appartient plus, écrit le lieutenant-colonel Emile Mayer, dans « La guerre d'hier et l'armée de demain ». Tout citoyen est mis en réquisition pour le service de la patrie. »

Ceci implique que personne ne peut rester indifférent devant la mobilisation contre la guerre et qu'il ne s'agit point d'attendre la dernière heure pour se préparer à contrecarrer l'entreprise des fauteurs de guerre.

Prévenir vaut mieux que guérir. Il faut donc préparer les esprits par une éducation morale qui brisera la volonté de l'adversaire qui veut nous imposer une morale guerrière. Ceci implique une lutte permanente, un examen approfondi de l'économie moderne afin d'y découvrir tous les points vulnérables du système de la guerre.

Ce travail étant réalisé, il faut créer une opposition technique à la guerre, décentraliser la lutte contre la guerre. « Toutefois, que chacun renonce à faire ce qu'il ne peut pas faire, mais qu'il fasse ce dont il se sent capable », ainsi ce plan de campagne contre toute guerre et toute préparation à la guerre pouvait-il être atteint.

B. De Ligt a divisé son plan en deux parties :

Actions :

a) en temps de paix;

b) en temps de mobilisation;

qui elles-mêmes se subdivisent en :

— Action directe individuelle;

— Action directe collective;

mais les actes à accomplir et les attitudes à prendre ne sont dictés à personne, comme l'écrit judicieusement l'auteur : « Ils sont toutefois cités pour rendre conscients les individus et les collectivités des multiples possibilités qui s'offrent de nos jours pour rendre impossible toute guerre.

Les différents cas cités — dans le Plan — doivent surtout stimuler les hommes afin qu'ils mettent au service de cette lutte nouvelle le maximum d'énergie, de dévouement et de bravoure.

« Mobilisation contre toute guerre » est un outil précieux qui doit se trouver entre les mains de tout pacifiste conscient et décidé. Il aiderait à la libération des uns et des autres, et sauverait l'humanité des périls qui la guettent, s'il se trouvait un jour appliqué intégralement.

Après le Congrès de l'Internationale des Résistants à la

Guerre, tenu à Copenhague, en juillet 1937, j'éditai son discours : **Le Problème de la guerre civile** (4).

C'est une nouvelle mise au point du problème pacifiste constructeur en face de la guerre et ce, en corrélation avec le drame espagnol. En ces pages, B. De Ligt rejoignait une position identique à la mienne au sujet des méthodes de lutte, qui avaient en quelque sorte conduit l'Espagne et le mouvement ouvrier dans les impasses qui sont à l'opposé des buts espérés.

Cette critique était faite avec toutes les réserves qu'imposait la situation délicate où se trouvait le mouvement ouvrier espagnol. B. De Ligt, cependant, tenait à dénoncer les procédés atroces inefficaces qu'une situation de fait avait amenés par l'emploi de moyens et de méthodes inhumains pour réaliser un but humain, la révolution sociale. Mais B. De Ligt, en soulignant l'attitude pitoyable de la S.D.N., de qui on ne devait guère rien espérer, dénonçait celle non moins pitoyable du mouvement international ouvrier, qui fut en dessous de tout, tant dans la question d'Ethiopie que d'Espagne.

« Nous, résistants à la guerre, nous croyons que nous avons une autre tâche à accomplir. Ce n'est pas notre faute si les seules méthodes efficaces de lutte pour la révolution sociale ont été jusqu'à présent à peine acceptées. Moins on les accepte, plus nous avons de raison de les propager par la parole et l'action. Ce n'est pas notre faute si partout les masses dans leur grande majorité restent encore hypnotisés par le culte traditionnel bourgeois et prébourgeois de la violence.

» Mais nous négligeons notre premier devoir, si nous ne faisons pas l'impossible pour combattre cette idéologie surannée et montrer aux masses les méthodes et les moyens nouveaux qui permettent d'atteindre à leur but socialiste.

« Il va de soi que nous ne pourrons pas convaincre d'un seul coup le monde entier de la justesse de nos principes. Ce serait déjà beaucoup si par le maintien de ceux-ci nous réussissions dans quelques pays à réduire la violence dans la lutte de classe à un minimum, et à faire qu'elle ne soit employée qu'accidentellement. Heureusement, la chose est déjà possible ça et là. Les grèves sur le tas, qui eurent lieu en 1936-37, en France et aux Etats-Unis, sont à cet égard même un heureux symptôme. »

B. De Ligt se rend compte que, d'un seul coup, le monde entier ne sera pas convaincu de la justesse des principes qu'il défend; cela n'implique point qu'il faille renoncer à voir triompher ce qu'on croit être vrai, et faire fi de la solidarité, car B. De Ligt est toujours resté un anarchiste. Il déclare notamment :

---

(4) L'édition est épuisée; le texte est reproduit dans ce cahier.

« Toutefois, partout où dans le monde des groupes, des classes, des races ou des nations sont opprimées et dans leur défense, ont recours à la résistance armée spontanée, nous serons toujours de leur côté contre leurs oppresseurs... Il nous faut maintenir cette attitude aussi énergiquement que possible. Pour un socialiste révolutionnaire, il est moralement impossible d'agir autrement... La solidarité active est l'unique base sur laquelle une discussion sur la guerre civile peut avoir lieu entre ceux qui sont antimilitaristes et antinavalistes et en même temps anti-capitalistes, anti-impérialistes et anti-colonialistes, parce qu'ils luttent pour la révolution sociale. »

En août 1937, au Congrès du Rassemblement International contre la Guerre et le Militarisme, tenu à Paris, B. De Ligt, qui en fut l'un des principaux animateurs, apportait encore une nouvelle contribution à l'idéal pacifiste, dans un discours substantiel. « Pour la défense des valeurs humaines de la civilisation. » Face au danger qui plane en cette époque de barbarie hypercivilisée, il est urgent d'organiser la défense de la paix, la lutte contre la guerre.

Avec quelle force et quelle logique, il fustigeait les dirigeants ouvriers qui donnent aux masses laborieuses une éducation prémilitaire. Il dénonçait la carence des Internationales dans le problème de la paix et condamnait la guerre comme défense des valeurs modernes de la civilisation. Il préconisait une nouvelle éducation des masses, une éducation nouvelle de soi-même, ainsi qu'une plus grande solidarité entre les peuples, afin d'aboutir à préparer une mentalité qui rende possible une véritable défense de la personnalité et des valeurs humaines.

Telle est l'œuvre à laquelle B. De Ligt a consacré sa vie. Il s'y est donné tout entier, en abusant de ses forces même. Plus que jamais les mouvements pacifistes internationaux et révolutionnaires ont besoin d'hommes intelligents et sensés, comme il l'était.

Puisse-t-on un peu partout s'inspirer longtemps encore de sa pensée et de son œuvre ! C'est un des espoirs qu'on peut encore émettre, sans trop s'illusionner cependant, en ces jours incertains où la démence a déjà gagné trop d'esprits et de cœurs.

HEM DAY.

N. B. — Nous reproduisons, à la fin de ce cahier, l'article publié dans « La Patrie Humaine » sur les travaux du R.I.G.M., car il concrétise sur un plan pratique le résultat de l'effort surhumain, de celui qui se donna corps et âme à la réalisation d'une action positive contre le militarisme et la guerre.

Ce que B. De Ligt représente pour nous

Quand nous réfléchissons — vingt ans après sa mort — à ce que Bart De Ligt fut pour les plus âgés d'entre nous, et ce que son œuvre a encore de signification pour les vieux et les jeunes, alors il est indispensable que nous nous demandions si nous devons le considérer surtout comme antimilitariste ou comme anarchiste.

Il est incontestablement une figure d'avant la première guerre mondiale : il ne fut pas, dans les années 1920, parmi ces jeunes dont la place dans la conjoncture sociale et politique fut déterminée après 1918, même si une grande partie de son œuvre et ses livres plus importants, relatifs à la guerre et la paix, se situent entre les deux guerres (dans ce qu'on appelle la trève de vingt ans).

Mais la source, la base de son œuvre, sa position dans la conjoncture politique des Pays-Bas, entre 1920 et 1940, se retrouve avant 1914. Il trouve sa place dans la lutte du mouvement libertaire et du mouvement socialiste pendant cette guerre mondiale qui, en fait, est la fin du 19e siècle.

Il est du 19e siècle, comme le furent Gorter, R. Holst, oui; même comme Domela. Et nous, à présent, les jeunes des années 1920, nous sommes déjà d'un autre temps.

B. De Ligt se disait anarchiste, mais son anarchisme était autrement teinté que celui du 19e siècle. Ses relations se situaient surtout dans la tendance de l'anarchisme chrétien, d'où son intérêt constant pour les sectes telles que : Doukobors, Nazareens et autres.

Les problèmes d'une société anarchiste l'ont rarement occupé. Ses vues sur les rapports entre la société et l'idéologie étaient teintées de marxisme classique, avec en plus la critique sur la prédominance de la communauté, opposée à l'individu, de l'organisation opposée au groupe spontané, que Clara Wichmann, par exemple, formula bien plus clairement.

Sa grande influence ne réside donc pas dans cette voie-là, ni nationale, ni encore moins internationale. C'est en tant qu'antimilitariste qu'il vit au premier plan dans notre souvenir.

Et cependant, celui qui relit après trente ans ses écrits d'activité politique, ses vues sur la situation internationale, sera peut-être plus frappé par l'enthousiasme et la confiance qui se dégagent de son œuvre que par la justesse de ses vues.

Il n'a pas plus que d'autres prévu le national-socialisme et ses conséquences : la guerre mondiale de 1939-1945, une guerre mondiale dans laquelle les buts impérialistes (dans le sens classique

du 19e siècle), passaient à l'arrière plan et la guerre civile à l'échelle internationale entrait en jeu, tout cela ne correspondait pas à ses conceptions.

« La guerre qui approche », titre d'une brochure de sa main en 1924, se déroulait, il est vrai, dans l'Océan Pacifique, mais ce ne fut pas la guerre, dont il avait tracé l'horrible image, il y a environ trente ans.

Les oppositions internes au sein du capitalisme occidental, Etats-Unis contre l'empire britannique, cédèrent le pas aux oppositions qu'on a coutume maintenant de définir, faussement, comme celles de la dictature et de la démocratie.

Dans tous ses travaux, l'influence de son éducation et de ses années d'adolescent est remarquable; le lycéen (au sens français, non belge), l'étudiant, le théclogien, et plus tard le philosophe. Quand il parle et pense au sujet de la science de la paix, ainsi qu'il le fait dans ses derniers cours, (« Vers un ordre libre », page 256), il s'agit d'une science dans laquelle les idées prévalent sur les faits.

La question de savoir pourquoi l'individu se montre agressif ou belliqueux, n'entre pas davantage dans la ligne de sa pensée, que celle de savoir pourquoi les masses semblent si peu accessibles à la doctrine, pourtant raisonnable et morale du socialisme. Quant à considérer la guerre comme un problème de société humaine, quant à la combattre sur la base d'une étude des processus sociaux, tout cela n'est pas encore de son temps. Du moins si une théorie existait déjà, susceptible d'offrir une issue, ce ne pouvait être que la théorie marxiste classique de l'impérialisme décadent, qui ne reconnaît dans la guerre que les intérêts économiques. Et cette théorie a fait faillite, parce que, en dépit de toute règle, les masses semblèrent toujours prêtes à considérer : « la guerre pour le pétrole », ou « la guerre pour les débouchés », comme « la guerre pour la liberté », ou « pour la démocratie », ou pour tout autre idéal.

Il ne faut pas considérer ceci comme des reproches à l'égard de De Ligt, bien au contraire.

Ce n'est qu'en nous rappelant combien une figure de sa grandeur est le produit de son temps et de son milieu spirituel, que nous sommes à même de puiser dans notre propre vie, ce qui indique le développement que nous vivons aujourd'hui.

Quand nous repensons à De Ligt, en tant que philosophe de la paix, en tant que propagandiste, plutôt que comme fondateur d'une science de la paix, alors nous revoyons surtout l'homme qui s'ingénia toute sa vie à élargir son idéal. Et nous honorons celui qui pressentit, plutôt qu'il n'eût conscience de l'idée qui semble être devenue essentielle dans le développement actuel : la conscience de l'unité humaine.

C'est dans son ouvrage, « Crise mondiale et Philosophie », que cette idée « d'un seul monde » est la plus sensible, quoique l'intérêt de De Ligt pour le développement des peuples de couleur ne soit jamais absent. Naturellement, il voit la cause en occidental. Comment pourrait-il en être autrement. Il est plus frappé par le fait qu'un Japonais puisse écrire sur Botticelli, que par le fait que les années d'entre les deux guerres mondiales posent la base de l'unification technique de l'humanité, dont, aujourd'hui, nous sommes les témoins.

Mais, toutefois, De Ligt est parmi ceux qui, dans les Pays-Bas colonialistes, si fiers de leur neutralité, élève la voix pour reconnaître le droit des peuples de couleur, et qui comprend qu'un avenir proche doit amener la décadence du colonialisme.

Les problèmes que cela devait poser, il ne pouvait les prévoir. Mais il appréhendait (son discours, en 1929, à Francfort, au Congrès de la Ligue contre l'Impérialisme), les dangers qui menaceraient quand les peuples de couleur reprendraient à leur compte les méthodes occidentales de violence.

Il était parmi ceux qui, alors déjà, mettaient les Indonésiens en garde, et qui les renvoyaient à l'exemple de Ghandi. Mais alors Ghandi paraissait encore « peu pratique ».

Dans la technique, dans la science moderne expérimentale et empirique, il voyait avant tout l'évolution d'idées concernant la conception du monde. Et, d'autre part, une force démoniaque qui menaçait la perpétuation de l'humanité, si l'intellect continuait à se prostituer à la guerre. Le fait que cette technique et ce développement fussent les conditions nécessaires et indispensables de l'habitabilité constante de la terre, dont la population s'augmentait de 50 p.c. depuis son décès, ce fait entrait à peine dans sa conception.

A ce point de vue, un homme comme Kropotkine, fils d'un gentilhomme campagnard, officier, et donc administrateur d'une Sibérie orientale à peine connue, était déjà bien plus moderne. Pour celui-ci, la dépendance fondamentale de la civilisation humaine, par rapport aux possibilités de ravitaillement alimentaire, faisait partie de son être et n'était pas seulement une théorie à Marx, sur la relation entre la substructure sociale et la superstructure idéologique.

C'est dans les idées sur l'unité de l'humanité que De Ligt est le plus moderne, et en cela il est encore entièrement l'homme de ce temps. Dans son antimilitarisme, il est le continuateur d'une ancienne tradition néerlandaise, qui remonte à Erasme. Et à ce point de vue, c'est lui qui a incorporé cet antimilitarisme néerlandais à d'autres traditions analogues, surtout au pacifisme anglais, d'âge et d'origine correspondants.

La devise « production responsable » ne vient pas de De Ligt, mais de son ami Jos. Giesen. Pourtant ce fut De Ligt qui donna une renommée internationale, même dans les sphères de la production, à cette idée de pleine responsabilité de l'homme dans sa propre action, et cela surtout par le « Plan De Ligt » (Mobilisation contre la guerre... 1938).

Le plan ne fut pas réalisé, mais l'idée a pris racine, et certes pas le moins par son activité. Et consciemment, ou non, cette idée fut pour beaucoup d'entre nous, notre ligne de conduite pendant les années d'occupation, le plus clairement sans doute, ici, et dans les pays scandinaves.

Si nous nous demandons ce que nous, la génération des années 1920, devons à De Ligt, je pense que la réponse est double: d'une part, il nous a appris à concevoir et réaliser notre propre responsabilité devant nos décisions, devant notre choix. « Vous êtes appelés à la liberté », c'est-à-dire « Vous devez choisir votre propre responsabilité ».

D'autre part, il nous a rendue familière l'idée que nous faisons partie d'un monde qui s'étend au delà de l'Europe occidentale; il nous a préparés à reconnaître la valeur d'une autre culture, il nous a donné confiance dans l'unité réelle de la lutte de l'homme pour un monde meilleur.

La jeunesse d'aujourd'hui est certes moins dupe, plus réaliste, plus cynique que nous ne l'étions. Puissions-nous lui transmettre ces principes de la volonté et de l'œuvre de De Ligt.

W.-J. JONG.

(Traduction du texte néerlandais par R. B.)

★

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE DE BARTHELEMY DE LIGT

Ouvrages publiés en langue française et quelques principaux articles.

Contre la guerre nouvelle.
Préface de Marianne Rauze.
Paris. Librairie Marcel Rivière. 1928.
18,5 x 12,5. 235 pages.

Mobilisation contre toute guerre (traduit de l'anglais).
Avant-propos de Hem Day.
Bruxelles. Editions Pensée et Action. 1935.
24,5 x 18,5. 52 pages.

(Voir suite page 68)

Bart De Ligt

Lorsqu'il me faut parler brièvement de De Ligt, le mieux est, me semble-t-il, de relater les impressions personnelles que j'ai vécues avec lui.

Je le connaissais déjà, avant de l'avoir vu, par ses publications dans le journal du parti social-chrétien et par quelques brochures écrites après son banissement en tant que prédicateur du Brabant.

Cette présentation fut pour moi tout à fait inattendue. J'étais alors secrétaire du comité rural de la Société Internationale antimilitariste (I.A.M.V., en néerlandais).

Un samedi après-midi, tandis que je parcourais quelques correspondances, la sonnerie retentit plusieurs fois. Immédiatement, et avec mauvaise humeur, j'ouvris la porte et, à ma stupeur, je me trouvai face à deux messieurs : De Ligt et Mispelblom-Beyer.

Il s'agissait pour eux d'obtenir certains renseignements concernant une éventuelle collaboration au I.A.M.V.

Il va de soi — et cela était caractéristique chez De Ligt — que la conversation roula sur le but de leur venue, et prit une profonde signification avant toute prise de contact personnelle.

Cet entretien familier, qui rendait De Ligt si attachant à découvrir, était à lui seul un début important et fut confirmé, dans la suite, par une forte expérience de la vie.

Ainsi se créa la base d'une chaleureuse et solide camaraderie pendant les années de collaboration à l'I.A.M.V., groupe auquel il adhéra en tant que membre.

Son influence y devint rapidement remarquable, et il fut admis à la rédaction de « A bas les armes », où son travail atteignit un point culminant.

Et quoique la lutte antimilitariste restait une partie mineure dans le renouvellement général de la culture, il a tout de même, au cours de ces années, accordé sa plus grande activité à la pratique de cette lutte antimilitariste.

Que son influence, en tant que grand théoricien et chercheur des débuts croissants de liberté internationale, soit opposé à celle d'autres, plus spécialement formés dans et par la lutte, cela est évidemment très compréhensible.

Durant toute sa vie, la simplicité et la correction dans le travail de collaboration, furent toujours à l'honneur chez lui. D'autre part, il était aussi généreux dans ses jugements, quand des fautes étaient commises.

Un seul exemple très marquant m'est resté très vivant à la mémoire : Quand, en effet, lors d'un congrès, un des membres de la rédaction, assez ignorant au sujet d'une prétendue forme fautive et, d'ailleurs, d'une importance relative, quand ce membre fut menacé d'expulsion, le seul avis de De Ligt : « Je travaille volontiers avec lui », fut d'une portée convaincante et décisive.

« Etre mieux unis, et plus forts, par la bonne volonté, plutôt que par des mots juxtaposés », ainsi faisait-il siennes les paroles de Thomas More, le grand ami d'Erasme.

Dans un discours sur Lénine, il précisa ainsi sa conception personnelle : « Nous, anarchistes, nous ne voulons pas que les autres soient différents. Nous voulons que tous ensemble, simplement, nous soyons nous-mêmes. »

Il montra ainsi une ligne de conduite développée dynamiquement vers un plan de vie plus élevé.

De tout ceci s'ensuivit chez lui un fervent désir de contacter Domela Nieuwenhuis. Et après que je lui en eus préparé la voie, il se montra très reconnaissant, enthousiaste et heureux, d'apprendre à connaître ce militant aussi éminent.

Cela me conduirait trop loin, de rappeler tout ce que le travail et la lutte de De Ligt ont opéré au sein de l'I.A.M.V.

Sa tâche de rédacteur, de conférencier et le nombre de brochures furent sans cesse axés sur la justice internationale.

Quand, en 1921, se préparait le congrès international antimilitariste, il entreprit en plus son premier livre : « Les antimilitaristes et leurs moyens d'action ». Cela m'est une satisfaction d'avoir pu lui être utile en éclaircissements et données à ce sujet.

Je le vois encore, le premier jour du congrès, rayonnant à mon approche, et m'offrant en souvenir un exemplaire à peine sorti de chez le relieur et qu'il avait signé à mon intention.

J'ai pu ainsi — et ce fut pour moi un privilège — pendant quelques années, non seulement le connaître, mais vivre avec lui.

Il n'aurait jamais rien entrepris au sein de l'I.A.M.V. sans en avoir, auparavant, informé les membres de son groupe.

Cela se passa ainsi jusqu'au moment où il partit à l'étranger, très fatigué, afin d'acquérir des forces nouvelles dans une autre sphère, de jouir d'un repos relatif et de faire de prodigieuses prestations dans le domaine international.

Il trouva cependant le temps, après quelques années, de faire une série de conférences en Hollande. Notre rencontre restait toujours très cordiale et il avait à nouveau toutes sortes de questions à poser.

Un jour, après avoir parlé à Amsterdam sur le fascisme, il me demanda ce que je trouvais de plus nécessaire dans l'importance de la lutte antimilitariste. Je reçus rapidement le résultat de cet

entretien, une épreuve de la brochure bien connue : « Guerre à la guerre ». Celle-ci eut le succès qu'elle méritait, lors du Congrès du W.R.I., à Londres, et où il fut décidé d'en faire la traduction, en son entier, et de la répandre dans le monde.

Il est important aussi, de relater que De Ligt a repris divers points de cette brochure dans la préparation du Congrès de Paris.

Un effort est tenté pour atteindre à l'échelle internationale — ce qui est en réalité le but de O.C.V. en Hollande, ainsi que dans les mouvements associés — et, comme nous pouvons l'espérer, avec un succès durable et toujours grandissant.

J. HOOIJBERG.

(Traduit du néerlandais par R. B.)

BIBLIOGRAPHIE (suite).

La Paix créatrice.
Histoire des principes et des tactiques de l'action directe contre la guerre.
Paris. Librairie des Sciences politiques et sociales. Marcel Rivière, 312, Jacob. 1934.
2 volumes, 22,5 x 14,5, 224/536 pages.

Pour vaincre sans violence.
Réflexions sur la guerre et la révolution.
Paris. Mignolet et Storz. 1935.
Repris aux Editions Pensée et Action.
18 x 12. 254 pages.

Le Problème de la guerre civile (traduit de l'anglais).
Bruxelles. Editions Pensée et Action. 1937.
20,5 x 13,5. 16 pages.

Rassemblement International contre la guerre et le militarisme (R.I.G.M.)
Paris. Edition R.I.G.M.

ARTICLES BIOGRAPHIQUES.

Hem Day.
Barthélémy De Ligt.
Paris. La Patrie Humaine. 23 septembre 1938.

Lacaze Duthiers, G.
Pour vaincre sans violence (compte rendu).
Paris. Le Bavage, n° 75, 12 décembre 1935.

Serge, Victor.
Adieu à Barthélémy De Ligt.
Paris. Révolution Prolétarienne, n° 279, 25 septembre 1938.

Mobilisation contre toute guerre

(Extraits du discours tenu à la Conférence de l'Internationale des Résistants à la guerre, à Wilwyn (Herts), Angleterre, le 29 juillet 1934 (1).

LE VOLONTARIAT OPPOSE A LA CONTRAINTE.

... dans notre système de lutte, rien n'est imposé à personne. Nous ne sommes pas des militaristes ! Nous ne contraignons personne à faire la guerre à la guerre, et en cas de refus de servir pour notre cause, nous ne menaçons ni de la prison ni des balles. Notre armée se compose uniquement de **volontaires** que nous incitons sans trêve à se comporter de manière à prendre leurs responsabilités selon leur compréhension et leurs forces et selon les circonstances.

Sans doute, nous propageons inlassablement ces mots d'ordre: « Soldats et travailleurs, faites la grève ! » dans l'espoir qu'un nombre de plus en plus grand de soldats et de travailleurs intellectuels et manuels se soustrairont aussitôt que possible au « service de la mort ». Il s'agit en effet de mobiliser toutes les forces morales et tous les instincts de l'homme dans une lutte sublimée, où l'héroïsme guerrier qui s'est manifesté jusqu'à maintenant d'une façon barbare, réapparaîtra sous des formes vraiment humaines. Mais nous ignorons dans cette lutte tout impératif catégorique et toute dictature. Les conséquences individuelles de notre tactique sont trop graves pour que nous nous permettions d'imposer à quiconque même les actes les plus indispensables. Au contraire, nous mettons constamment en garde tous nos camarades contre des gestes et des attitudes exagérées, contre toute pose et toute phraséologie, et surtout contre toute entreprise au-dessus de leurs forces.

....

Il y a des gens qui, en temps de mobilisation, poussés par la tension du moment et l'enthousiasme des actions collectives seraient à même de prendre part à des mouvements de refus de service collectif d'une manière exemplaire et qui ne reculeraient

(1) Barthélémy De Ligt : « Mobilisation contre toute guerre ! » (traduit de l'anglais). Bruxelles, Editions **Pensée et Action**, vol. 24,5 x 16,5, 52 pages.

même pas devant la mort, mais qui, en des temps plus tranquilles, et privés de tout stimulant moral, ne peuvent pas arriver à l'acte réfractaire individuel, ni supporter la peine d'emprisonnement qui s'ensuit. Que de tels camarades se soumettent, le cas échéant, au service militaire imposé par l'Etat, il n'y a rien d'étonnant...

... Pour celui qui, astreint au service militaire est, à un moment donné, empêché par des motifs graves, de refuser ce devoir imposé, il n'y a qu'une chose à faire : entrer à la caserne. Dans les pays où cela est possible, il peut d'ailleurs faire appel à la loi sur l'objection de conscience. Qu'il n'oublie cependant jamais que dans ce cas, même s'il fait, au lieu du travail de soldat, le travail apparemment le plus pacifique, ce travail devient immédiatement, en temps de mobilisation et de guerre, un **travail militaire,** et qu'alors il lui faut donc participer à la grève générale qui, avec le refus collectif de service militaire, doit mettre le gouvernement dans l'impossibilité de faire la guerre. Par contre, celui qui est en état de refuser tout service militaire et qui se sent moralement obligé d'agir ainsi, qu'il se libère aussitôt que possible de cet esclavage, quelles qu'en soient les conséquences !

Ces mêmes considérations s'appliquent aussi à d'autres actes de refus, par exemple **refus de payer des impôts.** L'histoire nous a appris que différents cas de refus **individuel** d'impôts ont eu une certaine signification, mais qu'en général le refus de payer des impôts a plus de sens comme acte **collectif**, accompli à l'occasion de certains événements particuliers, comme par exemple la décision prise par le gouvernement ou le parlement d'augmenter ou de moderniser l'armée ou la flotte, d'augmenter le budget de guerre, etc. L'individu qui, seul, veut refuser continuellement le paiement d'impôt, en guise de protestation contre l'attitude de son gouvernement, court, quand il persévère dans cette attitude, lui et éventuellement toute sa famille, tant de risques, qu'avant de commettre de tels actes, il doit bien méditer si ceux-ci en « valent la peine ». Pourtant, on trouve, dans le plan de campagne, le refus de payer des impôts mentionné aussi dans la rubrique des actes **individuels,** parce qu'il est possible que, dans des circonstances spéciales et pour certaines personnes, cet acte soit la seule et la meilleure attitude à avoir, et qu'il peut à un moment donné avoir une grande signification morale et pratique (en cas de maladie, par exemple).

Ces mêmes considérations s'appliquent encore à notre principe de la **responsabilité en ce qui concerne le travail à exécuter,** ce qui signifie refus de tout travail indigne de l'homme, et surtout de tout travail servant directement à la guerre. Ce principe exige de chaque individu un effort bien différent. Chacun doit tenir compte de sa propre nature et de ses dispositions spéciales, de sa situation économique, de sa famille, etc. L'application rigoureuse

de ce principe a en général des conséquences très graves, surtout en temps de crise économique. En général, c'est infiniment plus difficile d'agir dans ce sens que de refuser tout simplement le service militaire.

Nous ne contraignons donc jamais personne, ni moralement ni physiquement, à prendre telle ou telle attitude. Ce que nous réclamons de chacun, c'est de bien réfléchir, d'être, à ce point de vue, **aussi conséquent que possible** et d'examiner exactement ce qu'il peut faire ou ne pas faire. Pour illustrer les cas qui peuvent se présenter, voici un petit exemple : un libraire qui, comme commerçant, se voit obligé de vendre toutes sortes de livres, peut cependant, comme antimilitariste, ne jamais mettre en évidence des œuvres à tendances militaristes et nationalistes et faire continuellement une propagande prudente pour la littérature antimilitariste et pacifiste. Souvent, une telle attitude aura même un plus grand sens stratégique qu'un étalage ostentatoire de livres et de brochures antimilitaristes, bien que d'autre part l'existence de libraires nettement antimilitaristes soit nécessaire.

....

SIGNIFICATION DU SERVICE MILITAIRE OBLIGATOIRE.

Lorsque nous expliquons notre tactique antimilitariste, il arrive souvent qu'on objecte ceci : « Grâce à l'évolution de la guerre » chimique, électrotechnique, bactériologique, etc., la guerre » moderne peut être faite sans une mobilisation générale, sans ces » armées de millions d'hommes qui caractérisèrent la guerre de » 1914. Par conséquent, il n'est plus nécessaire de prendre comme » point de départ de la guerre à la guerre le refus individuel et » collectif du service militaire obligatoire. De nos jours, celui-ci a » perdu tout sens du moment que les gigantesques armées nationales d'autrefois sont devenues complètement superflues. » On a même objecté que la lutte contre le service militaire obligatoire laisserait les gouvernements complètement indifférents ! Toutefois, ces gouvernements n'agissent pas comme si tel était le cas. Dans des pays toujours plus nombreux, ils prennent de plus en plus de sévères sanctions, espérant ainsi supprimer toute propagande pour **le refus de service, individuel et en masse.**

Rien d'étonnant à cela. Selon les experts militaires, « bien » que la guerre moderne ne se fasse plus comme autrefois à coup » d'hommes et que le matériel y joue un rôle de plus en plus » considérable, il n'en reste pas moins vrai que l'animateur de ce » matériel, que l'acteur principal du drame, celui qui est seul

» capable d'agir de près avec intelligence et discernement, est et » restera toujours l'homme, et il est certain que, toutes choses » égales d'ailleurs, c'est de sa valeur que doit dépendre le succès... » C'est pourquoi la proportion d'infanterie par rapport aux autres » armes ne peut être abaissée indéfiniment. » (2),

Selon le général Réquin, la thèse si souvent avancée et disant qu'une guerre future ne serait faite que par de petites armées de professionnels est, devant la réalité des choses, insoutenable. C'est une erreur totale de vouloir opposer une « armée de qualité » à une « armée de quantité ». C'est encore une erreur d'opposer le matériel aux hommes, car le matériel n'est qu'un instrument entre les mains des hommes et ne peut fonctionner sans eux.

L'opinion si répandue, selon laquelle on pourrait réduire le nombre des hommes en les remplaçant par un matériel de guerre puissant, n'est juste que pour ce qui concerne le front. Dans la guerre totale, l'économie en hommes est nulle ! Supposons, par exemple, qu'une section de mitrailleuses ait une force équivalente à une demi-section d'infanterie de vingt hommes; pour mettre alors en place ces mitrailleuses et pour procurer les munitions, les provisions et les remplaçants, on a besoin pour le moins de vingt hommes dans les étapes, derrière la ligne de feu (3). Les vingt hommes ne sont donc pas devenus superflus, ils ont tout simplement **changé de fonction.**

En novembre 1931, le général français Debeney s'est opposé expressément à l'idée qu'on pourrait indéfiniment remplacer les hommes par du matériel (4). Il constata, par exemple, qu'à première vue un aéroplane militaire ne comporte l'emploi que de deux hommes et que les bataillons modernes — quoique moins nombreux — ont une plus grande valeur de combat que ceux de 1914. Mais cette économie de forces humaines n'est qu'apparente, car le nombre d'hommes éliminés par les armements modernes demeure cependant nécessaire pour l'entretien des aéroplanes, pour les munitions, les provisions, etc. Selon cet expert militaire, le nombre des hommes employés immédiatement derrière le front a augmenté énormément. Chaque aéroplane de guerre exige, par exemple, la collaboration d'environ soixante hommes.

---

(2) Colonel Lucas : « Ce que tout chef doit savoir », Paris, 1928, page 24.

(3) « Wie würde ein neuer Krieg aussehen ? » Untersuchung, eingleitet von der Interparlementarischen Union, 1932, p. 18-19.

(4) Dans le discours qu'il fit à Zurich sur « Le Caractère des Armées modernes », à l'Association des Officiers suisses. Voir le compte-rendu de l' « Algemeene Handelsblad », d'Amsterdam, 14 novembre 1931.

En outre, les experts militaires anglo-saxons ont insisté dernièrement sur la nécessité qu'il y aura dorénavant à instruire et à exercer dans les différents domaines les fantassins de telle manière qu'ils soient à même de s'adonner aux travaux les plus variés exigés par la technique de guerre moderne. D'ailleurs, on ne doit pas se laisser trop impressionner par l'attitude clairvoyante de ceux qu'on pourrait appeler les prophètes de la guerre scientifique, comme l'expert français Mayer, l'expert italien Douhet (5), les experts anglais Fuller, Croft, Liddell Hart. Le lieutenant-colonel Morretta — à ce point de vue d'accord avec le général allemand von Seeckt, créateur de la Reichswehr, et le commandant italien Ulisse Guadagnini, auteur de la « Guerra futura » — conclut dans son livre « Come sarà la Guerra di domani ? » (6) qu'une guerre européenne éventuelle aura en général le même caractère que celle de 1914, c'est-à-dire qu'elle sera une guerre entre des nations armées qui mettront en jeu le total de leurs réserves matérielles et humaines. On doit, en effet, supposer que le début d'une nouvelle grande guerre sera à plusieurs points de vue semblable à celle de 1914 vers la période de sa fin. Déjà parce que la plupart des chefs militaires ont, comme les hommes en général, une mentalité conservatrice et qu'ils ne brisent que difficilement avec des traditions une fois établies. La plupart d'entre eux ne s'adaptent que lentement et avec beaucoup d'hésitation aux circonstances nouvelles.

Ce conservatisme, qui a d'ailleurs différentes causes — paresse d'esprit, idéalisme à rebours, jalousie de métier, vis-à-vis de novateurs, de la part de ceux qui ne se sentent plus capables d'assimiler des idées neuves, intérêts économiques divers, etc. — risque en outre d'amener des hécatombes d'hommes, hécatombes inutiles, même au point de vue militaire ! C'est plutôt par sauts brusques que dans une guerre éventuelle entreront les méthodes de combat hypermodernes, ne fût-ce que pour des raisons purement techniques, telle par exemple l'insuffisance de matériel nouveau. D'ailleurs une grande armée de conscrits continue à être nécessaire pour pouvoir occuper éventuellement le pays conquis (7).

....

---

(5) Giulio Douhet, « Il Domini dell' Aria », 1933.

(6) Traduit en allemand sous le titre « Wie sieht der Krieg von Morgen aus ? », Rowohlt, Berlin, 1934.

(7) Traitant les conséquences de la guerre aérochimique pour le système de défense militaire et navale de l'Angleterre, Thomas Greenwood, lui aussi, reconnaît dans le « Journal de Genève », n° 256, 1934, la nécessité absolue d'entretenir une armée de conscrits dans la guerre moderne :

CARACTERE INTERNATIONAL DE LA LUTTE CONTRE LA GUERRE.

Il va de soi qu'entre les Etats groupés entre eux qui font la guerre contre un autre groupement d'Etats, il y aura des relations économiques, sociales et morales de plus en plus intimes, afin que le tout fonctionne comme une véritable unité technique. En cas de guerre, il est encore du devoir des antimilitaristes de briser cette unité fatale. Dans ce but, il faut qu'ils créent eux-mêmes officiellement et souterrainement une unité morale et organisatrice avec les camarades des autres pays. Qu'on se pénètre donc de cette idée que **les liens avec les camarades d'autres nationalités** ne sont jamais trop fortement noués.

Les résistants à la guerre des différents pays doivent se consulter continuellement (par exemple les résistants à la guerre, britanniques et hollandais, pour s'entendre au sujet d'une opposition systématique à une guerre éventuelle contre le Japon; les résistants à la guerre, français, belges et éventuellement hollandais, pour s'entendre au sujet d'une opposition systématique contre une guerre éventuelle de leurs pays contre l'Allemagne). En outre, puisque pour les résistants à toute guerre, il n'existe pas de peuples ennemis, même en temps de guerre, il faut que les relations antimilitaristes s'étendent en même temps dans les pays éventuellement hostiles, en vue d'une collaboration efficace contre toute préparation de guerre et toute guerre entre les pays en question. Tous ces points sont d'ailleurs élaborés dans le plan de campagne, comme on le voit dans la rubrique II, partie pratique, à partir de la lettre T. A ce point de vue, des réunions d'antimilitaristes, tenues aux frontières limitrophes, entre pays menacés de guerre entre eux, comme signalées sous la lettre T, n° 9, sont de la plus haute importance (*).

Quand les tensions politiques entre deux Etats augmentent, on doit dans les pays en question échanger ses conférenciers et ses orateurs, afin de faire comprendre aux peuples des deux côtés de la frontière que dans le pays décrié et rendu antipathique par les autorités et la presse officielles, il existe encore de toutes autres

---

« Les récentes manœuvres aériennes ont bien prouvé que nulle ville, nul pays, n'est complètement à l'abri d'une attaque d'avions. La seule riposte possible serait, pour les pays attaqués, d'agir de même à l'égard de l'agresseur. Cette destruction mutuelle ne saurait cependant amener la fin des hostilités. **Comme toujours, il faudrait que l'infanterie donnât en dernier ressort.** »

(*) Voir brochure signalée.

forces que celles qui travaillent à la guerre. Qu'on se souvienne, par exemple, des voyages que l'antimilitariste japonais Kagawa fit à des moments critiques, en Chine, pour s'excuser auprès des Chinois de l'attitude belliqueuse du Japon officiel et pour les convaincre que dans son pays il y avait d'autres hommes et d'autres femmes, décidés à demeurer, dans n'importe quelles circonstances, fidèles à la solidarité internationale. A ce point de vue encore, les pacifistes catholiques polonais et allemands ont agi, il y a quelques années, d'une manière exemplaire des deux côtés de la frontière germano-polonaise. Qu'une campagne systématique contre la préparation de guerre entre deux pays, et menée en même temps dans les deux pays en question, peut prévenir de redoutables conflits armés, voilà ce qui a été démontré par les pacifistes catholiques de l'Argentine et du Chili, en 1902 — action efficace symbolisée par l'érection mémorable de la statue du Christ des Andes, en 1904. — Cette thèse fut confirmée à nouveau par les socialistes suédois et norvégiens, en 1905, lors d'une campagne menée par la jeunesse socialiste, qui menaçait les gouvernements des deux pays de refus de service militaire en masse et de grève générale en cas de déclaration de guerre.

NE PAS ATTENDRE LA DERNIERE HEURE.

La guerre moderne ne peut donc pas être faite autrement que comme **guerre totale**, où chacun des Etats qui y participent ne fonctionne que comme une unité morale-sociale-industrielle-militaire et éventuellement navale. La classe dominante met donc en jeu, afin que dans une guerre éventuelle les peuples combattent, comme le constate les experts militaires Helle et Ache, « jusqu'à complet épuisement de leurs forces »; les engagements internationaux relatifs à l'interdiction de certaines et terribles formes de guerre, soi-disant pour humaniser le combat, ne sont pas mêmes tenues; à cause des moyens de combat employés, continuent encore ces experts, les nouvelles guerres « prendront sans doute un caractère de lutte particulièrement horrible et acharnée » (8). Dans ce sens, le président américain Coolidge a déclaré que dans une guerre éventuelle, il y aura une mobilisation inouïe, non seulement des hommes et des industries, mais aussi des choses (9). En outre, le colonel Charles Costes a fait remarquer que cette mobilisation pour ainsi dire physique va de pair avec une **mobilisation morale**, tout

---

(8) Helle et Ache : « La Défense Nationale et ses conditions modernes », Alcan, 1932.

(9) Gf. B. De Ligt : « Contre la Guerre nouvelle », 1928.

aussi universelle que systématique (10). Elle est même préparée dans les plus petits pays, exception faite peut-être du Luxembourg, de Monaco, d'Andorre.

Si les résistants à la guerre attendent pour briser toute cette gigantesque organisation, jusqu'au moment d'une mobilisation éventuelle, ils arriveront trop tard, et cela d'autant plus que la préparation morale de la guerre aura alors déchaîné les forces subconscientes des masses qui les entraîneront comme des courants impétueux. C'est ce qui ressort déjà clairement de la lecture intéressante qu'Edward Glover a faite sur la guerre, le sadisme et le pacifisme (11).

Ici, plus qu'ailleurs, il est nécessaire de regarder au loin pour prévoir l'orage. Souvent, nous avons attiré l'attention sur le fait que si les hommes ne sont pas **éduqués et entraînés d'avance pour résister à la contagion morale de l'enthousiasme nationaliste**, toute action pour empêcher la guerre échouera inévitablement au moment critique. Car derrière cet enthousiasme agissent **des forces psychiques puissantes**. Parmi elles, on y retrouve la terreur collective des hommes primitifs et toutes sortes de forces psychiques qui ont agi dans le subconscient des individus dès leur enfance, aussi bien que l'idéalisme et le dévouement conscients les plus sublimes — n'oublions jamais qu'il y a encore un certain nombre d'hommes assez naïfs pour considérer l'idole nationale comme l'incarnation de tout ce qui est noble et pur. — Dans cet enthousiasme, on retrouve surtout le besoin inconscient de se perdre dans n'importe quel enivrement, besoin qui hante des millions d'individus continuellement torturés par toutes sortes de misères et de mauvaises conditions sociales — travail mécanique dans des industries ou dans des bureaux taylorisés, qui ne donne aucune satisfaction morale, chômage sans fin accompagné d'un ennui sans borne, état de subordination sociale irritante, emprisonnement dans des mariages insupportables, en somme insatisfaction continuelle de la vie ordinaire — et en même temps la soif instinctive d'une

(10) Voir Charles Coste : « La Psychologie du Combat », Paris, 1929; « La Psychologie sociale de la Guerre », Paris, 1928.

(11) « War, Sadism and Pacifism », London, 1933. Ouvrage à vues d'ailleurs unilatérales et trop dogmatiques. Voir entre autre la critique de Norman Angell, dans « The Intelligent Man's Way to present War », London, Gollancz, 1933. En outre, comme la plupart des psychanalistes, M. Glover, lui aussi, ne semble pas suffisamment au courant des faits ethnologiques et sociologiques concernant la question de la guerre et de la paix, ni de l'histoire de l'action directe contre la guerre.

liberté illimitée. Ce besoin de se perdre ou bien de communier avec quelque chose de grand, est encore stimulé par **amor fati**, le goût du risque, cette tendance si typiquement humaine et pourtant si souvent négligée par les psychologues, les sociologues et les moralistes, qui pousse l'homme à jouer sa vie plusieurs fois même pour les choses les plus ridicules. L'état d'éréthisme collectif qui caractérise l'enthousiasme nationaliste, est en outre fortement attisé par le mécanisme de la discipline militaire qui, comme l'a démontré le professeur hongrois Huzella (12), fait retomber l'homme dans un stade plus barbare de civilisation, **le stade préindividuel** où il n'y a plus de responsabilité personnelle. Même la musique qui apparemment n'a rien de commun avec la guerre, sert, — comme vient de le constater le psychiatre français Damaye, médecin-chef des asiles publics d'aliénés — par sa puissance magique qui électrise les masses, « à entraîner les hommes et à les tromper sur les réalités qu'ils auront à affronter ». Certains hymnes patriotiques, dont les paroles ne sont qu'une vide phraséologie ont eu plusieurs fois, par leur côté musical, une grande valeur suggestive et pour ainsi dire une signification ethnique, telle par exemple « La Marseillaise » qui s'accorde admirablement avec le tempérament français. La nationalité, l'armée, et toute autre sorte de phénomènes et de conceptions collectives factices « sont des plus favorables à l'inspiration musicale... à condition qu'on les envisage de loin, en faisant abstraction de leurs réalités. L'art sert à masquer des horreurs ou à s'imaginer ce qu'on ne connaît point »; les airs musicaux les plus expressifs ont été généralement composés « sous l'influence d'un état d'âme paroxystique de leur créateur... état d'âme éminemment susceptible d'impressionner dans le même sens les auditeurs » (13).

C'est à juste titre que le professeur Duprat a constaté qu'il y a tout un déterminisme social séculaire qui, à des moments critiques pousse pour ainsi dire inévitablement les individus et les masses dans la guerre (14). Pour pouvoir s'y soustraire, on ne doit pas seulement participer jusqu'à un certain degré au **déterminisme social nouveau**, plus sublime, de la liberté et de la responsabilité humaines mais aussi **savoir exactement ce que l'on a à faire**, et savoir également avec précision à quels points de vue, de quelle

(12) « L'Individu dans la vie sociale en temps de Paix et en temps de Guerre, Paris, 1923.

(13) H. Damaye : « Psychiatrie et Civilisation », Paris, 1934, page 176.

(14) G.-L. Duprat : « La Contrainte sociale et la Guerre », Paris, 1928; cf. aussi Q. Wright : « Causes of War and Conditions of Peace », London, New-York, Toronto, 1935.

manière et dans quelle mesure on peut compter sur la collaboration de ses camarades nationaux et internationaux. Le sentiment de la solidarité supranationale et universelle, la claire compréhension des relations politiques et sociales, le sens de la responsabilité en ce qui concerne l'avenir de l'humanité, doivent être préalablement éveillés, de telle manière qu'au moment critique, un nombre de plus en plus grand d'individus et de groupements d'hommes renoncent à se laisser entraîner par le déterminisme social traditionnel, qui ne fait que précipiter les peuples dans l'abîme de la destruction. Il faut en même temps que chaque individu, aussi bien que chaque organisation en question, connaisse exactement **sa propre tâche pratique**. Autrement, on ne peut que tomber dans un état chaotique d'insécurité et d'hésitation qui paralyse l'action directe collective nécessaire. Et cela d'autant plus parce que les résistants à la guerre qui ne seront probablement pour le moment qu'une minorité, doivent ménager et économiser systématiquement leurs forces, afin de ne pas gaspiller inutilement leurs énergies.

EDUCATION MORALE.

Sachons mettre à profit l'enseignement de nos adversaires ! Les experts militaires répètent sans cesse qu'il ne peut pas y avoir de combat avant que les soldats aient réussi à surmonter leur peur individuelle et collective; que dans la guerre moderne, malgré l'abondance des moyens de combat mécanique, la chose capitale demeure comme autrefois, **le moral des combattants**, et que ce moral doit être soigneusement préparé. Selon eux, il est surtout nécessaire de faire comprendre à chaque combattant la tâche qu'il a à accomplir lui-même et le but de l'action commune en général. Le commandant Coste, comme le capitaine Liddell Hart concluent tous deux que dans la guerre, il ne s'agit pas en premier lieu de détruire et de tuer, mais de briser, par tous les moyens possibles, le moral, la **volonté** de l'adversaire (15). Pendant la guerre, ceux qui la dirigent doivent continuellement stimuler le moral des troupes par des paroles et des actes. Car l'expérience enseigne que si la peur est contagieuse, le courage l'est aussi ! Dans la lutte contre la guerre, il faut autant que dans la guerre elle-même, non seulement une organisation efficace et un sentiment de solidarité active, mais il faut aussi que les hommes soient **continuellement poussés à l'héroïsme**. D'où encore une fois la grande signification

(15) « Pour la sécurité maritime de la France », « La Nation », 2 avril 1932.
Liddell Hart, Paris, « The Future of War », 1925, page 25.

du refus de service individuel et collectif qui, surtout en des moments de tension, est à même d'électriser fortement des masses déjà plus ou moins susceptibles d'accomplir des actes réfractaires.

Comme l'éducation morale des combattants de la guerre, l'éducation des combattants contre la guerre doit se distinguer par **le culte de l'offensive**, ne fût-ce que parce que, pour parler comme le commandant Sorb, « celui qui attaque a l'initiative, le choix du lieu et du temps ». Tout doit être dirigé pour atteindre le plus rapidement possible le but envisagé. C'est pourquoi l'exaltation du patriotisme des adversaires devra être surpassé par l'enthousiasme infiniment plus noble, inspiré par l'idée supranationale de l'humanité.

A bien considérer les choses, on peut dire qu'en général la grande masse n'est pas belliqueuse, mais qu'à des moments critiques, elle est entraînée dans la guerre par des groupes relativement petits qui disposent d'une grande compréhension psychologique, d'une orgainsation immense, et qui ne craignent pas d'employer pour atteindre leurs buts, les moyens les plus ignobles, comme cela a été démontré entre autre par le camarade Ponsonby, dans son livre « Falsehood in War-Time ». C'est pourquoi notre regretté camarade Jos. Giesen a insisté sur la nécessité de former de notre côté également, des **noyaux antimilitaristes**. Pour parler en termes bolchévistes, il nous faut créer des brigades de choc, des groupes de pionniers toujours prêts à payer de leur personne et à tirer les marrons du feu.

Il faut que l'activité modèle de ces groupes frappe comme la foudre l'âme des masses et l'enflamme de telle sorte que celles-ci, en suivant spontanément l'exemple donné, se soustraient à toute contrainte sociale et morale exercée par la classe dominante.

Dans cet ordre d'idée, Jos. Giesen a mis en avant une idée excellente. Constatant que dans certaines parties de la Hollande il y a des localités entières où la grande majorité de la population est déjà, par conviction, antimilitariste et commence à agir dans ce sens, il propageait une **épuration locale**, véritable sorte de désarmement communal et régional. C'est-à-dire que, dans tels endroits, on devait s'efforcer de gagner par une action systématique toute la population (16). Cette propagande devait être faite surtout par les habitants mêmes, y compris les femmes et la jeunesse, de telle manière que chacun trouvât l'occupation qui convienne le mieux à sa nature, et cela dans toutes les professions. Il faut même provoquer une véritable émulation dans ce domaine entre villages

(16) Jos Gresen, « Gemeentelijke ontwapening », « De Arbeider », 17 juillet 1929.

et villages, villes et villes, contrées et contrées, de sorte que finalement tout le pays soit mobilisé pour la paix.

....

L'HEURE D'AGIR A SONNE !

Ce dont il s'agit en premier lieu, c'est que tous les résistants à la guerre comprennent personnellement qu'ils sont **impliqués dans une lutte permanente** contre un ennemi qui attente non seulement à leur propre vie, mais à la vie de toute l'humanité et dont le pouvoir criminel peut être sapé et attaqué le plus facilement à **l'instant même**, c'est-à-dire en temps de paix. Heureusement, le nombre de ceux qui commencent à reconnaître cette vérité élémentaire augmente de jour en jour, non seulement parmi ceux dont la propagande est basée sur la responsabilité individuelle vis-à-vis de la guerre, comme notre camarade Ponsonby, auteur de « Now is the Time », mais aussi parmi ceux qui considèrent la lutte contre la guerre, en premier lieu comme une affaire d'organisation et de masse.

....

Si nous avons des objections à faire contre la tactique des bolchévistes, vis-à-vis de la guerre et sa préparation, cela ne concerne pas leur propagande théorique pour un front unique antimilitariste, mais leur acceptation pratique de toute la « guerre totale » (y compris la conscription, la guerre chimique, électrotechnique et bactériologique) pour la défense nationale de la Russie et pour la défense internationale de la révolution. Toutefois, c'est de la plus haute importance que dans ces milieux aussi, on ait commencé à faire de la propagande pour le refus de fabriquer et de transporter des engins de guerre et de munitions, pour le refus de service en masse et la grève générale, et qu'on s'y montre plus ou moins sympathisant avec les objecteurs de conscience — du moins pour autant que ceux-ci se trouvent hors de la Russie. — Car dans la Russie stalinienne, nos camarades réfractaires sont souvent persécutés plus sévèrement qu'autrefois dans la Russie tsariste.

LES POINTS VULNERABLES DU SYSTEME DE LA GUERRE.

Pour en revenir aux questions pratiques, il y a dans la guerre moderne une relation fixe entre les besoins continuels de chaque division et la production industrielle nécessaire à cela; si cette dernière subit plus ou moins un dérangement quelconque, la première en subit nécessairement le contre coup; si la production

tarit, toute la division est impuissante. Si l'industrie en question produit suffisamment, mais que ses produits ne peuvent pas arriver au front, le résultat est identique ! C'est pourquoi les experts militaires considèrent **les liaisons** entre le front et l'arrière comme le point le plus vulnérable, le véritable talon d'Achille de toute l'organisation guerrière. C'est donc sur ce point qu'il nous faut diriger surtout nos attaques (17).

En général, on peut dire que la guerre est un fonctionnement aussi parfait que possible de trois facteurs différents :

1) Front (armée, flotte aérienne, flotte navale);
2) Lignes de liaison;
3) Arrière;

et ces trois facteurs sont dans une interaction et une interdépendance continuelles. L'arrière doit fonctionner comme une source inépuisable de réserves militaires, de moyens de combat, de provisions, de vêtements, etc. Dans ce but, la production nationale doit être poussée à son maximum, ce qui exige en outre un afflux continuel de matières premières et de toutes sortes de marchandises à distribuer; cela veut dire que, non seulement entre le front et l'arrière, mais aussi entre l'industrie nationale et les matières premières des industries en question, les lignes de liaison, autrement dit **le système des transports,** apparaît encore une fois comme le talon d'Achille. Que chacun donc se rende compte sur son terrain du devoir qu'il a à remplir et examine dorénavant exactement ce qu'il a à faire ou à ne pas faire en cas de menace de guerre.

Barthélemy DE LIGT.

---

(17) Voir B. De Ligt : « Contre la Guerre nouvelle », p. 104-105.

Le problème de la guerre civile [1]

LE POINT DE VUE DU W. R. I.

Chers camarades ! Il y a trois ans, lors de la Conférence Internationale de la W.R.I., à Welwyn, notre ami Fenner Brockway ouvrit une discussion sur « le pacifisme et la guerre de classes », qui par les tragiques événements d'Espagne a retrouvé de l'actualité.

Fenner déclara que le problème de la guerre de classes — dans un sens plus large nous pouvons même dire le problème de la guerre révolutionnaire — est certes l'un des plus délicats et des plus urgents. Il disait avec juste raison que, comme pacifistes, nous ne pouvons absolument pas rester en dehors de la lutte contre l'exploitation et l'oppression, et que nous avons à lutter pour un nouvel ordre social. En effet, notre pacifisme n'est pas complet, si nous ne sommes que des anti-militaristes et anti-navalistes. Il nous faut aussi être des anti-capitalistes, des anti-impérialistes et des anti-colonialistes. Nous ne savons ni ne voulons rester en dehors de la lutte pour la justice sociale et la liberté.

Toutefois, nous rejetons quelque forme de guerre que ce soit, la guerre de classe incluse. En un mot, nous acceptons dans un certain sens la lutte des classes, mais non la guerre de classes. A notre avis, la guerre de classes, quoique souvent compréhensible est une forme erronée de la lutte révolutionnaire, parce qu'inhumaine et en contradiction flagrante avec notre but : la formation d'une humanité nouvelle.

La violence est partie intégrante du capitalisme, de l'impérialisme et du colonialisme, et ceux-ci sont par leur nature même violents tout comme la brume par sa nature est humide. L'exploitation et l'oppression de classes et de races, la concurrence internationale pour les matières premières, etc., ne sont possibles que par l'application systématique d'une violence toujours croissante. Eliminez la violence, et toute la structure sociale actuelle s'effondrera. D'autre part, nous pouvons dire en toute sûreté que plus la violence est employée dans la lutte de classes révolutionnaire, moins cette dernière a de chances d'arriver à un succès réel.

---

(1) Discours tenu à la conférence triannuelle du **War Resister's International** (W. R. I. Internationale des Résistants à la Guerre), 23-27 juillet 1937, à Copenhague.

Nous acceptons la lutte pour un nouvel ordre social. Nous acceptons la lutte de classes pour autant qu'elle soit une lutte pour la justice et la liberté, et qu'elle soit menée selon des méthodes réellement humaines. Nous participons énergiquement au mouvement d'émancipation de tous les hommes et groupes opprimés. Mais nous essayons d'y introduire et d'y appliquer des méthodes de lutte en accord avec notre but. Parce que nous savons par d'amères expériences personnelles, aussi bien que sociales, que lorsque dans n'importe quel domaine nous faisons usage de moyens qui sont essentiellement en contradiction avec le but poursuivi, ces moyens nous détourneront inévitablement de celui-ci même, s'ils sont appliqués avec la meilleure intention.

LES MOYENS ET LE BUT.

Tous les moyens sont étroitement liés à un but. Ils sont même déterminés par leur but initial et ils ont la tendance de le servir dans les circonstances les plus différentes. Par exemple, le but propre d'un couteau est de couper. Nous pouvons naturellement essayer de l'employer comme archet, et il se peut qu'en faisant usage du dos du couteau, nous parviendrons à tirer d'un violon quelques sons barbares. Mais plus nous employons le couteau en rapport avec sa destination propre, et plus nous appuyons le côté affilé sur les cordes, plus vite nous détruisons le violon. D'un autre côté, cela n'a pas de sens que d'essayer de couper du pain avec un archet, parce que la destination propre de celui-ci n'est pas de couper des tranches de pain, mais bien de produire des sons.

Sans doute, il arrive que pour un but particulier, nous soyons obligés de faire usage de moyens non-appropriés. Faute de mieux, nous avons souvent recours à des méthodes qui ne répondent pas tout à fait au but proposé. Mais nous savons par expérience que nous devons toujours essayer de trouver les moyens les plus appropriés à chaque fin, et les méthodes dont le but essentiel correspond dans la mesure la plus large à la fin en vue, et qui, dans le cas idéal, se dissolvent elles-mêmes dans le but.

N'ayant pas d'encre, il est plus pratique d'écrire avec un crayon ou même avec un fusain, plutôt que, par exemple, avec son propre sang. Il se peut qu'un jeune homme extrêmement romantique et d'humeur amoureuse, essaye d'écrire avec son sang. Cependant, en ce cas le moyen correspond au but proposé. Mais il en fera un usage économique, sachant que son sang sert avant tout à soutenir sa vie. Il est vrai qu'en employant son sang pour écrire, il désire exprimer qu'il est prêt à offrir sa vie à l'objet de son amour. Mais il espère probablement pouvoir continuer sa vie avec celle qu'il aime.

Quoiqu'il en soit, il ne s'agit ici que de disposer de son propre sang, de sa propre vie et de sa propre personne. Mais c'est une chose bien différente quand il s'agit de disposer, sans égards, pour n'importe quel but, du sang, de la vie et de la personne d'autres humains en tant que simple « matériel ». Ceci serait vraiment la plus grande violence exercée sur nos semblables.

INVIOLABILITE DE LA PERSONNALITE HUMAINE.

Le philosophe allemand Kant avait raison, lorsqu'il disait que personne n'a le droit de disposer d'autrui uniquement comme instrument ou comme moyen, parce que chaque personne trouve pour ainsi dire son but en elle-même. En effet, le fait que dans la guerre on use et abuse des personnes comme simple matériel, et qu'à certains moments celles-ci doivent cesser d'être raisonnables et morales pour devenir de simples instruments de massacre, est l'une des raisons principales pour laquelle nous nous opposons si énergiquement à la guerre.

Nous savons d'ailleurs que les révolutionnaires les plus responsables, même lorsqu'ils acceptent certaines formes de la guerre de classes, ont toujours rejeté toute forme de militarisme, c'est-à-dire la complète subordination de la personnalité humaine à l'intérêt militaire. En défendant les droits de l'individu en tant qu'être raisonnable et moral, ces révolutionnaires n'ont jamais pu ni voulu avoir recours au militarisme. Ils considéraient toute forme de militarisme comme essentiellement contre-révolutionnaire.

C'est ainsi que dans un essai célèbre sur « la défense de la révolution », Alexandre Berckman affirmait qu'un véritable révolutionnaire est prêt à défendre son idéal et ses principes, « au besoin même par la force armée », mais qu'il s'opposait à toute intervention dans la liberté personnelle, fût-ce par la force ou la violence, ou de n'importe quelle autre façon. Personnellement il se déclarait adversaire de toute atteinte et de toute contrainte. Mais il continua : « Si cependant quelqu'un vous attaque, alors c'est **lui** qui vous atteint, lui qui emploie la violence contre **vous.** Et vous avez alors le droit de vous défendre. Encore plus, il est de votre devoir de protéger votre liberté, de résister à la coercition et à la contrainte. Sinon vous êtes un esclave et point un homme libre. La révolution sociale n'attaquera personne, mais elle se défendra contre toute atteinte provenant de n'importe quel côté. »

Mais Berckman admettait également que « la fin détermine les moyens, tout comme l'outil dont vous vous servez doit être propre au travail que vous voulez accomplir... La défense révolutionnaire doit être en harmonie avec l'esprit. La défense personnelle exclut tous actes de coercition, de persécution ou de revanche.

Nous devons toujours avoir à l'esprit que la force de la révolution sociale est organique, et non mécanique. Sa puissance ne réside pas dans les mesures mécaniques, mais dans son activité, sa rapidité à réparer et à reconstruire et à établir la liberté et la justice... La révolution sociale doit dès son premier élan être basée sur une conception et une attitude nouvelles. Liberté entière est le souffle de son existence. Qu'on n'oublie jamais que le remède au mal et au désordre consiste en **plus** de liberté, non en sa suppression. »

L'EXPERIENCE RUSSE.

En effet, tout le processus de la guerre civile russe a prouvé la justesse de cette opinion. La révolution sociale en Russie a fait faillite parce que, pour arriver à la réalisation de son but social, elle a employé de plus en plus des méthodes bourgeoises et pré-bourgeoises, féodales et pré-féodales. Plus elle inclina vers le contrôle absolu de l'Etat et fit usage de la police secrète — à l'origine instrument de l'absolutisme politique — plus elle eut recours aux méthodes inquisitoriales et jésuites — à l'origine instruments du catholicisme médiéval — plus elle fit appel au militarisme et au nationalisme — à l'origine instruments du capitalisme moderne — plus elle prit la forme bureaucratique et machiavelique — à l'origine au service de la bourgeoisie régnante — plus elle dévia de son but révolutionnaire premier : l'organisation du travail par lui-même. Le système soviétique devint d'ailleurs la première victime de toutes ces méthodes essentiellement contre-révolutionnaires.

Alexandra Kollontaï a été l'une des premières en Russie qui eut le courage de faire ressortir publiquement la contradiction existante entre le but poursuivi et les moyens employés. Suivant les principes de Marx, Engels et Lénine, à la place de vieille société bourgeoise avec ses classes et son antagonisme de classes, une association devait être créée dans laquelle le libre développement de chacun formerait la condition du libre développement de tous. Déjà lors de la révolution de 1905, les bolcheviks découvrirent qu'une telle société devait être organisée d'après la méthode des conseils d'ouvriers et de paysans, les **soviets.** Le but original de la révolution de 1917 tendait conséquemment à une Fédération Mondiale des Républiques de Soviets.

Au début les bolcheviks essayèrent d'organiser même l'armée suivant le principe révolutionnaire d'auto-organisation, et ils créèrent non seulement des conseils de travailleurs, mais également des conseils de soldats. Mais Alexandra Kollontaï reconnut déjà en 1920 que dans l'armée la libre organisation des masses avait abouti à un échec complet : pour des raisons de technique militaire, les

bolcheviks avaient été obligés de transformer le système du volontariat en un service militaire obligatoire. Des spécialistes et des techniciens militaires — dont la plus grande part était encore pénétrée de la mentalité de la vieille bourgeoisie et même du tsarisme — furent sollicitées pour organiser la défense révolutionnaire, et reprirent leur place dans l'armée. Ils y réintroduirent la subordination aveugle et l'obéissance servile, aussi bien que les distinctions et les grades et les décisions autocratiques des supérieurs. L'esprit militariste, surgi dans l'armée, s'étendait progressivement sur toute la vie civile et ne tarda pas à se confondre avec l'esprit tyrannique de la politique de parti bureaucratisée. Bientôt le parti bolchevik lui-même fut militarisé et jésuitisé, et ses dirigeants se mirent à persécuter, emprisonner et à tuer tous les révolutionnaires qui continuaient à lutter pour la liberté et l'auto-organisation sociales. Ainsi le léninisme se convertit en stalinisme. La contradiction entre le but révolutionnaire et les moyens contre-révolutionnaires laissait finalement à peine quelque chose du système original des **soviets.**

LA VIOLENCE REVOLUTIONNAIRE SPONTANEE.

Ce fut encore Alexandre Berkman qui fit ressortir que c'était la garde rouge volontaire qui défendit victorieusement la révolution russe dans ses périodes de début les plus critiques, et que plus l'armée russe perdait son caractère libre, moins on pouvait compter sur elle comme armée de la classe révolutionnaire.

Nous, résistants à la guerre, voyons très bien la grande différence qui existe entre l'auto-défense révolutionnaire violente et spontanée et le service militaire obligatoire employé par un Etat dictateur comme simple instrument de massacre. La différence entre ces deux systèmes de lutte saute immédiatement aux yeux. Dans le premier cas, les individus y participent en tant que volontaires et combattent pour un but qui est aussi le leur. Dans le second cas, ils sont simplement employés comme instrument, se trouvant entre les mains de leurs supérieurs pour des buts qu'ils ne peuvent contrôler. En effet, le commandement d'une milice révolutionnaire est contrôlé de bas en haut, et la liberté personnelle de chaque soldat est prise autant que possible en considération. Mais il reste le fait que la guerre de classes, même basée sur le système révolutionnaire des volontaires, mène inévitablement à la misère et à la mort de nombreux humains, dont une grande partie est en outre complètement innocente. En fin de compte, la guerre de classes, tout comme n'importe quelle autre guerre, produit une impitoyable destruction de vies humaines et toutes sortes d'autres ruines.

Alexandre Berkman et ceux qui pensent comme lui, ne considèrent pas **cet aspect** de la guerre de classes. Nous, cependant, précisément à cause de son caractère destructeur, n'acceptons et ne pouvons pas accepter la guerre de classes comme une véritable méthode de lutte révolutionnaire, même si elle est basée sur le système volontaire. Du point de vue personnel, du point de vue psychologie collective, aussi bien que du point de vue d'histoire et de la civilisation, nous pouvons très bien comprendre qu'il y a des moments où des personnes, des groupes, des classes, des nations et des races opprimées aient recours à la défense violente. Vis-à-vis de leurs oppresseurs violents, elles ont même un certain droit d'agir de la sorte. Rendant justice à leur héroïsme et à leur esprit de sacrifice, nous accordons une grande valeur morale à ceux qui, librement et volontairement, participent à une telle lutte violente. Nous inclinons même à nous demander s'il ne s'agit pas de leur droit, mais encore de leur devoir, de lutter par des moyens violents, aussi longtemps qu'ils ne connaissent pas, ou ne sont pas à même de faire usage de meilleures méthodes. Gandhi avait bien raison lorsqu'il dit que, du point de vue moral, la lutte armée pour la liberté et la justice est préférable à une abjecte soumission.

Quoiqu'il en soit, il est certain que des groupes sociaux de tendance révolutionnaire, qui luttent pour leur émancipation, tendront vers la guerre violente, aussi longtemps qu'ils ne connaîtront pas d'autres méthodes et moyens de combat.

INTERACTION ENTRE L'HOMME ET SES MOYENS.

Seulement ceci ne résoud pas le problème ! La lutte révolutionnaire violente, même volontaire, sera toujours en discordance avec son but profondément humain. En outre, chaque moyen ou méthode concerne non seulement le but proposé, mais elle réagit aussi sur l'individu ou le groupe qui en font usage. Celui qui, en tant que pédagogue, fait toujours usage du bâton, endurcit non seulement son élève mais s'endurcit encore plus lui-même. Combien d'anciens combattants n'admettent-ils pas que ayant tiré dans la guerre leur premier coup de fusil et tué leur premier adversaire, ils se sentaient intérieurement blessés et désormais moralement corrompus. En accomplissant certains actes et les répétant fréquemment, on devient finalement ce qu'on fait. Ce phénomène est décrit par les psychologues français sous l'appellation « déformation professionnelle », et on la constate surtout chez les bureaucrates, sous-officiers, diplomates, politiciens, prostituées et dictateurs. Autrefois les maîtres d'école excellaient aussi à cet égard.

Mais revenons une fois de plus à la guerre révolutionnaire volontaire. On peut glorifier la garde rouge volontaire de Russie autant que l'on veut, quiconque connaissant le mouvement machnoviste doit admettre que Machno et son armée de volontaires se sont conduits, eux aussi, maintes fois d'une façon inhumaine. Nous dirons même que du point de vue de la technique militaire, la militarisation de la révolution russe ne pouvait être évitée. A notre avis les révolutionnaires russes ayant une fois accepté la violence collective comme méthode de lutte, étaient obligés par la nature même de ce système, de l'appliquer de plus en plus. Car il est impossible de contrôler le système de guerre moderne par des conseils de soldats ou par n'importe quelle espèce de commandement fédératif de masses. L'appareil pour la conduite de la guerre moderne réclame en tout premier lieu la subordination complète des hommes à la technique militaire. Celle-ci à la suite de l'industrialisation moderne, a été complètement mécanisée, et ne peut être appliquée sans un commandement central fort auquel chacun et chaque chose doit l'obéissance la plus aveugle et la plus automatique. Même la milice révolutionnaire animée de l'amour de la liberté le plus grand, doit finalement faire place à une armée organisée de façon moderne — c'est-à-dire à une armée motorisée et mécanisée.

La guerre civile étant une certaine espèce de guerre, elle doit être menée d'après les règles de la guerre. Le seul moyen d'obtenir la victoire est de dépasser l'adversaire, non seulement au point de vue moral, mais en particulier au point de vue technique militaire. Ceci signifie, du reste, que finalement il faut avoir recours aux mêmes méthodes de lutte que celles dont l'ennemi se sert.

En 1920, les communistes anglais, Eden et Cedar Paul, s'exprimaient dans leur livre « Creative Revolution » : « Le gouvernement du prolétariat ne peut être établi par des méthodes de démocratie bourgeoise... le prolétariat doit créer son propre appareil, les **soviets**, qui sera l'arme la plus puissante dans les mains du prolétariat aujourd'hui. » Les mêmes auteurs continuaient cependant : « La guerre civile est imposée aux classes travailleuses par ses plus mortels ennemis... les travailleurs doivent rendre coup pour coup... d'où il est nécessaire de désarmer la bourgeoisie et d'armer le prolétariat. » Nous avons déjà discuté les conséquences de ces principes et méthodes contradictoires, et constaté que sous le régime stalinien il n'existe plus rien de la Fédération des Républiques de Soviets, qui était le but primitif de la révolution russe. On y est devenu victime de la dictature des moyens.

L'EXPERIENCE ESPAGNOLE.

L'Angleterre, la France et d'autres pays démocrates intervinrent autrefois en Russie contre la révolution prolétarienne. Nous voyons à présent comment les Etats fascistes — l'Italie, l'Allemagne et le Portugal — interviennent en Espagne. Franco, militaire de profession, avec ses légionnaires, ses troupes coloniales et une armée mécanisée, consistant pour une grande part en soldats italiens et allemands spécialement entraînés, marcha contre le peuple espagnol. Les masses révolutionnaires ayant décidé de se défendre elles-mêmes contre les usurpateurs par la violence volontaire, furent vite obligées cependant de recourir aux mêmes méthodes de combat que leurs adversaires. Un esprit militariste surgit dans l'armée et s'étendit progressivement à la vie civile. Dès le début, Durruti, ce général anarchiste qui ne vit que la première période de cette atroce guerre civile, se rendit compte du danger. Lorsqu'un jour on lui demanda si l'acceptation de la guerre comme moyen dans la lutte de classes ne signifiait pas la militarisation et de l'armée et de la société civile, il reconnut en toute franchise que ce danger existait réellement, et que c'était même la raison pour essayer de gagner la guerre civile aussi rapidement que possible. Dans le même esprit, l'un des anarchistes les plus sûrs, D. A. de Santillàn, qui occupa une position des plus en vue dans l'organisation des milices et qui par la suite travailla en Catalogne au Ministère des Affaires économiques, mettait plusieurs fois les révolutionnaires en garde contre les dangereux symptômes de militarisme, de totalitarisme et de bureaucratie provenant des méthodes de guerre.

Nous savons qu'au début de la guerre civile espagnole, les anarchistes et les syndicalistes formèrent l'avant-garde. A l'armée ils se surpassaient par leur héroïsme, dans la vie civile par leur application et leur puissance créatrice. Mais parmi ceux qui combattaient Franco, ils ne formaient néanmoins qu'une minorité. Ils furent pour cela obligés de former une coalition avec les nationalistes basques catholiques, avec les démocrates espagnols, dont l'unique désir résidait dans le maintien du **statu quo,** et avec les socialistes et les stalinistes qui n'étaient pas intéressés à une révolution sociale immédiate. Spécialement les adhérents de la III[e] Internationale déclarèrent que le moment de déclencher la révolution n'était pas encore venu; la guerre une fois commencée, la première chose à faire était de gagner la lutte, et après seulement on pourrait examiner le problème de la révolution sociale.

La Confédération Nationale du Travail, la Fédération Anarchiste Ibérique et le Parti Ouvrier d'Unification Marxiste ne partageaient pas cette opinion. Elles étaient convaincues que la guerre

des classes n'avait de sens que comme partie de la révolution sociale, et qu'il était inutile de combattre Franco pour n'obtenir qu'une victoire militaire, alors que le système politico-économique présent continuerait. Elles pensèrent qu'après une éventuelle victoire militaire contre Franco et ses fascistes, les résultats ne pourraient être qu'une consolidation du gouvernement bourgeois et du militarisme nouvellement créé, et qu'une victoire de cette espèce, sans révolution sociale comme complément, ne ferait que renforcer les tendances fascistes dans la république démocratique elle-même.

En vérité, l'histoire a déjà montré que le mouvement espagnol libertaire est graduellement devenu victime de la guerre de classes, mise au service de la révolution. Pour résister à Franco et aux Puissances qui l'appuient par des méthodes militaires, les forces loyales furent, au moment critique, obligées de remplacer les milices libres par la conscription militaire et de soumettre de plus en plus l'organisation sociale aux nécessités de l'armée modernisée. Celle-ci dut se soumettre à un commandement autocratique, et devint entièrement dépendant du gouvernement bourgeois-socialo-staliniste de Valence.

En outre, plus les fascistes espagnols, aidés par l'Allemagne, l'Italie et le Portugal, se trouvèrent en possession d'un matériel de guerre moderne, plus les républicains espagnols, tout en défendant leur liberté relative, furent obligés de demander à l'U.R.S.S. du matériel de guerre et des conseils techniques militaires. Pour ce motif, les anarchistes et les syndicalistes devaient, eux aussi, prendre l'U.R.S.S. en considération, tandis que Moscou forçait le gouvernement de Valence à prendre une attitude hostile sans cesse croissante envers ces véritables révolutionnaires. Tout cela provoqua pendant quelques jours, en mai 1937, une sorte de guerre de classes à l'intérieur de la guerre de classes; sous la conduite de la jeunesse anarchiste et du P.O.U.M., une grande partie de la population catalane se révolta contre la militarisation, la bureaucratie et l'étatisation du nouvel ordre social et contre l'influence croissante de Moscou. Comme vous le savez, Moscou poursuit partout à présent la formation de fronts nationaux de masses, les staliniste coopérant avec des bourgeois-socialistes et des nationalistes des classes moyennes en vue de la « défense nationale », cette politique s'accorde tout à fait avec les buts et les désirs des impérialistes anglais et français, dont le gouvernement de Valence dépend aussi à plusieurs égards. Il n'est donc pas étonnant que l'opposition révolutionnaire espagnole ait déclaré que la guerre, telle qu'elle est menée à présent, était devenue une menace pour la révolution. Quoiqu'il en soit, cette opposition des travailleurs essaya, elle aussi, de combattre la guerre par des moyens de guerre. Etant cependant

une minorité au point de vue du nombre et de la capacité technique militaire, ils furent écrasés.

Entretemps, la C.N.T. et la F.A.I., afin de ne pas perdre la guerre contre Franco, et craignant à cet effet de briser avec le gouvernement de Valence, renoncèrent de plus en plus à leur but social révolutionnaire.

En réalité, une partie de l'ancien mouvement espagnol anarchiste et antimilitariste est déjà tellement contaminée par le militarisme, qu'elle fait une propagande ouverte pour une guerre révolutionnaire européenne contre le fascisme international. Heureusement, elle ne forme qu'une petite minorité. Mais son influence augmente dans d'autres pays, et partout on essaye de convaincre les masses de la possibilité, même de la nécessité, d'une guerre internationale antifasciste.

Il n'y a pas longtemps, un de nos camarades révolutionnaires allemands m'écrivit une lettre désespérée des tranchées espagnoles disant : « Notre plus grande faiblesse provient de ce que nous sommes encore trop humains dans nos méthodes de combat ! Franco incendie et assassine derrière le front autant qu'il veut, et cela les socialistes révolutionnaires sont dans l'impossibilité de le faire. » Un camarade espagnol me déclara : « Jusqu'à présent Franco n'a pas encore employé les gaz. Si néanmoins il en faisait usage sur une grande échelle, alors nous en ferions autant, même si nous devions ruiner l'Espagne toute entière et une partie de la France. En tout cas, nous tenons nos gaz prêts. » Ceci peut être vrai ou exagéré, mais à travers de telles opinions, on reconnaît très nettement la tendance essentielle de la guerre de classes moderne, conduisant à une aveugle concurrence avec l'adversaire dans la destruction.

Evidemment, la révolution sociale en Espagne est en grand danger parce qu'elle essaie de réaliser son but humain par des méthodes et des moyens inhumains. Il va de soi que nous n'accusons personne. Mais nous pensons qu'il est de notre devoir d'exposer la vérité, qui peut être une leçon pour l'avenir et peut amener d'autres peuples à éviter la répétition de ces procédés atroces et inefficaces.

ATTITUDE PITOYABLE DU MOUVEMENT OUVRIER ET DE LA S.D.N.

Nous avons déjà dit que les révolutionnaires espagnols ne savaient peut-être pas agir autrement qu'ils ne l'ont fait. En outre, leur guerre civile se serait terminée et aurait été gagnée avec un **minimum** de violence, il y a bien longtemps, si le prolétariat international n'avait pas laissé tomber ses camarades espagnols d'une

manière si honteuse. Il faut aussi blâmer l'attitude de la Société des Nations, dont les membres, à quelques exceptions près, négligeant leur propre Pacte, abandonnèrent le gouvernement espagnol et traitèrent Franco, aventurier politique, sur le même pied que la population espagnole offensée. Seul un énergique mouvement de boycottage et de non-coopération bien organisé, provenant des masses travailleuses internationales contre Franco, auraient pu sauver la révolution espagnole et mis fin en un très court laps de temps à la violente lutte des classes (2).

RENONCIATION PROVISOIRE A LA LUTTE NON VIOLENTE ?

A notre Conférence de Welwyn (1934), Fenner Brockway avait incontestablement raison lorsqu'il disait qu'une lutte non violente des masses pour la justice et la liberté n'est possible que si les travailleurs y sont suffisamment préparés du point de vue politique, moral et d'organisation — et ce dans chaque usine, fabrique et atelier, dans chaque mine, chaque réseau de chemin de fer et dans chaque localité — s'ils étaient à même de faire effectivement usage des moyens de la grève générale, et si on pouvait être sûr que la force armée de l'Etat, n'agirait pas contre les travailleurs. Il ne supposait cependant pas que dans n'importe quel pays, les masses avaient déjà atteint ce niveau. Fenner Brockway considérait d'un point de vue historique le combat violent et le carnage comme inévitables dans la lutte contre le capitalisme, qu'ils soient le résultat d'une volonté délibérée ou l'effet d'un hasard quelconque.

Tout cela est vrai. Toutefois, nous n'avons pas de raison de suivre l'exemple de notre camarade Fenner qui, depuis le déclenchement de la guerre civile en Espagne a, lui aussi, accepté les méthodes de guerre moderne comme moyens inévitables pour atteindre à notre but social. Nous sommes d'accord avec lui lorsqu'il insiste sur la nécessité d'une solidarité pratique avec le mouvement révolutionnaire ibérique. Mais nous pensons qu'il fait erreur lorsqu'il déclare que la seule façon de prouver cette solidarité consiste à renoncer à notre attitude non-violente et à accepter la guerre de classes avec toutes ses inévitables conséquences. Dans une interview accordée au correspondant du journal socialiste « Le Travail », de Genève, du 10 juin 1937, Fenner parle avec fierté de son Parti Travailliste Indépendant qui, avec l'aide du Parti Communiste de Grande-Bretagne, a organisé des contingents

(2) Voir mon livre « Pour vaincre sans violence », réflexions sur la guerre et la révolution. Aux Editions « **Pensée et Actions** ».

de volontaires pour la guerre civile espagnole et a pratiqué encore d'autres formes de solidarité, dont il ne pouvait pas parler en public, mais dont le caractère était évident.

En même temps, Fenner fut assez conséquent pour reconnaître que sa nouvelle conception de la lutte de classes exigeait aussi une politique nouvelle pour le mouvement ouvrier de son propre pays. Il déclara même que le P.T.I., tout en continuant sa lutte contre les armements de n'importe quel gouvernement bourgeois, n'en voterait pas moins, sous un gouvernement ouvrier, le crédit nécessaire à la défense des droits ouvriers et à la résistance armée à toute agression de puissances capitalistes et fascistes étrangères.

A mon grand regret je suis obligé de constater que le Parti Travailliste de Keir Hardie et de Bruce Glasier a, sous ce rapport, adopté le même point de vue que celui du Parti Communiste de Lenine et de Trotsky, condamné à dégénérer en celui du P. C. de Staline et Litvinoff. Si dans chaque cas de guerre civile nous renonçons à notre lutte non-violente et acceptons « provisoirement » l'action violente, le résultat sera une approbation permanente de la guerre au nom de la révolution et nous ne ferons que miner systématiquement la révolution par les moyens les plus inappropriés.

Nous, résistants à la guerre, nous croyons que nous avons une autre tâche à accomplir. Ce n'est pas notre faute si les seules méthodes efficaces de lutte pour la révolution sociale ont été jusqu'à présent à peine acceptées. Moins on les accepte, plus nous avons de raison de les propager par la parole et l'action. Ce n'est pas notre faute si partout les masses dans leur grande majorité restent encore hypnotisées par le culte traditionnel bourgeois et prébourgeois de la violence. Mais nous négligeons notre premier devoir, si nous ne faisons pas l'impossible pour combattre cette idéologie surannée et montrer aux masses les méthodes et les moyens nouveaux qui permettent d'atteindre à leur but socialiste.

Il va de soi que nous ne pourrons pas convaincre d'un seul coup tout le monde entier de la justesse de nos principes. Ce serait déjà beaucoup si par le maintien de ceux-ci nous réussissions dans quelques pays à réduire la violence dans la lutte de classes à un **minimum** et à faire qu'elle ne soit employée qu'accidentellement. Heureusement, la chose est déjà possible ça et là. Les grèves sur-le-tas qui eurent lieu en 1936-37, en France et aux Etats-Unis, sont à cet égard même un heureux symptôme.

LE COMBAT NON-VIOLENT ET LA SOLIDARITE.

Toutefois, partout où dans le monde des groupes, des classes, des races ou des nations sont opprimées et dans leur défense, ont

recours à la résistance armée spontanée, nous serons toujours de leur côté contre leurs oppresseurs. Je suis heureux de le dire, en ce qui concerne l'Espagne, notre Internationale a pris cette position dès le début.

Il nous faut maintenir cette attitude aussi énergiquement que possible. Pour un socialiste révolutionnaire, il est moralement impossible d'agir autrement. En outre, du point de vue pratique, il est de la plus grande importance, qu'en agissant ainsi, nous ne perdions pas la confiance de ces camarades socialistes, qui, quoique combattant partiellement par d'autres moyens, luttent avec nous pour le même but humain. La solidarité active est l'unique base sur laquelle une discussion sur la guerre civile peut avoir lieu entre ceux qui sont anti-militaristes et anti-navalistes, anti-impérialistes et anti-colonialistes.

B. DE LIGT.

Les thèses développées dans l'exposé précédent viennent d'être confirmées par les déclarations de notre ami Hem Day à la Conférence triannuelle de la W. R. I., à Copenhague (23-27 juillet) et au Congrès contre la guerre et le militarisme, à Paris (1-5 août 1937). Hem Day, cet objecteur de conscience audacieux, quoique refusant toute participation à n'importe quelle guerre mondiale, admettait pourtant — comme plusieurs de nos camarades belges — la participation éventuelle à une guerre civile révolutionnaire. Ils justifièrent cette opinion « en considérant les mobiles et les objectifs de pareille guerre comme très supérieurs à celle de la guerre nationale ».

Hem Day ayant, comme toujours, le courage de ses idées, partit en Espagne afin de se mettre au courant des choses et de participer à la révolution sociale. Il ne tarda pas à constater que du fait de l'intervention étrangère — fait selon nous inévitable, comme l'histoire de la révolution russe l'avait déjà démontré — la guerre civile devait dégénérer en une véritable guerre internationale avec toutes ses conséquences ruineuses au point de vue matériel et moral.

Instruit par cette atroce leçon des choses, notre ami Hem Day déclara dans les congrès susmentionnés, au nom de ses camarades belges, qu'eux aussi s'étaient vu obligés de corriger leur position à l'égard du problème révolutionnaire :

Entretemps une révolution (transformation brusque d'un régime) ou la défense d'un état social révolutionnaire ou pré-révolutionnaire, au moyen de la violence extrême, apparaît aujourd'hui comme affreusement absurde. Tout autant que la guerre.

La dépendance entre les Etats, dans le mal comme dans le bien, ainsi que la monstrueuse efficacité des instruments de destruction, rendent catastrophique le recours à la violence extrême collective.

Il ne s'agit pas de condamner, à jamais, le recours à la violence collective extrême. Il se peut encore que ce recours apporte une grande amélioration de conditions de vies sociales sans déchaîner préalablement de grands maux. Il se peut aussi qu'une guerre civile évite une guerre nationale à un peuple. Mais nous sommes dans l'impossibilité de prévoir le rétablissement de conditions politiques qui justifieraient, à nos yeux, le recours à la violence collective extrême.

Nous sommes également dans l'impossibilité de déterminer, par avance, la nature et l'importance des effets de la guerre civile.

Il nous semble donc nécessaire, non point tant de la condamner, mais d'en montrer les risques trop gros, la folie, et de conseiller une autre méthode de lutte pour supprimer le capitalisme ou abattre le fascisme. Méthode de lutte collective pour ainsi dire basée uniquement sur la non-coopération la plus intégrale possible.

« Nous tenons à rappeler et à affirmer qu'aucune puissance d'agression — intérieure ou extérieure — ne pourrait résister à une défense collective bien menée qui comprendrait les trois points suivants : grève générale, refus de payer l'impôt, refus du service militaire (Patrie Humaine).

Sans doute, les collectivités ne se montrent-elles pas plus capables de rejeter actuellement la violence extrême des conflits sociaux que des conflits nationaux. Mais en dépit du peu de succès à recueillir dans notre propagande en faveur de la méthode de lutte collective pacifique, nous persistons à la prôner partout et toujours.

« Les idées de l'esprit humain s'avancent en dormant, elles sont parfois si engourdies qu'elles semblent immobiles; on ne sent leur force et leur vie qu'au chemin qu'elles ont fait; enfin le jour se lève et elles paraissent : on les reconnaît, elles sont victorieuses. » (F. M. Guyau.)

De telles déclarations, basées sur l'expérience même, exigent surtout l'attention de ceux qui, avec notre camarade René Gérin, acceptent encore « la guerre civile défensive » comme « guerre juste ». Après les premiers mois de guerre de classes en Espagne, Gérin pouvait peut-être écrire avec un certain droit : « bien qu'internationalisée, cette guerre reste une guerre *civile* ». Depuis, le caractère *international* de cette guerre s'est accentué de plus en plus au détriment de la lutte sociale et révolutionnaire. *In abstracto* « la guerre civile défensive est une guerre juste ». *In concreto*, pour les raisons ci-dessus développées, elle est condamnée à se convertir en une guerre moderne tout court, allant de pair avec une étatisation étouffante, l'Etat totalitaire — on ne peut pas assez le répéter — étant le complément indispensable de la guerre totale, tout comme celle-ci est le complément inévitable de l'Etat totalitaire. Simone Weil avait bien raison d'écrire dans *La critique sociale*, de novembre 1933 : « La guerre révolutionnaire est le tombeau de la révolution ».

Que faire donc ? Nos camarades belges refusent à juste titre d'exiger, en ce moment, des révolutionnaires espagnols qu'ils laissent tout d'un coup tomber les armes. Au point de vue phychologique et pratique, une telle demande serait même un geste dénué de tout sens. D'autre part — comme je l'ai démontré au congrès de Paris — une médiation entre les partis en guerre ne peut jamais aboutir à une véritable solution au point de vue révolutionnaire. La guerre civile, une fois éclatée, ni solution, ni médiation efficaces n'est possible. Continuant leur propagande pour le boycottage et la non-coopération internationales contre Franco et ses alliés, afin que soit sauvé en Espagne ce qui peut encore être sauvé, les antifascistes du monde entier ont en premier lieu à combattre la mentalité et l'activité fascistes, chacun dans son propre pays, non seulement auprès de leurs gouvernements, mais encore dans les milieux ouvriers et les partis politiques — en particulier dans la III[e] Internationale, en train de tuer dans l'œuf les possibilités d'une véritable révolution en Ibérie et ailleurs. Pour défendre la personnalité humaine et lutter pour la justice sociale, nous disposons d'autres méthodes de combat, plus efficaces et plus humaines que la guerre. C'est d'ailleurs le sens des résolutions du Congrès contre la guerre et le militarisme, de Paris.

Octobre 1937. B. D. L.

Les origines et les buts du R. I. G. M. (1)

Vous savez que les peuples modernes sont plus que jamais menacés par la guerre au moment même où celle-ci a perdu son sens historique et culturel. Déjà Proudhon a constaté, au sujet des guerres napoléoniennes que le développement de la technique militaire était en train de modifier le caractère traditionnel de la lutte sanglante. En effet, alors qu'autrefois la guerre, malgré son côté destructeur et ses conséquences souvent si fatales, pouvait, dans une certaine mesure, servir les intérêts culturels de l'humanité, au cours des XIX^{e} et XX^{e} siècles, son caractère destructeur s'est affirmé au point que, de nos jours, la guerre n'est plus qu'une menace pour la civilisation humaine.

D'ailleurs, depuis plus de vingt-cinq siècles, les hommes et les femmes, pour ainsi dire les plus humains de l'humanité, ont déjà eu conscience de ce que le meurtre collectif est aussi criminel que le meurtre individuel, et que dans les relations des races et des peuples entre eux, la moralité doit être la même que dans les relations entre individus. Je pense aux pacifistes religieux.

En outre, les sages Chinois, ayant reconnu, plusieurs siècles avant Jésus-Christ, que ce qui est vraiment moral est vraiment utile et que, inversement, ce qui est vraiment utile est vraiment moral, ont déjà condamné la guerre aussi bien au point de vue éthique qu'au point de vue pratique. Actuellement nous devons constater qu'ils ont eu mille fois raison. La guerre, glorifiée à l'époque d'Homère, comme quelque chose de divin, est de nos jours considérée, par la grande majorité de l'opinion publique, comme la chose la plus infernale; même les experts militaires ne peuvent la justifier que comme un « mal inévitable ». Les états-majors actuels sont tellement convaincus du caractère désastreux de la guerre mécanisée et motorisée, chimique, électrotechnique et bactériologique, qu'en Allemagne, comme en France, il leur est arrivé de freiner l'enthousiasme guerrier des chefs des gouvernements.

Pour rester à même d'entraîner les peuples dans la guerre, les gouvernements actuels se sont vus obligés, dans différents pays,

(1) Nous donnons ce texte à titre purement informatif, celui-ci n'étant plus qu'un document historique, dont l'importance cependant est incontestable. Il doit être médité et il peut être utile de s'en inspirer pour des actions de demain.

de débaptiser leurs ministères de guerre pour les appeler ministères de Défense Nationale ! Ils savent bien que pour faire marcher les masses, on doit les tromper et leur faire croire que la guerre qu'ils vont faire est aussi véritable que juste et vise essentiellement la paix. Peut-être le moment n'est-il pas éloigné où l'on appellera les ministères de Défense Nationale, ministères de la Paix ! Vous savez qu'après avoir conquis l'Ethiopie, Mussolini, lui aussi, s'est déclaré défenseur de la Paix. Et il y a quelques années, j'ai eu l'occasion de voir une grande locomotive allemande, sur laquelle un fervent national-socialiste avait peint en immenses caractères gothiques blancs : « Hitler, c'est la Paix ».

Dans le même sens, des soi-disants révolutionnaires de différents pays occidentaux faisaient ces dernières années la propagande pour une guerre « préventive » contre l'Allemagne, sous la devise « Pour la défense de la Paix », et même « Pour sauver la civilisation humaine ».

Toutefois, il demeure possible aux gouvernements de jeter à n'importe quel moment et quand bon leur semble, les peuples dans la guerre. Grâce à une éducation technique et morale spéciale, combinée avec une suggestion continuelle d'idées romantiques périmées, les autorités officielles ont su créer dans l'âme des peuples, avec l'aide de presque tous les prêtres, instituteurs et professeurs de l'Univers, le sentiment néfaste de la fatalité de la guerre. On sait que les enthousiastes permanents de la lutte sanglante ne forment dans les peuples qu'une minorité assez restreinte, et que la majorité d'entre eux ne feraient certainement jamais la guerre. Ils préfèrent, en effet, au moment critique, enthousiasmer les masses et jeter dans la mêlée d'autres qu'eux-mêmes.

Rien d'étonnant qu'à l'occasion des guerres napoléoniennes, aient surgi, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, des organisations pacifistes spéciales, de caractères supra-confessionnels, au cours du XIX^{e} siècle, alors que la guerre était en train de devenir de plus en plus absurde au point de vue pratique, aussi bien que moral, que les congrès anti-guerriers se soient succédé, et qu'un nombre croissant de pacifistes aient cherché des voies pour l'avènement de la Paix.

Dans ce mouvement pacifiste, deux tendances différentes, l'une qu'on pourrait nommer le **pacifisme officiel**, cherchait à atteindre son but en collaborant aussi systématiquement avec les autorités établies et les gouvernements, et même avec des militaires professionnels. Ce pacifisme officiel était surtout un pacifisme en temps de paix : il s'effaçait immédiatement en cas de guerre. Pour ses adhérents, la défense nationale gardait la primauté. A peine la guerre déclarée, ils proclamaient le moratoire de la paix. Ayant reconnu carrément le droit à la défense nationale, ces pacifistes

officiels acceptaient aussi la préparation à une défense éventuelle, c'est-à-dire les armements nationaux et, dans la plupart des pays, la militarisation des masses populaires. En un mot, ils ne voulaient pas abolir la guerre — du moins provisoirement — et ce « provisoire » allait s'éternisant. Mais ils cherchaient à diminuer les risques de guerre en préconisant toutes sortes de mesures de réduction et de limitation des armements, toutes sortes de conventions politiques, traités et arrangements officiels, qui ne changeaient en rien la situation réelle de la société, et surtout qui ne touchaient pas à ses bases, c'est-à-dire qu'on ne pouvait pas, ou qu'on se refusait à reconnaître que la guerre moderne est indissolublement liée au capitalisme, au colonialisme et à l'impérialisme, qui ne sauraient se passer de ce moyen de lutte, et sans lequel la société bourgeoise ne pourrait même pas subsister.

Le point culminant de cette forme de pacifisme a été une propagande aussi acharnée que naïve pour ce qui allait devenir la soi-disant Conférence pour le Désarmement de 1932, conférence qui devait démontrer la faillite totale du mouvement pacifiste officiel; depuis l'origine de l'univers, les peuples de notre planète martyre, ne se sont jamais armés à un point aussi fantastique depuis l'ouverture de cette Conférence pour le Désarmement !

J'ai fait remarquer que dans le mouvement pacifiste, il y a deux tendances, dont l'une est le pacifisme officiel. L'autre pourrait être caractérisée comme le **pacifisme antimilitariste**. C'est-à-dire que ses adhérents veulent lutter pour la paix en combattant non seulement la guerre en temps de paix, mais aussi en temps de guerre, et qu'ils tâchent de la rendre impossible en supprimant, même en temps de paix, toute préparation à la guerre. Ce pacifisme antimilitariste, auquel nous appartenons, veut faire disparaître la guerre de la terre, non seulement en renonçant à la préparation technique et morale de la guerre, mais encore en s'attaquant à ses causes psychologiques, économiques, sociales et politiques, et en changeant les bases de toute notre vie sociale dans un sens universellement humain. C'est-à-dire que notre pacifisme antimilitariste est en même temps un pacifisme révolutionnaire.

Notre pacifisme est même révolutionnaire à un tel point que, dans sa lutte pour le renouveau social, il rejette toute forme de militarisme, de conscription militaire ou sociale. On peut y distinguer deux groupements différents : celui des pacifistes **absolutistes,** dont la majorité est d'inspiration religieuse et qui rejette toute forme de violence collective, sinon même toute forme de violence individuelle, aussi pour le cas de légitime défense, et celui des **pacifistes révolutionnaires**, qui sont, en général, en premier lieu, d'inspiration sociale et dont une partie acceptent certaines formes de violence collective et spontanée, en vue de la défense de la

révolution. Ces derniers cependant veulent, eux aussi, combattre toute guerre entre peuples et races et toutes formes de préparation à la guerre, en particulier les armements des Etats et la conscription militaire et industrielle des masses populaires, hommes et femmes, en vue de la guerre totale. Ils espèrent même, en luttant dans ce sens, diminuer le caractère violent d'une révolution sociale éventuelle. Rien ne leur serait plus sympathique que d'arriver à diminuer la violence révolutionnaire jusqu'à un minimum, sinon de la prévenir complètement.

Il est clair que ces pacifistes-révolutionnaires, qui cherchent maintenant dans notre R.I.G.M. la collaboration systématique avec les pacifistes absolutistes, afin d'organiser sur les bases de nos cinq points, un mouvement total et immédiat, sont d'une toute autre trempe que, par exemple, les pacifistes communistes qui acceptent le militarisme, la conscription, la défence nationale, la guerre chimique, bactériologique et électrotechnique, comme moyens pour leurs buts politiques et sociaux.

D'ailleurs, nous avons pu constater, ces dernières années, que ce pacifisme communiste — pour ne pas dire staliniste — s'est combiné de plus en plus avec le pacifisme officiel, et qu'il préconise, de nos jours, une soi-disant sécurité internationale, basée sur toutes sortes d'alliances politiques et militaires, de sorte que nous nous trouvons dans une insécurité universelle.

Voilà pourquoi ceux qui, au lieu d'accepter une guerre totale éventuelle, veulent réaliser aussitôt que possible la paix totale — c'est-à-dire mettre immédiatement toutes leurs forces et leurs énergies au service de la lutte contre la guerre, sa préparation et ses causes — ont, depuis plusieurs années déjà, cherché à se créer un propre centre d'action. C'est ainsi que le Mouvement International de la Réconciliation, le Bureau International Antimilitariste, l'Internationale des Résistants à la Guerre, la Ligue des Femmes pour la Paix et la Liberté, la Guilde des Femmes, l'Internationale des Pasteurs Antimilitaristes, etc., ont réussi à créer dans plusieurs occasions, des formes de collaboration plus ou moins efficaces entre tous ceux que nous venons de caractériser comme pacifistes antimilitaristes. Cependant, cette collaboration (par exemple dans l'action pour répandre le Manifeste International contre la conscription et la militarisation de la jeunesse, et dans le Comité pour le Désarmement total de 1932), cette collaboration, dis-je, ne s'est faite jusqu'à maintenant que pour des buts spéciaux, et pour une durée limitée. Toutefois, nous avons déjà pu constater qu'une telle collaboration entre pacifistes antimilitaristes, absolutistes, aussi bien que non-absolutistes, est parfaitement possible, si des deux côtés on s'en tient loyalement aux bases convenues. Ce que nous tâchons maintenant de réaliser dans le R.I.G.M., c'est de créer une confé-

dération permanente et mondiale de toutes les organisations antimilitaristes de l'univers qui collaborent systématiquement en vue de la réalisation de nos Cinq Points.

Le R.I.G.M. n'est donc pas une association de propagande pour la non-violence absolue. Cependant, en tant que tel, il ne peut pas non plus faire la propagande pour n'importe quelle forme de violence. Dans son cadre, des pacifistes antimilitaristes absolutistes et non-absolutistes collaborent pour des buts essentiellement pacifiques et n'y luttent que par des moyens non-violents. En même temps, le R.I.G.M. tâche d'introduire dans la lutte sociale des méthodes de combat qui rendent, même pour la défense de la révolution, toute forme de violence de plus en plus superflue.

Voilà les origines et le but du R.I.G.M. Il me semble que c'est la dernière heure pour réaliser sa tâche, car nous vivons à l'époque la plus belliqueuse de l'histoire universelle et une partie importante de ceux qui luttent sincèrement pour la paix n'ont pas encore compris que combattre la guerre veut dire en premier lieu combattre la militarisation des masses populaires et la nationalisation des consciences.

En outre, alors que dans tous les pays du globe, les experts militaires et industriels travaillent jour et nuit de la manière la plus intense pour préparer la guerre totale, pouvant compter en plus sur la collaboration de leurs gouvernements et du capitalisme national et international, la lutte pour la paix a été jusqu'à maintenant plutôt laissée au hasard. Il nous faut prendre, comme exemple, tout le dévouement et les méthodes d'organisation de ceux qui travaillent pour la guerre, pour les surpasser encore en enthousiasme et en collaboration systématique pour la conquête de la Paix.

Barthélémy DE LIGT.

Editeur responsable
Hem Day, 74, Galerie du Commerce, Bruxelles-1

Imprimerie Belgica
(J. Vantrier) 78, r. E. Smits, Bruxelles-3

Aux Editions : PENSÉE ET ACTION

HEM DAY - Boîte postale 4 - Bruxelles 29 — C.c.p. n° 7547.56
Bernard SALMON - 110, rue Lepic, Paris (18e) - C.c.p. 67.30.02

	Fr. belges
Edouard BELLAMY :	
Parabole du Réservoir d'eau	**2.—**
B. DE LIGT :	
Problème de la Guerre civile. (épuisé)	**5.—**
C. L. DE LIGT :	
Comment désarmer (épuisé)	**2.—**
HEM DAY :	
Francisco Ferrer, sa vie, son œuvre	**10.—**
Le Châtiment de Dieu	**10.—**
La Stérilisation et le point de vue anarchiste	**1.—**
Alerte ! Voici les Gaz	**5.—**
La non-violence et l'Action directe. (épuisé)	**5.—**
Révolte dans les casernes. (épuisé)	**2.—**
A l'Ecole de Godwin. La non-violence comme technique de libération	**2.—**
Manuel Delvaldès et le Pacifisme scientifique	**5.—**
Deux frères de bonne volonté : E. Reclus / Han Ryner	**5.—**
Aperçu sur la vie et l'œuvre d'Etienne de La Boëtie.	**5.—**
Einstein et son pacifisme intégral	**5.—**
Ernestan - Sa vie, son œuvre	**10.—**
Elisée Reclus en Belgique	**10.—**
Elisée Reclus et la jeunesse	**10.—**
Pantagruélisme et Subjectivisme. Rabelais / H. Ryner	**5.—**
ERNESTAN :	
La Fin de la Guerre	**5.—**
La Contre-Révolution étatiste	**5.—**
Tu es Anarchiste	**5.—**
FRANCISCO GALCERAN FERRER :	
Le Plaidoyer pour Ferrer, suivi de lettres de Ferrer	**5.—**
Manuel DEVALDES :	
Réflexions sur l'Individualisme	**10.—**
L'Education et la Liberté	**5.—**
La Brute prolifique - La Chair à canon	**5.—**
Elisée RECLUS :	
La Peine de mort (épuisé)	**2.—**
Quelques écrits	**5.—**
RHILLON :	
La Ligne du Progrès et l'Interprétation marxiste.	**2.—**
Rudolf ROCKER :	
De l'Autre Rive (Germinal). (épuisé)	**2.—**

HAN RYNER :

Cléricalisme et Liberté. Contre les dogmes (Introduction de Hem Day) . . . . . (épuisé) 5.—

C. ZACCARIA :

W.Godwin, le Constructeur. Fédérat. de personnes 5.—

VOLINE :

Le Fascisme rouge. . . . . (épuisé) 2.—

XXX :

La Position de la F.A.I. (Résolution d'un Plenum) 1.—

La C. N. T., le Gouvernement et l'Etat . . . . 1.—

Autres Editions

CAMPION, Léo :

A toutes fins inutiles . . . . . 20.—

LEVAL, Gaston :

L'Anarchisme et l'Abondancisme . . . . . 5.—

LA BOETIE de, Etienne :

Discours de la Servitude volontaire . . . . . 40.—

MICHEL, Louise :

Prise de Possession . . . . . 5.—

ARTSIBATCHEV :

Le Baiser au néant. . . . . 40.—

SOLOGOUB :

Le Démon mesquin . . . . . 40.—

TCHEKHOV :

Contes . . . . . 15.—

GRIBOEDOV. A. S. :

Le malheur d'avoir trop d'esprit . . . . . 10.—

DAANSON, Ed. :

Mythes et Légendes . . . . . 250.—
(Etude sur l'origine et l'évolution des croyances religieuses par la comparaison des textes originaux.)

AUDOUX, Marguerite :

Marie-Claire . . . . . 10.—

L'Atelier de Marie-Claire . . . . . 10.—

NEEL DOFF :

Jour de famine et de détresse . . . . . 10.—

PIRENNE, Henri :

Les périodes de l'Histoire sociale du capitalisme. . 10.—

PRIX : 30 Frs